

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Google Livres

REFLEXIONS
MORALES.
DE
L'EMPEREUR
MARC ANTONIN.
AVEC DES REMARQUES.
TOME SECOND.



A PARIS.

Chez CLAUDE BARBIN, au Palais, sur le
second Perron de la sainte Chapelle.

M. DC. XC.
Avec Privilege du Roy.



BUCKINGHAM PALACE
LONDON
1918
SECRET



REFLEXIONS
MORALES
DE
L'EMPEREUR
MARC ANTONIN.

LIVRE SIXIÈME.



A matiere de l'Univers est obéissante & souple, & l'esprit qui la gouverne, n'a en soy aucune cause qui le porte à mal faire, car il n'a nulle méchanceté; aussi ne fait il aucun mal, & rien n'est blessé par cet Esprit. Or c'est luy qui produit

Tom. II.

A 2

& qui consomme toutes choses.

II. Quand tu fais ton devoir, ne t'informe point si tu as froid ou chaud ; si tu es accablé de sommeil , ou si tu as bien dormi ; si l'on parle bien ou mal de toy ; si tu meurs , ou si tu fais quelque autre chose : car la mort est aussi une des actions de nostre vie ; & dans celle-là, comme dans toutes les autres, il suffit de bien faire ce qu'on fait.

III. Regarde au-dedans de toutes choses, & ne te laisse jamais tromper ni à leur qualité, ni à l'éclat qui les environne.

IV. Toutes les parties de cet Univers changeront bien-tost : car où elles s'exhaleront en vapeurs, s'il est vray que leur matiere soit une & simple ; ou elles seront dissipées.

V. L'Esprit qui gouverne tout, fait ce qu'il fait ; pourquoy il le fait ; & la matiere dont il le fait.

IV. La meilleure maniere de se vanger, c'est de ne ressembler point à celuy qui nous fait injure.

VII. Fais consister ta joye & ton repos à passer d'une bonne action à une autre bonne action, en te souvenant toujours de Dieu.

VIII. La partie superieure de nostre ame s'excite, se tourne, se remuë comme il luy plaît, se rend telle qu'il luy plaît, & fait que tout ce qui arrive, luy paroît tel qu'il luy plaît.

IX. Chaque chose arrive selon la nature du tout, & non pas selon aucune autre nature qui l'environne, ou qui soit enfermée au-dedans, ou suspenduë au-dehors.

X. Ce monde est ou un assemblage confus de parties qui tendent toutes à se desunir & à se separer ; ou unë union, un

294 *Reflexions Morales de l'Emp*
ordre & une providence. Si c'est
le premier, d'où vient que je
desire de demeurer plus long-
temps dans une si grande con-
fusion, & au milieu d'un si grand
amas d'ordures? & qu'y a-t-il
que je doive plus souhaiter, que
d'estre bien-tost réduit en pouf-
siere, de quelque maniere que
ce soit? Mais pourquoi me trou-
bler? Cette dissipation ne vien-
dra-t-elle pas aussi enfin jus-
qu'à moy, quoy que je fasse?
Et si c'est le dernier, j'adore
l'Auteur de mon estre, je l'at-
tens de pied ferme, & je mets
toute ma confiance en luy.

XI. Quand les choses qui
t'environnent, te forcent à te
troubler, reviens à toy au plus
vîte, & ne fors pas de cadence
plus que la nécessité ne le veut.
Le moyen de s'affermir dans
cette sorte d'harmonie & de ca-
dence dont je parle, c'est d'y
rentrer toujours.

XII. Si tu avois une maratre & une mere tout en même temps, tu te contenterois d'honorer l'une, & tu te tiendrois toujours auprès de l'autre. Ta maratre, c'est la Cour; & ta mere, c'est la Philosophie. Tiens-toy donc toujours auprès de celle - cy; repose - toy dans son sein; elle te rendra supportable à la Cour, & te fera trouver la Cour supportable.

XIII. Comme on juge des viandes, & qu'on dit, c'est un poisson, c'est un oyseau; & du vin de Phalerne, c'est le jus d'un tel raisin; & de la pourpre, c'est de la laine de brebis teinte dans le sang d'un certain coquillage; & comme par le moyen de ces reflexions on examine à fond chaque chose & on connoît ce qu'elle est; il faudroit faire de même dans toute la conduite de la vie; lorsque les choses qui

passent pour les plus dignes d'être approuvées, se présentent à nostre imagination, il faudroit les dépouïller, pour ainsi dire, & voir à découvert leur peu de valeur. Il faudroit leur ôter l'éclat que donne la renommée: car cet éclat étranger est un grand trompeur; & lorsque tu crois estre parvenu à ce qu'il y a de plus beau & de plus solide dans un sujet, c'est alors qu'il te trompe avec le plus d'adresse. Pense donc souvent à ce que Crates disoit de Xenocrate même.

XIV. Le peuple n'admire presque que deux sortes de choses, ou celles qui ont une forme & une existence simple par la seule liaison de leurs parties, comme les pierres, le bois; ou celles qui ont une nature vivante & vegetative, comme le figuier, l'olivier, la vigne. Ceux

qui sont un peu au-dessus du peuple, réduisent leur admiration aux choses purement animées, comme les haras, les troupeaux. Ceux qui sont plus polis & mieux instruits que ces derniers n'admirent que ce qui a une ame raisonnable, non pas cette ame universelle, mais une ame mécanique & industrieuse; ou bien ils font consister simplement leur bonheur à avoir un grand nombre d'esclaves. Mais celuy qui honore comme il doit cette ame raisonnable, universelle & politique, ne se soucie d'aucune de ces choses, il s'attache uniquement à entretenir son ame dans toutes les actions & dans tous les mouvemens raisonnables & utiles à la société, & à cooperer en tout avec cette ame universelle dont il est luy-même une partie.

XV. Une chose se hâte d'être, une autre de n'être plus, & une grande partie de celle qui est, est déjà passée. Ces changemens continuels renouvellent incessamment le monde, comme la rapidité du temps, qui ne s'arrête jamais, renouvelle à tous momens les siècles. Dans ce courant continuel, qui est-ce qui voudroit s'attacher à des choses si passageres, & sur lesquelles on ne peut jamais s'arrêter? C'est comme si quelqu'un mettoit son affection à un de ces petits oyseaux qui volent dans l'air & que nous avons perdus de vue presque aussi-tost que nous les avons aperçûs. C'est-là l'image de nôtre vie, qui n'est qu'une vapeur du sang & une respiration de l'air. Attirer l'air une seule fois, & le rendre, ce que nous faisons à tous momens, voila ju-

stemment ce que c'est que mourir ; c'est à dire, remettre l'entiere faculté de respirer entre les mains de celuy de qui nous la reçûmes hier ou avanthier.

XVI. Ce qui merite nostre estime, ce n'est ni de transpirer, cela est commun aux plantes, ni de respirer, cela est commun aux animaux ; ni d'avoir une imagination capable de recevoir l'impression des objets ; ni de suivre ses mouvemens comme des marionnettes ; ni de vivre ensemble ; ni de se nourrir ; car se nourrir & rejeter ce qu'il y a de superflu dans les alimens, c'est une même chose. Qu'est-ce donc qui merite nostre estime ? Est-ce de recevoir des applaudissemens ? Non. Est-ce d'avoir des acclamations & des loüanges ? Non, car les loüanges & les acclamations des peuples ne sont qu'un bruit confus

de voix & un mouvement de langues. Voila donc la porte fermée à la vaine gloire ; que reste-t-il que nous devons estimer digne de nos soins ? C'est, à mon avis, d'agir conformément à nostre condition, & de remplir tous nos devoirs. Et c'est à quoy nous sommes conduits & excitez par l'exemple de tous les métiers & de tous les arts. Car nous voyons qu'ils ne tendent tous qu'à faire en sorte que leurs ouvrages répondent au dessein pour lequel on les a faits. C'est le but du vigneron qui cultive la vigne, celui de l'Escuyer qui dresse des chevaux, & celui du chasseur qui dresse des chiens. L'éducation & l'instruction des enfans, à quoy tendent-elles ? Voila ce que nous appellons estimable. Quand tu seras bien persuadé de cette verité, tu ne te mettras nulle-

ment en peine d'aquerir toutes ces autres choses. Mais ne peut-on pas toujours les estimer ? Si tu les estimes, tu ne seras donc jamais ni libre ni content de toy-même, ni exempt de passion : car il faut necessairement que tu ayes de l'envie & de la jalousie ; que tu te défies éternellement de ceux qui ont en main le pouvoir de t'ôter tout ce que tu admires ; & que tu dressés incessamment des embûches à ceux qui le possèdent. En un mot il est entierement impossible que celuy qui manque de quelqu'une de ces choses, ne soit troublé, & qu'il n'accuse à tous momens les Dieux ; au lieu que l'estime & le respect que tu as pour ta propre raison, font que tu es agreable à toy-même, commode pour la societé, & d'accord avec les Dieux. C'est à dire, que tu reçois avec joye

302 *Reflexions Morales de l'Emp.*
tout ce qu'ils t'envoyent & qu'ils
t'ont ordonné.

XVII. Les élemens se meu-
vent en haut, en bas & en rond.
La vertu ne se meut d'aucune
de ces manieres, mais c'est quel-
que chose de plus divin, & par
un chemin plus difficile à com-
prendre, elle arrive toujours à
son but.

XVIII. Que veulent dire
les hommes? Ils refusent leurs
louanges à ceux qui vivent en
même temps qu'eux, & ils
desirent avec empressement d'ê-
tre loüez de ceux qui vivront a-
près, & qu'ils ne verront jamais.
C'est comme si nous nous affli-
gions de n'avoir pas esté loüez de
ceux qui sont morts long-temps
avant que nous soyons venus au
monde.

XIX. Parce qu'une chose
est difficile pour toy, ne t'ima-
gine pas qu'elle soit impossible

à un autre. Mais tout ce qui est facile & possible à un autre, sois persuadé qu'il n'est pas impossible pour toy.

XX. En faisant nos exercices, quelqu'un nous a égratigné ou blessé d'un coup de teste: mais nous n'en faisons pas semblant, nous n'en sommes point offensés, & nous ne nous défions pas de cet homme-là comme d'un homme qui ait envie de nous faire quelque méchant tour. Nous nous tenons seulement sur nos gardes, non pas comme contre un ennemi, ni comme ayant quelque soupçon; mais nous l'évitons adroitement sans le haïr. Faisons de même dans toutes les autres rencontres de nostre vie; ne prenons pas garde à ce qu'on nous fait, & recevons tout comme de la part de ceux qui s'exercent avec nous: car, comme je l'ay déjà dit, il est permis de les éviter sans leur témoi-

304 *Reflexions Morales de l'Emp.*
gner ni soupçon ni haine.

XXI. Si quelqu'un peut me reprendre, & me faire voir que je prens mal une chose, ou que je la fais mal, je me corrigeray avec plaisir : car je cherche la verité qui n'a jamais blessé personne ; au lieu qu'on se trouve toujours mal de persister dans son ignorance & dans son erreur.

XXII. Je fais ce qui est de mon devoir, & toutes les choses du monde ne fauroient ni m'inquieter, ni me troubler : car ce sont ou des choses inanimées, ou des choses destituées de raison, ou des choses qui errent dans les principes, & qui ne connoissent pas le bon chemin,

XXIII. Sers-toy de tous les animaux, & en general de toutes les autres choses ; sers-t'en, dis-je, noblement & librement, comme un homme qui a de la

raison, doit se servir de ce qui n'en a point. Mais pour les hommes, fers-t'en selon les loix de la société, comme on doit se servir de personnes raisonnables. Ne manque pas d'invoquer Dieu dans toutes tes actions, & ne te mets point du tout en peine combien de temps tu le pourras faire. Trois heures de vie suffisent, pourvû qu'on les passe en cet état.

XXIV. Alexandre le Grand & son muletier ont esté réduits au même état après leur mort. Car ils sont rentrez dans les premiers principes de cet Univers, où ils ont esté également dissipez en atomes.

XXV. Considere combien de choses se passent en même tems & dans un moment dans ton corps & dans ton esprit. Cela t'empeschera de t'étonner de toutes les choses différentes qui arrivent en même temps dans

306 *Reflexions Morales de l'Emp.*
ce tout qu'on appelle le monde.

XXVI. Si quelqu'un te demande comment s'écrit le nom d'Antonin, n'est-il pas vray que tu luy diras distinctement toutes les lettres ? Mais si quelque autre s'en fâche, t'amuseras-tu aussi à te fâcher contre luy ? ne continuëras-tu pas plustost à compter doucement & tranquillement toutes les lettres l'une après l'autre ? Souviens-toy qu'il en est de même de tous les devoirs de nostre vie ; l'accomplissement de chacun d'eux consiste en un certain nombre de choses. Dans tout ce que tu fais il faut les observer toutes, & les remplir en allant ton chemin sans te troubler & sans te mettre en colere contre ceux qui se fâchent contre toy.

XXVII. N'y a-t'il pas de la cruauté à ne pas permettre aux hommes

hommes de se porter aux choses qui leur paroissent utiles & convenables? Or c'est en quelque maniere ne le pas permettre, que de te fâcher contre eux quand ils pechent: car alors ils pensent courir à leur bien, mais ils se trompent, me diras-tu. Redresse-les donc & leur fais voir sans te fâcher en quoy ils se trompent.

XXVIII. La mort est la fin du combat que nos sens se livrent; c'est le repos de tous les mouvemens contraires & causez par nos passions, qui nous remuent comme les ressorts remuent les marionnettes; c'est la cessation du travail d'esprit & du soin qu'on a du corps.

XXIX. C'est une honte que l'ame se rebute, lorsque le corps ne se rebute pas.

XXX. Prends bien garde de ne pas degenerer en Tyran. Ne

prends point cette teinture ; on ne la prend que trop aisément. Conserve-toy donc simple, bon, entier, grave & sans orgueil, ami de la justice, religieux envers les Dieux, doux, humain, & ferme dans la pratique de tes devoirs. Combats courageusement pour demeurer tel que la Philosophie t'a voulu rendre. Revere les Dieux ; procure le salut aux hommes. La vie est courte ; & le seul fruit de cette vie terrestre, c'est la sainteté & les bonnes actions. Gouverne-toy en tout comme un disciple d'Antonin. Souviens-toy de sa constance dans tout ce qu'il avoit entrepris avec raison ; de son égalité en toutes choses ; de sa sainteté ; de la serenité de son visage ; de sa douceur ; du mépris qu'il avoit pour la vaine gloire ; de sa grande application aux affaires ; comme il ne laissoit jamais rien passer sans l'a-

voir bien examiné & bien compris. Remets-toy souvent devant les yeux avec quelle bonté il souffroit les plaintes injustes qu'on faisoit de luy; quel soin il avoit de ne rien entreprendre avec precipitation; avec quel dédain il rejettoit la calomnie, & avec quelle exactitude il s'informoit des mœurs & des actions de chacun. Il n'estoit ni méditant, ni timide, ni soupçonneux, ni sophiste; nullement difficile pour son logement; pour sa bouche, pour son lit & pour ses habits, ni mal-aisé à servir; il aimoit le travail; il estoit lent à se mettre en colere, mangeoit peu, & pouvoit estre depuis le matin jusqu'au soir au Conseil sans estre obligé d'en sortir pour ses necessitez, dont l'heure estoit toujours réglée. N'oublie jamais à quel point son amitié estoit égale & constante;

combien il estoit aise qu'on s'op-
posât librement à ses avis, &
avec quelle joye il écoutoit ceux
qui en donnoient de meilleurs:
Enfin souviens - toy qu'il estoit
religieux sans superstition, & tâ-
che de l'imiter en toutes ces
bonnes qualitez, afin que ta der-
niere heure te trouve en aussi
bon état, que la sienne l'a trouvé.

XXXI. Réveille - toy, rap-
pelle tes esprits, & reconnois
que ce qui te trouble n'est qu'un
songe; réveille - toy encore, &
fais de tous les accidens de
la vie le même jugement que tu
as fait de ce songe.

XXXII. Je suis composé
d'un corps & d'une ame; tout
est indifferent à mon corps, car
il ne peut rien distinguer. Tout
est aussi indifferent à mon ame,
excepté ses propres operations.
Or toutes ses operations dépen-
dent d'elle. Mais il n'y a que

celles qui l'occupent presentement qui luy soient cheres ; les passées & celles qui sont à venir luy sont également indifférentes.

XXXIII. Ni le pied ni la main ne sont chargez outre leur nature ; pendant que le pied fait ce qui est du devoir du pied , & la main ce qui est du devoir de la main. Il en est de même de l'homme entant qu'homme ; il n'est point chargé au-delà de sa nature pendant qu'il fait ce qui est du devoir de l'homme. S'il n'est point chargé au-delà de sa nature, il n'a donc point de mal.

XXXIV. La volupté n'est-elle pas commune aux voleurs, aux débauchez, aux parricides & aux Tyrans ?

XXXV. Ne vois-tu pas que quoique les artisans cedent à certains ignorans jusqu'à un

certain point , ils ne laissent pas de suivre toujours les regles de leur art , & ne peuvent se résoudre à s'en éloigner. Eh ! n'est-ce pas une chose horrible , qu'un Architecte & un Medecin ayent plus de respect pour leur art , que l'homme n'en a pour le sien , qui luy est commun avec les Dieux ?

XXXVI. L'Asie & l'Europe ne sont que de petits coins du monde. La mer entiere n'est qu'une goutte de cet Univers. Le mont Athos n'est qu'une petite mote de terre ; tout le temps present n'est qu'un point de l'éternité ; toutes choses sont viles , petites , muables & perissables : mais elles viennent de cette Intelligence universelle , ou en sont des suites necessaires. La gueule des lions , les poisons , & tout ce qu'il y a de nuisible , sont , comme les épines

& les bourbiers , les accompagnemens des choses belles & bonnes. Ne t' imagine donc point qu'il y ait là rien de contraire à la Divinité que tu reveres , ni qui soit indigne d'elle ; mais remonte à l'origine de toutes choses , & considere-la bien.

XXXVII. Celuy qui voit ce qui se passe presentement , a tout vû , & ce qui a esté depuis l'éternité , & ce qui sera jusqu'à l'infini : car toutes choses sont semblables & par leur nature & par leur forme.

XXXVIII. Pense tres-souvent à la liaison & à la sympathie que toutes les choses du monde ont entre elles : car elles sont toutes liées & entrelassées , & par cette raison elles ont une mutuelle affection les unes pour les autres ; & celle-cy n'est qu'une suite de celle-là , à cause du mouvement local , de l'accord

314 *Reflexions Morales de l'Emp.*
& de l'union de la matiere.

XXXIX. Accommode - toy aux affaires qui te sont destinées, & t'accoutume à aimer, mais véritablement, tous les hommes avec lesquels tu vis.

XL. Tout instrument, outil ou vaisseau qui fait bien ce à quoy il est destiné, est en bon état : cependant l'ouvrier s'en est allé & l'a abandonné. Mais il n'en est pas de même dans les effets de la Nature. La même vertu qui les produit, demeure toujours au-dedans ; c'est pourquoy tu dois l'honorer davantage, & penser que si tu vis & te gouvernes selon ses ordres, toutes choses te réüssiront selon les desirs de ton ame, comme elles réüssissent à cet agent universel selon les desirs de la sienne.

XLI. Si tu es dans ce faux préjugé, que ce qui ne dépend point

point de toy est un bien ou un mal , il est impossible que ce mal venant à t'arriver , ou ce bien à t'échaper , tu n'accuses les Dieux , & que tu ne haïsses les hommes , qui seront , ou que tu croiras la cause de ton malheur. Et voila la source de toutes nos injustices. Au lieu que si nous estions bien persuadez que nostre bien & nostre mal dépendent uniquement de nous , il ne nous resteroit aucun sujet ni de nous plaindre des Dieux , ni de haïr les hommes.

XLII. Nous travaillons tous à un même ouvrage, les uns le sachant, les autres sans le savoir, comme je pense qu'Heraclite a dit, que ceux qui dorment, aident & contribuent à ce qui se fait dans cet Univers. Celuy-cy travaille d'une maniere, & celuy-là d'une autre: mais celuy

qui se plaint, qui s'oppose à ce qui se fait, & qui tâche de le détruire, travaille doublement; & le monde avoit besoin d'un tel ouvrier. Voy donc avec quels ouvriers tu veux te mettre: car celuy qui gouverne tout, te recevra où tu voudras, & se servira fort bien de toy. Mais prens bien garde de ne pas tenir parmi ces ouvriers le même rang que tient dans une Comedie un vers ridicule, pour me servir de la comparaison de Chryssippe.

XLIII. Le Soleil demande-t-il à faire les fonctions de la pluye? *Esculape* celles de la terre? tous les astres ne sont-ils pas differents, & ne travaillent-ils pas à l'accomplissement d'une seule & même chose?

XLIV. Si les Dieux ont consulté sur mon sujet & sur ce qui doit m'arriver, je suis sur qu'ils

ont fait ce qu'il y avoit de mieux à faire : & il est impossible d'imaginer un Dieu qui agisse sans conseil. Or quelle raison auroient les Dieux de me faire du mal , & que leur en reviendrait-il , ou à eux , ou à cet Univers, dont ils ont tant de soin ? Que s'ils n'ont pas consulté sur ce qui me regarde en particulier, ils ont consulté sur ce qui regarde le general ; je dois donc embrasser & recevoir avec joye tout ce qui m'arrive , puis qu'il ne m'arrive rien qui ne soit une suite de l'ordre qu'ils ont sagement établi. Que s'ils n'ont délibéré sur rien, ce qu'il est impie de croire, ne faisons ni vœux , ni sacrifices , ni serments, en un mot ne faisons rien de tout ce que nous pratiquons comme vivant & conversant avec les Dieux ; & les ayant toujours presens. Retrançons-

nous à consulter chacun pour soy-même, car cela est permis. Cette consultation ne peut estre que sur l'utile : or ce qui est utile à chacun, c'est ce qui est selon sa nature & sa condition. Ma nature est raisonnable & sociable ; j'ai une ville & une patrie ; comme Antonin, j'ai Rome ; & comme homme j'ai le monde ; ce qui est utile à ces Communautés, est donc mon unique bien.

XLV. Tout ce qui arrive à chacun, est utile à l'Univers, & cela suffit. Mais on peut encore aller plus loin, & ajouter que si on prend bien garde à tout, on trouvera que ce qui est utile à un homme, est utile à tous les autres hommes. Ce mot *utile* est icy dans un sens commun & general pour des choses qu'on appelle moyennes & indifferentes, c'est à dire, qui ne

sont ni un bien, ni un mal.

XLVI. Comme dans les theatres & dans toutes sortes de spectacles il arrive que les mêmes choses représentées plusieurs fois te fatiguent & te dégoûtent; de même tu devrois avoir toujours du dégoût & t'ennuyer pendant tout le cours de ta vie; car toutes choses & en haut & en bas sont toujours les mêmes, & viennent des mêmes principes. Jusques à quand donc?

XLVII. Considere souvent combien d'hommes de differente profession & de differentes nations sont morts, & promene ta pensée jusques à Philistion, à Phœbus, & à Origanion. Passe de là à une autre sorte de gens, & dis en toy-même, Il faut descendre tous dans le lieu où sont tant de grands Orateurs, tant de graves Philosophes, Heraclite, Pythagore, Socrate; tant

320 *Reflexions Morales de l'Emp.*
de Heros de l'antiquité, tant
de grands Capitaines de ces
derniers temps, tant de Rois;
où sont Eudoxe, Hipparque,
Archimede, & tant d'autres
grands & sublimes genies, qui
n'ont pas eu moins de patience
& de capacité, que de courage;
enfin où sont tous ces plaisans
de profession, comme Ménippe
& les autres qui ont tourné en
ridicule cette vie caduque & de
peu de durée. Tous ces gens-
là sont morts depuis long-tems;
quel mal leur en est-il arrivé,
& à tous les autres qui sont
morts comme eux, & dont on
ne fait pas même le nom?
Il n'y a donc icy qu'une chose
digne de nostre estime, c'est de
vivre tranquillement parmi les
menteurs & les injustes, en con-
servant toujours la justice & la
verité.

XLVIII. Quand tu voudras

te réjouir , pense aux vertus de tes contemporains , à la valeur de celui-cy , à la modestie de celui-là , à la liberalité d'un autre , & ainsi du reste : car il n'y a rien de plus réjouissant que l'image des vertus qui éclattant dans les mœurs & dans les actions de ceux avec qui nous avons à vivre , sautent en foule à nos yeux. C'est pourquoy il faut les avoir toujours presentes.

. XLIX. Es-tu fâché de ne peser que tant de livres , & de n'en pas peser trois cens ? Ne sois donc pas fâché non plus de ne vivre que tant d'années , & de n'en pouvoir vivre davantage : car tu ne dois pas estre moins satisfait du temps qui t'est assigné , que de la quantité de matiere qui t'a esté donnée.

L. Tâche de persuader les hommes ; & si cela ne se peut,

fais malgré eux ce que la justice demande de toy. Si l'on employe la force pour t'en empêcher, souffre-le avec douceur, ne t'en afflige point, & convertis cet obstacle en une occasion d'exercer une autre vertu : car tu dois te souvenir que tu n'entreprends rien qu'avec exception, & que tu ne desires pas l'impossible. Que desires-tu donc ? De te porter à faire un tel bien. Tu t'y es porté, n'en demande pas davantage. Quand nous avons contribué tout ce qui dépendoit de nous, nous devons tenir pour fait ce que nous avons eu dessein de faire.

LI. L'Ambitieux fait consister son bien dans l'action d'un autre ; le voluptueux le met à contenter ses passions ; mais celui qui a de la raison, l'établit dans les actions qui luy sont propres.

LII. On peut s'empêcher de juger d'une telle chose, & d'en estre troublé ; car les choses n'ont point par elles-mêmes la vertu de nous forcer à juger d'elles.

LIII. Accoutume-toy à écouter sans aucune distraction ce qu'on te dit, & entre autant qu'il se peut dans l'esprit de celuy qui te parle.

LIV. Ce qui n'est pas utile à l'essaim, ne peut estre utile à l'abeille.

LV. Si les Matelots maltraitent leur Pilote, & les malades leur Medecin, à qui auront-ils recours ? Et comment l'un travaillera-t-il à sauver son vaisseau, & l'autre à guérir ses malades ?

LVI. De tous ceux qui sont venus avec moy au monde, combien en est-il déjà sorti ?

LVII. Ceux qui ont la jau-

nisse , trouvent le miel amer. Ceux qui ont esté mordus d'un chien enragé , craignent l'eau, & les enfans ne trouvent rien de plus beau qu'une bale. Pourquoi donc te fâcher de tout ce qui arrive ? Crois-tu que ton imagination séduite ait moins de force sur toy , que la bile sur celui qui a la jaunisse , & le venin sur celui qu'un chien enragé a mordu ?

LVIII. Personne ne t'empêchera de vivre selon les loix de ta propre nature , & il ne t'arrivera rien qui soit contre les loix de la Nature universelle.

LIX. A quelles gens veut-on plaire ? quels biens pretend-on gagner , & par quels moyens ? Le temps viendra promptement engloutir toutes choses. Combien en a-t il déjà englouti ?

REMARQUES

SUR

LE SIXIÈME LIVRE.

L *A matiere de l'Univers est obéissante & souple.*] Antonin avoit corrigé l'opinion extravagante de quelques Stoïciens, qui souvenoient que Dieu trouvoit quelquefois la matiere desobéissante & revêche; & que comme il ne l'avoit pas créée, & qu'elle estoit éternelle aussi-bien que luy, il n'avoit sur elle qu'un pouvoir fort limité; impieté que les Peres ont heureusement combatuë.

Aussi ne fait-il aucun mal.] Rien n'est plus contraire à la nature de Dieu, que de faire du mal. Il n'est point l'auteur des maux, comme le croyoient les Manichéens & les Marcionites. Mais ce qui nous paroît un mal, n'est qu'un châtiment & une peine dont Dieu se sert pour nous convertir; & c'est ainsi qu'il faut entendre ce que Dieu dit dans Isaïe:

Isai. 45. 7 *Ego Dominus faciens pacem & creans malum;* & dans Michée: *Quia descendit malum à Domino in portas Jerusalem.*
Mich. 1.
 18.

II. *Car la mort est aussi une des actions de nostre vie.*] Que cela est vray & heureusement dit! Mourir, c'est agir; & action pour action, il vaut autant faire celle-là qu'une autre, pourvû qu'on la fasse bien.

IV. *Car on elles s'exhaleront en vapeurs, s'il est vray que leur matiere soit une & simple.*] Antonin confidere icy la matiere sous les deux differentes idées qu'en ont eu les Philosophes. Les uns ont dit qu'elle estoit une & simple, & que les quatre élemens n'étoient composez que de la jonction de ses differentes parties. De sorte que la mort des élemens, s'il faut ainsi dire, estoit de retourner comme une vapeur dans la premiere matiere; & les autres ont considéré les quatre élemens comme autant de principes differens & détachez les uns des autres. De sorte que la mort des estres qu'ils composoient, n'estoit que la separation, la dissipation, la division de ces mêmes élemens qui retournoient dans leur premier estre.

V. *L'Esprit qui gouverne tout, fait ce qu'il fait.*] Antonin dit cecy pour appaiser les troubles & les inquietudes où l'on est sur chaque accident. Dieu fait ce qu'il fait ; il a ses veuës & ses desseins-, c'est à nous à nous abandonner à sa conduite.

VI. *La meilleure maniere de se vanger.*] Ce mot est divin ; il est pris sur celui de Diogene. Quelqu'un luy ayant demandé, *Comment pourrai-je me venger de mon ennemy ?* il luy répondit, *En te rendant honnête homme.*

VII. *En te souvenant toujours de Dieu.*] Car les meilleures actions sont imparfaites & mortes, si en les faisant on a d'autre objet que Dieu.

IX. *Chaque chose arrive selon la nature du Tout, & non pas selon aucune autre.*] Ce monde materiel n'est pas capable de se conduire luy-même, car il est privé de raison & de sentiment. Il faut donc qu'il soit conduit & gouverné par quelque nature entierement differente de la matiere. Cette nature ne peut estre autre que celle du Tout, celle qui a créé le Tout : car ce ne peut pas estre quelque nature particuliere de l'une de ses parties ; elle se-

roit insuffisante, & d'où viendrait-elle? De dire que c'est une nature universelle différente de celle du Tout, cela est contradictoire & ne peut estre imaginé. D'ailleurs où sera cette nature? environnera-t-elle le monde, ou sera-t-elle renfermée au-dedans? Mais cela seroit plus capable de détruire que de conserver le monde. Sera-t-elle donc suspendue au-dehors? Mais qui peut imaginer une substance & un espace au-delà de l'Univers, qui comprend & renferme toutes choses? C'est donc une démonstration, que la raison qui a créé le monde, est la même qui le gouverne, & par conséquent que tout ce qui arrive à toutes ses parties, leur est propre, convenable & utile.

X. *Ce monde est ou un assemblage confus.*] Ce n'est pas qu'Antonin doute de ce qu'il doit croire; il s'en est assez expliqué ailleurs: mais il veut faire voir que quel que soit le vray des deux systemes qui regnent, ou celui des Epicuriens, qui font le hazard le maître du monde; ou celui des Stoïciens, qui en donnent à la Providence l'entier gouvernement, on

doit attendre patiemment la mort sans la desirer & sans la craindre.

XI. *Quand les choses qui t'environnent, te forcent à te troubler.*] Cet article est parfaitement beau. Mais il faut en démêler la beauté, qui ne seroit peut-être pas sensible à tout le monde. Quand nous sommes troublez par les objets qui nous environnent, c'est nous qui sortons hors de nous-mêmes, pour aller chercher ces objets qui se tiennent tranquillement dehors, comme Antonin l'a déjà prouvé. En sortant ainsi hors de nous, il ne se peut que nous ne sortions de cadence, & que nous ne rompions l'harmonie & le concert que nostre ame fait avec l'ame du monde, pendant qu'elle est attentive à ses fonctions, & qu'elle est parfaitement d'accord avec elle. Cela suffit pour faire entrer dans la pensée d'Antonin.

XII. *Si tu avois une marâtre & une mere tout ensemble.*] Cette idée de comparer la Cour à une marâtre & la Philosophie à une mere me paroît admirable. Combien de gens renversent aujourd'huy cet ordre, & font de la Cour leur mere & leur marâtre de la

Philosophie ou de la Religion !

*Elle te rendra supportable à la Cour,
& te fera trouver la Cour supportable.]*

Ce passage me paroît remarquable. Un grand Empereur reconnoît qu'il n'y a que la Philosophie, c'est à dire la pieté, qui puisse rendre la Cour supportable à un Prince, & un Prince supportable à la Cour.

XIII. *Et de la pourpre, c'est de la laine de brebis.]* C'est sur cela qu'est fondé le mot d'un Philosophe, qui dit à un jeune homme qui s'enorgueillissoit d'estre bien vêtu : *Mon petit mignon, luy dit il, une brebis a porté cela avant toy, & ce n'estoit qu'une brebis.*

Pense donc souvent à ce que Cratès disoit de Xenocrate même.] Xenocrate estoit un Philosophe d'une gravité si grande & si austere, qu'elle avoit donné lieu au Proverbe, *Plus grave que Xenocrate.* Cratès faisoit l'anatomie de cette gravité, & prouvoit que ce n'estoit qu'ostentation & que faste, & qu'il n'y avoit rien de vray. Puis donc que tant de fausseté se trouve dans un Philosophe, comment seroit-il possible qu'il n'y en eût pas dans toutes les autres choses, où chacun ajoute

ajoute comme il luy plaît & autant qu'il luy plaît. Ce passage est plus beau qu'il ne paroît d'abord.

XIV. *Le peuple n'admire presque que deux sortes de choses.*] Il n'y a rien de plus vray que ces degrez differents d'admiration selon les differens degrez de capacité & d'intelligence.

Ou celles qui ont une forme & une existence simple par la seule liaison de leurs parties, comme les pierres, le bois.] Cet endroit estoit difficile. Je croy en avoir rendu le sens. Antonin suit icy l'opinion des anciens Philosophes qui divisoient les corps en corps qui n'existent que par la seule liaison, que les Platoniciens appelloient simple, comme les pierres, le bois separé de son tronc, &c. en corps entretenus par la nature, c'est à dire, qui ont une ame vegetative, comme les plantes, les arbres, &c. & en corps qui ont une ame comme tous les animaux. Antonin ne se contente pas de partager ces derniers en animaux sans raison & en animaux raisonnables; il en fait trois classes. La premiere est des animaux. La seconde des hommes, qui ont veritablement une

ame raisonnable : mais c'est une ame ou qui n'agit point en eux , ou qui ne paroît agir que par la facilité qu'elle leur donne à réüssir dans les arts , ou à connoître les chefs-d'œuvres ; & la troisième est de ceux qui ont une ame universelle, c'est à dire, une ame éclairée, pure & lumineuse, comme la Divinité , dont il croyoit qu'elle estoit une partie.

Mais une ame mécanique & industrielle.] Antonin met donc dans cette troisième classe, c'est à dire, deux degrez seulement au-dessus du peuple, ceux qu'on appelle aujourd'huy des curieux, s'ils ne font que curieux, & s'ils ne savent admirer qu'une porcelaine, qu'un tableau, qu'un bronze. Et il veut qu'ils n'ayent point de part à cette ame universelle & politique qui fait toute la noblesse & toute la grandeur de l'homme.

X V. *Attirer l'air une seule fois & le rendre, voila justement ce que c'est que mourir.*] On ne peut pas donner une idée plus douce de la mort, ni qui puisse nous la rendre plus familiere. En effet, mourir n'est autre chose que respirer pour la dernière fois,

& c'est la chose du monde qui devroit paroître la plus aisée.

XVI. *Les louanges & les acclamations des peuples ne sont qu'un bruit confus de voix & un mouvement de langues.*] Il fait allusion à un passage d'Euripide, qui dans l'Hecube appelle les louanges & toute le reputat,iondes bruits de langue.

L'éducation & l'instruction des enfans, à quoy tendent-elles.] Elles ne tendent, ou ne doivent tendre qu'à les rendre propres à remplir tous les devoirs de leur condition. C'est-là leur veritable but. Mais aujourd'huy parmi ceux qui élevent des enfans, il s'en trouve bien peu qui se le proposent, ou qui le connoissent. Quelqu'un a fort bien dit : *Nostre institution a pour sa fin non de nous rendre bons & sages, mais savans; nous savons decliner vertu, si nous ne savons l'aimer.*

XVII. *Les elemens se meuvent en haut, en bas & en rond. La vertu ne se meut d'aucune de ces manieres.*] Les elemens cedent aux obstacles qu'ils rencontrent dans leur chemin, & prennent une autre route : mais le pro-

pre de la vertu, c'est de ne pas ceder aux difficultez, & de tirer de ces difficultez une nouvelle force, qui rend sa course plus legere, plus droite & plus prompte. On doit dire de la vertu ce qu'Horace a dit de l'or :

———— *perrumpere amat saxa potentior
Ictu fulmineo.*

Et par un chemin plus difficile à comprendre.] On connoît les effets de la vertu, sans connoître ses voyes, qui sont incomprehensibles à l'esprit humain.

XVIII. *Que veulent dire les hommes?*] Il n'y a pas de plus grande injustice, ni de plus sotte vanité, que celle des hommes qui par envie refusent à leurs contemporains, dont ils voyent & connoissent les vertus, les loüanges qu'ils attendent eux-mêmes de ceux qui naîtront après eux & qu'ils ne verront jamais.

C'est comme si nous nous affligions de n'avoir pas esté loüez.] En effet ceux qui veulent tant estre loüez de la posterité, devroient s'affliger de n'avoir point eu de part aux loüanges de ceux qui sont morts avant qu'ils fussent au monde. Car cela est égal. Il n'y a

pas plus de raison à l'un qu'à l'autre, si l'on considère la louange seule & séparément.

XIX. *Parce qu'une chose est difficile pour toy, ne t' imagine pas qu'elle soit impossible à un autre.*] Le but d'Antonin est de faire cesser la revolte de ses sens qui luy vouloient faire trouver les maximes des Stoïciens trop rudes, & qui luy disoient incessamment, *nimis dura precipiunt*. Sa réponse est excellente, & contient un précepte admirable, dont nous devrions profiter. Il n'y a rien qui nous soit plus naturel que de croire impossible ce que nous trouvons difficile; & sur ce pied-là nous prenons la liberté de condamner des exemples de vertu que nous appellons outrez, parce que nôtre lâcheté nous les fait paroître au-dessus de nos forces. Nous leur prêtons un vice qui n'est qu'en nous. Mais ces mêmes exemples que nous condamnons, nous condamneront à leur tour, en nous convainquant que c'est la volonté qui nous a manqué, & non pas la force.

XX. *En faisant nos exercices quel-
qu'un nous a égratigné.*] On ne peut
D d iij

rien imaginer de mieux sur cette matiere. Ce monde n'est qu'un champ, où nous nous exerçons. Mais nous sommes assez malheureux & assez brutaux pour faire un veritable combat de cet exercice, & c'est ce qu'Antonin veut prevenir par cette reflexion aussi sage que solide.

XXII. *Je fais ce qui est de mon devoir.*] Antonin rassemble icy les trois genres de choses qui peuvent nous troubler dans la pratique de nos devoirs; & il n'y a personne qui ne voye le ridicule qu'il y a à ceder aux unes ou aux autres.

XXIII. *Sers toy de tous les animaux, & en general de toutes les autres choses.*] Antonin se fonde sur ce principe, que Dieu a créé les choses les moins parfaites pour les plus parfaites. La lumiere naturelle avoit appris aux Philosophes cette verité.

XXV. *Considere combien de choses se passent en même temps & dans un moment dans ton corps & dans ton esprit.*] Cela est tres-vray. Si l'on consideroit bien attentivement & avec une sericuse reflexion routes les operations de l'ame qui sonde les cieux &

la terre ; qui répond en même temps à mille sentimens & à mille pensées ; qui conserve en elle mille vestiges de faits differens , & mille idées qui sont comme les patrons de choses qu'elle opere ; & qui enfin mesure l'infini, on ne s'étonneroit plus des merveilles que l'on voit operer tous les jours à l'Esprit qui gouverne le Monde. Ce qui se fait dans le corps , n'est gueres moins merveilleux , quoi qu'il ne soit pas d'une si grande étendue. Ses différentes fonctions, ses mouvemens, l'usage différent & admirable de tous ses ressorts , les changemens qui luy arrivent , enfin toutes les différentes choses qui s'y passent dans un même moment devoient nous occuper assez pour nous empêcher d'admirer tout ce qui arrive aux choses qui nous environnent.

XXVI. *Si quelqu'un te demande comment s'écrit le nom d'Antonin.*] Cette comparaison si simple n'est pas moins belle que les plus nobles. Comme le nom d'Antonin ne subsiste plus, si en l'écrivant on oublie une seule lettre : de même , si dans l'accomplissement des choses qui constituent cha-

cun de nos devoirs, nous en oublions une seule, tout le reste est absolument perdu. Il en est de même de la Loy, qui est composée d'un certain nombre de commandemens, si on en viole un seul, on les viole tous. Car je croy que ce passage d'Antonin peut fort bien servir à expliquer le celebre passage de saint Jacques: *Quicumque autem totam legem servaverit, offendat autem in uno, factus est omnium reus.*

*Ep. de S.
Jacq. ch.
11. 10.*

Or quiconque ayant gardé toute la Loy en viole un seul precepte, est coupable comme l'ayant toute violée.

XXIX. *C'est une honte que l'ame se rebute, lorsque le corps ne se rebute pas.*] La verité qu'Antonin nous découvre icy, est d'une plus grande étendue qu'il n'a cru. Il a voulu dire simplement que dans le travail qu'il faut faire pour acquérir la vertu, l'ame est d'ordinaire plutôt lasse que le corps. Celui-cy auroit encore des forces pour continuer sa poursuite, lors que là premiere se rebute, & est entierement découragée. Mais ne pouvons-nous pas dire avec autant ou plus de raison, que c'est une chose bien honteuse que dans le combat que
le

Le corps a. avec l'esprit, celui-cy se laisse le premier de sa resistance, se rend lâchement l'esclave de son ennemy, & obéit à ses loix. On peut encore donner un troisiéme sens à ces paroles d'Antonin. C'est que le corps est infatigable dans la poursuite de ce qui luy paroît son véritable bien; ni travaux, ni dangers, rien ne le rebute; au lieu que l'ame n'est pas plutôt entrée dans le chemin de la vertu, que la moindre difficulté l'effraye, & la fait souvent succomber dès le premier pas.

XXX. *Prenez bien garde de ne pas dégénerer en Tyran.*] Pour s'exprimer plus sensiblement, Antonin a forgé un mot qui me paroît remarquable: car c'est comme si nous disions aujourd'huy, *Prenez bien garde de ne pas Césariser*: c'est à dire, n'imité pas les manieres tyranniques des Césars. Ce sage Empereur ne pouvoit pas mieux marquer l'horreur qu'il avoit pour les premiers Césars qui avoient assujetti leur patrie. Mais dira-t on, pourquoy Antonin ne rendoit-il pas aux Romains leur première liberté? Ce n'étoit plus la même chose. Ce pouvoir,

340 *Reflexions Morales de l'Emp.*
qui avoit esté d'abord une usurpation tyrannique, estoit devenu legitime en plusieurs manieres par succession de temps.

Gouverne - toy en tout comme un disciple d'Antonin.] Antonin ne perd point d'occasion de témoigner l'admiration & la veneration qu'il conservoit pour la memoire d'Antonin le Pieux, qu'il tâchoit d'imiter en tout. On a vû le portrait qu'il en a fait dans le premier livre ; en voicy un autre qui n'est pas moins beau, ni sans doute moins ressembant.

Et pouvoit estre depuis le matin jusqu'au soir sans estre obligé d'en sortir pour ses necessitez.] Nous sommes devenus aujourd'huy si délicats, que je ne doute point qu'il n'y ait beaucoup de gens qui trouveront qu'Antonin auroit bien pû se passer d'ajouter ce trait. Pour moy je suis bien aise qu'il ne l'ait pas oublié.

XXXI. *Réveille-toy, rappelle tes esprits.*] Antonin se parle icy à luy-même après son réveil, & profitant de l'occasion d'un songe qui l'avoit inquieté, il s'exhorte à se réveiller encore, pour juger des accidens de la

vie, comme il a jugé de ce songe. Il y a beaucoup de finesse dans ce tour.

XXXII. *Mais il n'y a que celles qui l'occupent presentement, qui luy soient cheres, car les passées.*] Le passé ne se rappelle plus, & l'avenir est incertain & hors de nostre puissance. Il n'y a donc que le present dont nous devons nous soucier, & d'autant plus que Dieu ne nous jugera que sur le present, & non pas sur le passé, comme saint Jerôme l'établit dans ses Commentaires sur le xxxiii. chapitre d'Ezechiel. Le passé ne doit pourtant pas nous estre si indifferrent, que nous ne nous en souvenions pour en faire pénitence. David ne se contentoit pas d'avoir renoncé à son peché, il s'en souvenoit toujours & disoit incessamment dans sa conversion: *Et peccatum meum contra me est semper, & mon peché est toujours devant moy.*

XXXIII. *Ni le pied ni la main ne sont chargez contre leur nature, pendant que le pied fait ce qui est du devoir du pied.*] Ce raisonnement est tres-solide. Jamais le pied, la main, l'œil, &c. ne sont las de faire ce qui est de leur devoir. La lassitude qui leur arrive,

342 *Reflexions Morales de l'Emp.*
ne vient pas d'eux ; elle vient d'ail-
leurs. La consequence qu'Antonin en
tire , est aussi fort juste. Pendant que
l'homme fait le devoir de l'homme,
il ne peut estre surchargé , & par
consequent il n'a point de mal. Il a
beau dire , je suis accablé , je n'ay
plus de force ; cette excuse est inutile :

Prov. 24. ¹² *Si dixeris , vires non suppetunt : Qui in-
spector est cordis , ipse intelligit , & ser-
vatore[m] anima tuae nil fallit , reddet-
que homini juxta opera sua. Si pour
vous empêcher de faire du bien , vous
dites , je n'ay plus de force : Celuy qui
sonde les cœurs le fait. Rien n'est caché
au Sauveur de vostre ame , & il ren-
dra à chacun selon ses œuvres.*

XXXIV. *La volupté n'est-elle pas
commune aux voleurs ?*] Et par conse-
quent elle ne peut estre le souverain
bien. Car Antonin a déjà prouvé que
le souverain bien n'est rien de tout
ce qui peut tomber en partage aux
vicieux

XXXV. *Ne vois-tu pas que quoi-
que les artisans cedent à certains igno-
rans jusqu'à un certain point , ils ne lais-
sent pas de suivre toujours les regles de
leur art.*] Cet article bien entendu pa-

roïtra d'une beauté admirable. Antonin veut dire, que comme les artisans suivent toujours les regles de leur art, & laissent parler les ignorans sans les choquer, & sans rien changer dans leur dessein pour tout ce qu'ils peuvent dire; l'homme devoit faire de même dans son métier, qui est plus noble que tous les autres. Quel est ce métier? C'est de faire du bien. Il faudroit donc qu'il fît son métier, sans se mettre en peine de toutes les contradictions des vicieux & des ignorans, qu'il doit écouter avec fermeté, sans leur témoigner ni chagrin ni colere.

Eh, n'est-ce pas une chose horrible qu'un Architecte ou un Medecin !] Antonin met icy les Architectes & les Medecins parmi les artisans vulgaires. Voila des titres peu honorables pour deux professions qui ont toujours esté & qui sont encore en si grand honneur. Pour les Architectes, il y a peut-être moins de lieu de s'en étonner. L'Architecture a fait plus de mal que de bien aux hommes, qui estoient mille fois plus heureux pendant qu'ils ignoroient tous ses ordres & les diffé-

rentes manieres de bien bâtir. Mais pour les Medecins qu'on a appellez *égaux aux Dieux*, & dont on a dit que la science étoit descenduë du ciel, on s'en étonneroit sans doute avec plus de justice, si l'on ne se souvenoit qu'Antonin suit icy non seulement les Stoïciens, qui ne faisoient aucun cas de la santé du corps, & qui n'estimoient que celle de l'ame: mais aussi les Platoniciens, qui ne consideroient que la morale & la science par laquelle on apprend à connoître Dieu, & qui appelloient tout le reste des arts mécaniques & vils.

Qui luy est commun avec les Dieux.]

Voilà qui est bien honorable pour l'homme, d'avoir le même métier que Dieu, s'il est permis de parler ainsi; & il devroit bien faire plus de cas d'une chose qui l'associe avec la Divinité même.

XXXVI. La gueule des lions, les prisons, & tout ce qu'il y a de nuisible.]

Il revient à ce qu'il a déjà dit, que tout ce qui paroît ou nuisible, ou inutile dans la Nature, n'est nullement indigne de la Divinité. Car outre que tout cela peut avoir son utilité parti-

culiere, que nous ignorons, il fait d'ailleurs une beauté dans le tout dont il est une espece d'accompagnement. C'est pour prouver cette verité, que quelques Auteurs se sont attachez à décrire l'utilité & les perfections de la cendre & du fumier. Mais saint Augustin va même plus loin: car il dit que les supplices & les miseres des damnez contribuent à la beauté du monde, puis qu'ils sont des suites necessaires de l'ordre, & que l'ordre vient de Dieu.

XXXVIII. *A cause du mouvement local, de l'accord & de l'union de la matiere.*] L'un & l'autre sont également necessaires, & le mouvement & l'union de la matiere. Sans cela tout est mort. Antonin combat icy l'opinion des Epicuriens sur le vuide.

XL. *Tout instrument, outil, ou vaisseau qui fait bien ce à quoy il est destiné, est en bon état: cependant l'ouvrier s'en est allé, & l'a abandonné.*] Ce Chapitre est parfaitement beau, mais le sens en est un peu caché. Voyons si nous ne pourrons pas l'éclaircir & le rendre sensible. Antonin veut dire que si les ouvrages qui sortent de la main

des habiles maîtres, sont propres aux usages auxquels ils sont destinez, & répondent à l'intention de l'ouvrier, quoi qu'il les abandonne après les avoir achevez: on doit être encore plus persuadé que les ouvrages de la Nature sont en état de répondre aux desseins de cette bonne mere, qui ne les abandonne jamais, & qui agit toujours au-dedans d'eux. Et cela étant, on peut donc tirer de là cette consequence sûre, que si l'homme, qui est le plus parfait ouvrage de la Nature, veut suivre ses ordres, il réussira selon les desirs de son ame, qui n'a d'autre volonté que celle de la Divinité, qu'Antonin appelle l'*Ame du monde* & l'*Agent universel*, dont les Stoïciens vouloient que l'ame de chaque particulier fût une partie. Il n'y a rien de plus solide que ce raisonnement; aussi est-il tres-conforme aux veritez que la Religion nous enseigne.

XLII. *Nous travaillons tous à un même ouvrage, les uns le sachant, les autres sans le savoir.*] Antonin veut dire que les desseins de la Providence s'accomplissent, quoique nous fassions, & que nous y aidons & cooperons.

avec Dieu ou d'une volonté franche, ou sans le savoir, ou même malgré nous ; & c'est une vérité constante, qu'il met icy dans tout son jour.

Que ceux qui dorment, aident & contribuent à ce qui se fait dans cet Univers.] Car le sommeil estant une des opérations de la nature, il faut nécessairement qu'il se rapporte à une fin, & qu'il opere une action.

Travaille doublement.] Cela est heureusement dit. Celuy qui s'oppose aux desseins de Dieu, combat pour eux, comme a dit un Ancien; pendant qu'il va contre la volonté de Dieu, Dieu accomplit en luy sa volonté. Voila donc déjà le premier travail. Le second, c'est qu'il se donne une peine inutile, qu'il auroit pû s'épargner.

Et le monde avoit besoin d'un tel ouvrier.] Ce n'est pas qu'à la rigueur les méchans soient nécessaires au monde, mais ils luy sont utiles, en ce qu'ils servent à éprouver & à faire paroître les bons ; & c'estoit le sens de Chryssippe, quand il disoit : *Le vice n'est pas absolument inutile, en égard à cet Univers : car autrement le bien ne seroit pas.* Vérité que Plutarque ne

348 *Reflex. Morales de l'Emp.*
combat que parce qu'il ne l'a pas en-
tenduë.

*Le même rang que tient dans une Co-
medie un vers ridicule , pour me servir
de la comparaison de Chrysispe.] Voi-
ci les propres termes de Chrysispe :
Comme les Comedies ont quelquefois des
vers ridicules & des plaisanteries qui
ne valent rien en elles-mêmes , & qui
neanmoins donnent quelque grace au
Poëme : aussi le vice est certainement ri-
dicule & condamnable en luy-même,
mais il sert à la beauté du tout , & luy
est utile. Les difficultez que Plutar-
que fait sur cette comparaison , & les
defauts qu'il y trouve , comme par
exemple , que si le vice est utile au
monde , il n'est donc plus ennemi de
Dieu , tout cela n'en détruit ni la ve-
rité ni la beauté. Antonin en a mieux
jugé que luy , & l'usage qu'il en fait
est admirable. En effet , puis qu'il dé-
pend de nous d'estre parmi les bons
ou parmi les méchans ouvriers , & de
nous rendre nous-mêmes recomman-
dables par nostre propre beauté , ou
de servir honteusement de lustre à la
beauté des autres , il n'y a rien de plus
indigne de l'homme que de prendre le
dernier parti.*

XLIII. *Le Soleil demande - t - il à faire les fonctions de la pluye?*] Antonin travaille icy à guérir l'inquiétude des ambitieux , qui mécontents de leur condition envient toujours celle des autres ; & il dit fort bien , que comme les corps celestes sont tous differens , & que sans qu'ils entreprennent les uns sur les fonctions des autres , leurs operations aboutissent toutes à une seule & même fin , de même les corps terrestres doivent estre comme les membres d'un seul & même corps , qui ne demandent point à faire les fonctions l'un de l'autre , mais qui en faisant chacun ce qui leur est assigné , concourent à perfectionner un seul & même ouvrage , sans qu'aucun d'eux puisse dire à son compagnon , *Je puis me passer de vous.*

Esculape celles de la terre.] Esculape ^{1. Cor. 12.} est icy le Serpentaire , *Serpentarius* , *Ophiochus* , constellation de dix-sept étoiles au - dessus du Scorpion. Les Poètes ont feint que c'estoit Esculape fils d'Apollon , que Jupiter avoit mis parmi les Astres.

XLIV. *Si les Dieux ont consulté sur mon sujet.*] Ce n'est pas qu'Antonin

doute de la Providence, mais il veut se prouver à lui-même, que quand même il seroit possible qu'il n'y eût qu'une providence generale, qui ne descendroit pas jusques à nous pour nous conduire, l'homme ne devoit pourtant pas laisser de recevoir agreablement tout ce qui luy arrive, & qu'il seroit obligé de le prendre comme une suite de l'ordre que Dieu auroit établi pour la conservation du general, dont l'interest est preferable au nostre. Mais il va encore plus loin, & il établit, que quand on seroit assez impie pour croire que Dieu laisse tout aller au hazard, ou même qu'il n'y a point de Dieu, nous ne pourrions trouver nostre souverain bien que dans la justice, & nullement dans l'accomplissement de nos desirs, ou dans nos interests particuliers. Cela est bien opposé au sentiment injuste de ces Chretiens relâchez, qui prétendent que s'il n'y avoit point de Dieu, ou qu'il ne se mêlast point de nous, nous aurions une entiere liberté de faire le mal, & de chercher tous les moyens de nous satisfaire.

Ne faisons ni vœux, ni sacrifices, ni

Marc Antonin. Liv. VI. 354
fermens, en un mot ne faisons rien.] Ce passage est parfaitement beau. Car en accordant aux impies ce qu'ils demandent, il leur fait voir que leur sentiment est démenti par leurs paroles & par leurs actions, qui témoignent contre eux qu'ils sont persuadez qu'il y a un Dieu.

XLVI. Comme dans les theatres il arrive que les mêmes choses représentées plusieurs fois te fatiguent.] On peut dire de la vie ce que Pline le jeune disoit des courses du Cirque: *Nil novum, nihil varium, nihil quod non semel spectasse sufficiat. Il n'y a rien de nouveau, rien de divers, rien qu'il ne suffise d'avoir vu une seule fois.*

Fusques à quand donc?] Cette interrogation imparfaite est d'un grand sens, & marque un dégoût horrible. Elle estoit familiere aux Stoïciens. On la trouve souvent dans Seneque, comme dans ce bel endroit: *Fastidio illis esse cœpit vita & ipse mundus, & subit illud tabidarum deliciarum: Quousque eadem? Ils étoient dégoûtez de la vie & du monde même. Et dans l'ennuy que leur causoient tous ces plaisirs usez, ils disoient souvent: Fusqu'à quand donc les mêmes choses?*

XLVII. Philistion.] Celebre Poëte Comique du temps de Socrate.

A Phœbus & à Origanion.] Je ne connois ni l'un ni l'autre. Mais ce n'est pas à dire qu'ils soient inconnus.

Eudoxe.] Eudoxe Cnidien , grand Astrologue , grand Geometre , celebre Medecin & fameux Legislatteur , du temps de Denys le Tyran & de Platon.

Hipparque.] Mathematicien celebre , qui vivoit du temps de Ptolomée Philadelphé.

Archimede.] Ce grand Mathematicien , qui fut tué à la prise de Syracuse. C'est luy qui disoit que s'il avoit où asseoir son pied hors de la terre, il enleveroit la terre comme il voudroit.

XLVIII. Quand tu voudras te réjoûir, pense aux vertus de tes contemporains.] Cet article est charmant. Que nous serions heureux si nous étions de l'humeur d'Antonin , & que les vertus de nos contemporains fussent pour nous des tableaux , dont la vuë nous causast toujours de nouveaux plaisirs ! Mais c'est tout le contraire.

Nous ne pouvons voir dans les autres ni les vertus que nous avons , ni celles que nous n'avons pas. Pour rendre inutile ce poison mortel de l'amour propre , nous devons faire cette réflexion , que Dieu nous demandera compte un jour de l'usage que nous aurons fait des vertus qui ont éclaté dans ceux avec qui nous avons vécu , & qu'il y a mises , non pas afin que nous en tirions un divertissement inutile & infructueux , mais afin qu'elles nous servent d'instruction & de modele.

XLIX. Es-tu fâché de ne peser que tant de livres , & de n'en peser pas trois cens ?] Ce raisonnement semble d'abord captieux , mais il ne l'est point. Car il est certain que la quantité de matiere & la durée du temps nous doivent estre également indifferentes.

L. Tâche de persuader les hommes ; & si cela ne se peut , fais malgré eux ce que la justice demande de toy.] Quand on peut faire consentir les autres au bien , il n'y a rien de plus agreable. Mais quand on ne le peut , on doit rendre garde de ne pas consentir avec eux au mal. Il faut autant qu'il est

354 *Reflexions Morales de l'Emp:*
possible faire le bien malgré eux, &
leur résister en face, sans qu'aucun in-
terest doive nous retenir. C'est le sens
de ces paroles d'Antonin.

L I. *L'ambitieux fait consister son
bien dans l'action d'un autre.*] Car il
le fait consister dans les loüanges &
dans l'approbation, qui dépendent
toujours des autres.

L I V. *Ce qui n'est point utile à l'es-
saim, n'est point utile à l'abeille.*] Car
ce qui n'est pas utile à la société, ne
sauroit l'estre aux particuliers, qui en
sont les membres: comme aussi ce
qui n'est pas utile aux membres, ne
sauroit non plus l'estre à la société.
C'est pourquoy saint Paul a dit: *Quand
un des membres souffre, tous les au-
tres en souffrent, & quand il a de la
gloire, ils s'en réjoüissent tous avec
luy.*

L V I. *Si les Matelots maltraitent
leur Pilote, & les malades leur Mede-
cin.*] Le beau sens que ce passage pre-
sente, persuadera facilement que c'est
la véritable pensée d'Antonin, sans
qu'on s'amuse à refuter la mauvaise
explication qu'on en avoit faite. Si
nous nous revoltions contre le S. Esprit
qui

qui habite en nous, qui est-ce qui nous conduira dans cette mer si fameuse par les naufrages? qui est-ce qui guérira nos blessures, si nous éloignons de nous nostre Medecin?

LVII. *Ceux qui ont la jaunisse, trouvent le miel amer.*] Antonin veut dire que quand nous jugeons des choses qui nous arrivent, nous leur prêtons des qualitez qu'elles n'ont pas, & qui sont en nous. Comme ceux qui ont la jaunisse, prêtent aux objets une couleur & un goût entierement contraires à la verité, & qui ne viennent que de la bile, qui est répandue dans tout leur corps.

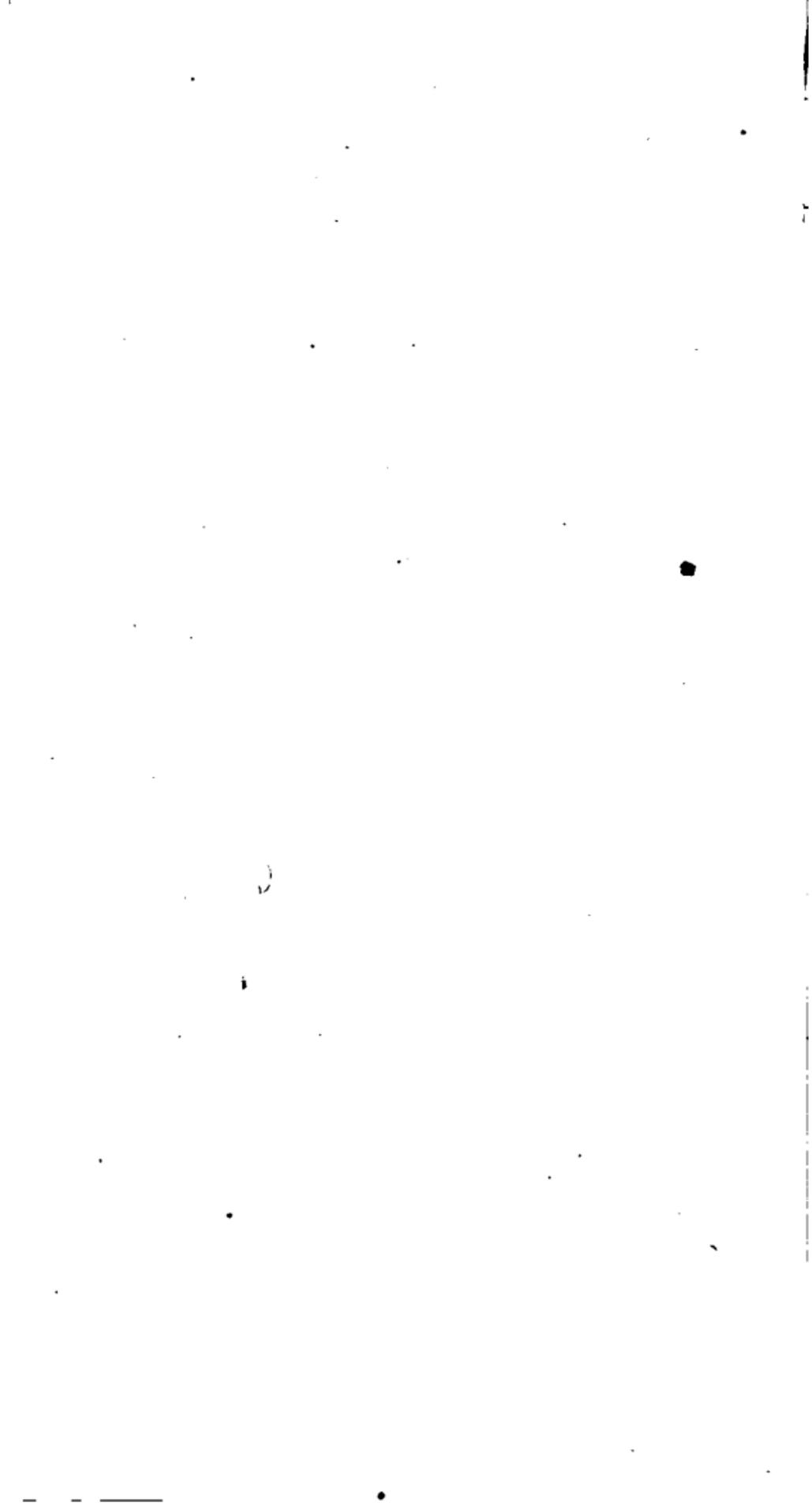
LVIII. *Personne ne t'empeschera de vivre selon les loix de ta propre nature.*] L'homme ne connoist pas assez ses avantages & sa liberté. Personne ne peut l'empêcher de vivre selon Dieu, & rien ne luy peut arriver qui ne luy vienne de Dieu, & qui par consequent ne soit bon & utile.

LIX. *A quelles gens veut-on plaire?*] La plûpart du temps si les hommes connoissoient bien ceux à qui ils tâchent si fort de plaire, & à qui ils font la Cour si exactement, en prod-

356 *Reflexions Morales de l'Emp.*
quant la chose du monde la plus précieuse, qui est le temps; s'ils pesoient bien les avantages qu'ils prétendent tirer de ces assiduez interessées avec les honteux moyens qu'ils employent pour parvenir à leurs fins, & que sur tout cela ils fissent reflexion à la rapidité du temps qui vient les engloutir au milieu de leur esclavage, je suis persuadée qu'ils ne pourroient soutenir cette veüe, & qu'ils rougiroient salutairement de leur bassesse & de leur lâcheté. Puis qu'un grand Empereur, comme Antonin, s'accuse des mêmes foibleffes & des mêmes interests, nous pouvons bien nous en accuser aussi.

Fin du sixième Livre.







REFLEXIONS MORALES

DE

L'EMPEREUR
MARC ANTONIN.

LIVRE SEPTIEME.

I.  Uest-ce que la méchan-
ceté? C'est ce que tu
as vû plusieurs fois. Dis
de même dans tous les accidens
de la vie: C'est ce que j'ay vû
souvent. Par tout tu trouveras
toujours les mêmes choses, dont
les histoires, tant anciennes que
modernes sont remplies, & que
l'on voit de tous côtez dans nos
villes & dans nos maisons. Il n'y

a rien de nouveau. Tout est ordinaire & passager.

II. Comment veux-tu te défaire de tes opinions, si tu n'éteins cette imagination qui les produit, & que tous les objets peuvent enflamer à tous momens ? Je puis juger comme il faut d'une chose ; & si je le puis, pourquoy donc me troubler ? Tout ce qui est hors de mon esprit, ne fait rien à mon esprit. Pense toujours de même, & tu seras inébranlable à toutes sortes d'accidens.

III. Il est en quelque manière en ton pouvoir de revivre & de ramener le temps passé ; tu n'as qu'à penser à toutes les choses que tu as déjà vuës, car c'est-là proprement revivre.

IV. La vanité des pompes, les Spectacles, les Tragedies & les Comedies, les assemblées des peuples, les tournois, tout cela

est comme un os jetté au milieu des chiens ; comme un morceau de pain jetté dans un reservoir ; comme les courses inutiles & tout le vain tracas des fourmis ; comme une déroute de souris épouventées ; & comme tous les mouvemens des marionnettes qui se remuënt par ressorts. Quand on ne peut éviter de s'y trouver, il faut y estre avec tranquillité & sans insolence, & se souvenir que chacun est digne de loüange, ou de blâme, à proportion du blâme & de la loüange que meritent les choses dont il fait son occupation.

V. Dans les discours il faut estre attentif à ce qu'on dit, & dans les actions à ce qu'on fait. Dans l'un il faut prendre garde à la signification des termes, & dans l'autre il faut voir d'abord & ce qu'on se propose, & le but où l'on tend.

VI. Ay-je assez de capacité pour faire cela, ou non ? Si j'en ay assez, je m'en fers pour cet ouvrage comme d'un outil que la nature m'a donné à ce dessein. Si je n'en ay pas assez, ou je le cede à un autre qui s'en aquitera mieux que moy, au moins si c'est quelque chose qui ne soit pas necessairement de mon devoir ; ou je le fais comme je puis, en prenant à mon aide quelqu'un, qui se servant du peu que j'ay de genie, puisse achever ce qu'il est à propos de faire, & qui doit estre utile à la société. Car tout ce que je fais ou par moy-même, ou par le secours d'autruy, doit tendre uniquement au bien public & à la liaison & correspondance de toutes les parties de ce Tout, qu'on appelle le Monde.

XII. Combien y a-t-il eu de gens des plus celebres, qui sont
déjà

déjà dans l'oubli, & combien y en a-t-il eu de ceux qui les ont le plus celebrez, qui sont effacez de la memoire des hommes ?

VIII. N'aye point de honte de te servir du secours d'autrui, Il ne s'agit pour toy que de faire ton devoir, & d'exécuter l'ordre, comme un soldat qui est à un assaut. Si tu estois boiteux, & que tu ne pusses monter à la breche sans le secours de quelqu'un de tes camarades, que ferois-tu ?

IX. Que les choses à venir ne te chagrinent point. Quand elles arriveront, tu les recevras, s'il est nécessaire, avec la même raison dont tu te fers dans celles qui sont presentes.

X. Toutes choses sont liées entre elles d'un nœud sacré ; & il n'y a presque rien qui soit étranger l'un à l'autre : car tout

est ordonné & arrangé ensemble, & contribuë à orner ce monde, & il n'y a qu'un monde qui comprend tout ; qu'un Dieu qui est en tout ; qu'une matiere ; qu'une raison commune à tous les animaux raisonnables ; qu'une verité & qu'une perfection pour tous les animaux de même espece , & qui participent à la même raison.

XI. Tout ce qui est materiel disparoît tres - promptement , & rentre dans la substance du monde ; & ce qui est spirituel retourne avec la même vitesse sous la dépendance de la Raison universelle qui en dispose ; & la memoire de toutes choses est bien-tôt confonduë & engloutie par le temps.

XII. Une même action d'un animal raisonnable est & selon la nature & selon la raison.

XIII. Sois ou droit ou redressé.

XIV. Le même rapport qu'ont entre eux les differens membres d'un même corps, toutes les differentes creatures raisonnables, quelque séparées qu'elles soient, l'ont entre elles: car elles sont toutes créées pour produire le même effet. Et tu seras encore plus penetré & plus convaincu de cette verité, si tu te dis souvent à toy-même, Je suis membre d'un corps composé de creatures raisonnables. Mais si tu te dis, J'en suis une partie, comme une lettre est une partie de l'alphabet, tu n'aimes pas encore les hommes de tout ton cœur; tu ne prens pas à leur faire du bien ce plaisir veritable & solide qui resulte du sentiment de tout le corps; tu ne leur en fais uniquement que par bienveillance, &

366 *Reflexions Morales de l'Emp.*
nullement comme t'en faisant à
toy-même,

XV. Arrive ce qui pourra à
ces membres, qui peuvent sou-
ffrir des accidens étrangers ; ce
qui souffrira le mal, s'en plain-
dra s'il veut : pour moy, pen-
dant que je ne prendray point
pour un mal ce qui arrivera, je
n'en seray point blessé. Or il
dépend de moy de ne prendre
pas cela pour un mal.

XVI. Quoy qu'on fasse &
qu'on dise, il faut que je sois
homme de bien ; comme si l'or,
la pourpre & une émeraude di-
soient, Quoy qu'on dise & qu'on
fasse, il faut que je sois de
l'or, de la pourpre & une éme-
raude, & que je conserve tou-
jours ma couleur.

XVII. N'est-ce pas nostre
ame seule qui se trouble elle-
même, qui se jette dans des
craintes, & qui se consume dans

ses desirs ? S'il y a quelque autre chose au monde qui puisse l'épouventer ou l'affliger, qu'elle le fasse. Il dépend d'elle de se tenir toujours la maitresse, & de ne donner aucune prise à rien d'étranger. Que le corps fasse de même, s'il peut, & qu'il ait soin de s'empêcher de souffrir; & s'il souffre, qu'il s'en plaigne. Mais pour l'ame qui s'éfraye, qui s'afflige & qui juge seule de toutes ces passions, elle ne sera nullement blessée, si tu ne luy permets de juger qu'une telle chose est un mal. Notre ame n'a besoin de rien d'exterieur, si elle ne se rend elle-même indigente; & par consequent elle est au-dessus du trouble & de toutes sortes d'empêchemens, à moins qu'elle ne se trouble & ne s'embarrasse elle-même.

XVIII. La felicité de l'hom-

me, c'est un bon genie, ou un bon esprit. Que fais-tu donc icy imagination? Va-t'en au nom des Dieux, va-t'en comme tu es venuë; je n'ay nullement besoin de toy. Tu es venuë selon ton ancienne coutume; je ne m'en fâche point: va-t'en seulement, je t'en conjure.

XIX. Quelqu'un peut-il craindre le changement? Sans luy que se feroit-il dans le monde? Est-il rien de plus agreable & de plus familier à la nature de l'Univers? Toy-même, pourrois-tu te baigner, s'il ne se faisoit un changement dans le bois; & te nourrir, s'il ne s'en faisoit dans les viandes? En un mot, rien de tout ce qui est utile & necessaire, se feroit-il sans le changement? Tu vois donc bien qu'il en est de même du changement qui se fera en toy; il sera comme les autres, & aussi

nécessaire à la nature de ce tout.

XX. Tous les corps sont entraînez par la matiere universelle comme par un torrent : car ils sont de même nature qu'elle, & travaillent avec elle, comme nos membres les uns avec les autres. Combien le temps a-t-il déjà emporté de Chrysippes, combien de Socrates, combien d'Epictetes? Que cette pensée te vienne sur toutes sortes d'affaires & de gens.

XXI. Je n'ay qu'une seule inquietude; c'est que je crains de faire ce que la nature de l'homme ne veut pas que je fasse; ou de le faire autrement qu'elle ne veut; ou dans un autre temps qu'elle ne le demande.

XXII. Voicy venir le moment où tu oublieras toutes choses, & où toutes choses t'oublieront.

XXIII. C'est le propre de l'homme d'aimer même ceux qui l'offensent. Et tu le feras, si tu te souviens qu'ils sont tes parens, qu'ils pechent malgré eux & par ignorance, que vous mourrez les uns & les autres au premier jour ; & sur toutes choses, qu'ils ne t'ont point offensé, puis qu'ils n'ont pas rendu ton ame pire qu'elle n'estoit auparavant.

XXIV. La nature de l'Univers se sert de toute la matiere universelle, comme d'une cire molle ; elle en fait un cheval, & un moment après elle la mêle & la repaît pour en faire un arbre, après cela un homme, & ensuite autre chose ; & tous ses ouvrages ne sont faits que pour durer peu de temps. Mais comme un cofre ne souffre point quand on l'assemble, il ne souffre pas non plus quand on le défait.

XXV. La colere est entierement contre la nature, & il est aisé d'en estre convaincu, si l'on prend garde que lors qu'elle revient souvent, & qu'on s'en fait une habitude, elle change tout le visage, & éteint & amortit si bien toute sa beauté, qu'il n'en reste plus aucune marque, & qu'elle ne revient plus.

XXVI. Si l'on perd tout le sentiment de ses fautes, pourquoy vit-on plus long-temps ?

XXVII. La nature qui gouverne tout, changera bien-tost ce que tu vois, & de la même matiere produira d'autres choses, dont ensuite elle en fera d'autres, & de celles-cy encôre d'autres, afin que le monde soit toujours nouveau.

XXVIII. Quand quelqu'un peche contre toy, pense d'abord au jugement que cet homme a fait du bien ou du mal quand

il a peché. Cela estant bien examiné, tu auras pitié de luy, & tu luy pardonneras sa faute, bien loin d'en estre surpris ou fâché. Car, ou tu jugeras comme luy du bien & du mal, & de ce qui leur ressemble, & par consequent tu dois luy pardonner; ou tu en jugeras autrement & d'une maniere plus saine, & par cette raison tu dois souffrir avec douceur toutes les fautes d'un homme qui ne les commet que par erreur.

XXIX. Il ne faut pas tant penser aux choses qui nous manquent, qu'à celles que nous avons; & parmi ces dernieres il faut choisir les plus agreables, s'en representer bien toute la beauté, & se dire souvent à soy-même, avec quel empressement desirerois-je ces choses, si je ne les avois pas? Mais en même temps on doit prendre garde

qu'à force d'y mettre tout nôtre plaisir, nous ne nous accoutumions à les estimer si fort, que nous ne puissions les perdre sans trouble.

XXX. Sois renfermé & bien ramassé en toy-même: car nôtre ame est d'une nature qu'elle se suffit à elle-même en vivant justement; & c'est dans sa justice qu'elle trouve son repos & sa paix.

XXXI. Eteins tes imaginations, arrête tes passions & tes mouvemens, donne au temps present des bornes fort étroites, connois bien ce qui t'arrive & ce qui arrive aux autres; separe & divise tous les sujets en ce qu'ils ont de materiel & de formel. Pense à la dernière heure, & laisse les fautes qu'on fait, où on les fait.

XXXII. Il faut écouter avec attention ce qu'on dit, &

penetrer jusqu'au fond les choses qui arrivent & leur cause.

XXXIII. Orne-toy de simplicité & de modestie, & n'aye que de l'indifference pour tout ce qui n'est ni vice ni vertu. Aime les hommes, & t'accoume à suivre Dieu: car, comme l'a dit un grand Poëte, toutes choses sont gouvernées par une Loy éternelle & invariable. Que si les élemens sont eux-mêmes les Dieux, cette Loy est toujours certaine, & il n'y a presque rien qui en soit exempt.

XXXIV. SUR LA MORT.

Si le monde n'est qu'un concours fortuit d'atomes, la mort n'est qu'une dissipation, un dérangement; & s'il est composé d'une matiere simple & unie, elle est ou un changement ou une extinction.

XXXV. SUR LA DOULEUR.

Si elle est insupportable, elle

donne la mort ; & si elle ne donne pas la mort, elle est supportable. L'ame cependant conserve toute sa tranquillité par le moyen de son abstraction, & se maintient en bon état. Que les parties donc qui sont accablées de douleur, s'en plaignent si elles peuvent.

XXXVI. SUR LA GLOIRE.

Examine bien les pensées d'un ambitieux ; ce qu'elles sont, ce qu'elles recherchent & ce qu'elles fuyent, & fais cette réflexion, que côme quand la mer jette des monceaux de sable les uns sur les autres, les derniers cachent les premiers ; il en est de même de la vie de l'ambitieux ; ses premiers succès sont bien-tost cachez & ensevelis sous les derniers.

XXXVII. *Cecy est pris de Platon.* Pensez-vous que celui qui a l'ame grande & noble, qui se represente l'éternité & qui a le

376 *Reflexions Morales de l'Emp.*
monde entier devant les yeux;
pensez-vous, dis-je qu'il regarde
de la vie comme une chose fort
considerable? Non sans doute.
Et la mort luy paroîtra-t-elle
un grand mal? Point du tout.

XXXVIII. Voici un excellent
mot d'Antisthene: Faire du
bien, & entendre dire du mal
de foy patiemment, c'est une
vertu de Roy.

XXXIX. C'est une honte
que nostre esprit ait la force de
composer nostre visage comme
il luy plaît, & qu'il ne puisse
se composer luy-même.

XL. *Ne te mets point en colere
contre les affaires, car elles ne s'en
soucient point.*

XLI. *Donne de la joye aux Dieux
& à nous.*

XLII. *La vie des hommes est
comme la moisson d'un champ; pen-
dant qu'on moissonne les épis qui
sont meurs, les autres meurissent.*

XLIII. *Si les Dieux n'ont soin ni de moy ni de mes enfans, cela même ne se fait pas sans raison.*

XLIV. *L'honnesteté & la justice sont pour moy; elles combattent toujours pour moy.*

XLV. *Ne lamente point avec ceux qui lamentent, & ne te laisse point toucher à leurs cris.*

XLVI. *Cecy est encore de Platon.* Je répondrois à cet homme-là avec raison: Vous vous trompez sans doute, mon ami, si vous pensez qu'un homme de quelque vertu doive plustost envisager le danger qui le menace, qu'examiner si ce qu'il fait est juste ou injuste, & si c'est l'action d'un homme de bien ou d'un méchant.

XLVII. *Dans le même endroit.* Car c'est une verité constante, hommes Atheniens, celuy qui est dans un poste qu'il a choisi luy-même, comme le jugeant le

plus honnête, ou qui l'a reçu de son General, doit le garder jusqu'à la fin, quelque danger qui le menace, & souffrir la mort, & tout ce qu'on peut imaginer de plus terrible, plutôt que de commettre une lâcheté.

XLVIII. *Du même.* Mais, mon cher Callicles, prenez-y bien garde, le véritable bien & la véritable vertu ne consistent pas à conserver les autres & à se conserver soy-même. Car un homme véritablement vertueux ne doit point souhaiter de vivre un certain temps, ni estre attaché à la vie: mais en s'abandonnant à la conduite de Dieu, & persuadé de la vérité de ce mot que toutes les femmes ont dans la bouche, *que nul ne peut éviter sa destinée*, il doit seulement s'appliquer à bien employer le temps qui luy reste

à

à vivre, en se conformant aux Loix de son pays.

LIX. Il faut contempler le cours des Astres comme si nous marchions avec eux, & considérer souvent les frequens changemens des premiers principes de toutes choses : car ces sortes de pensées purgent & emportent les ordures de cette vie terrestre.

L. Voicy une excellente reflexion de Platon, qui dit en parlant de l'homme: Il faut regarder comme d'un lieu élevé toutes les choses terrestres ; les troupeaux, les armées, les campagnes, les noces, les divorces, les naissances, les morts, le tumulte qui se fait dans les Tribunaux, les deserts, les nations barbares, les festes, les deüils, les assemblées, toute cette confusion, en un mot tout cet Univers composé & orné de qualitez contraires.

LI. En reflechissant sur les choses passées & sur tant de divers changemens de Regnes, on peut facilement connoître l'avenir. Car ce qui sera, ressemblera à ce qui a esté, & il n'est pas en son pouvoir de s'éloigner des regles de ce qui est presentement. D'où il resulte qu'il est égal à l'homme de jouïr de la vûe de ce monde pendant quarante ans, ou pendant dix mille : car que verra-t-il davantage ?

LII. *Ce qui est de la terre, retournera à la terre ; & ce qui est du Ciel, retournera au Ciel.* Car la mort n'est qu'une dissolution des liens qui assemblent les atomes, ou qu'une dispersion des principes exempts de toute alteration ou corruption.

LIII. Nous cherchons toutes sortes de viandes & de breuvages, & nous exerçons toute

l'adresse des plus habiles cuis-
niers pour nous empêcher de
mourir & de passer la barque
fatale. Mais quand le vent sou-
fle & que Dieu nous appelle, il
faut partir, & il ne sert de rien
de déplorer sa misere.

LIV. Quelqu'un est plus a-
droit que toy à la lutte : mais
il n'est ni plus civil, ni plus mo-
deste, ni mieux préparé à toutes
sortes d'accidens, ni plus indul-
gent pour les fautes de son pro-
chain.

LV. Tout ce qui se fait par
la raison commune aux Dieux
& aux hommes, ne peut estre
mauvais : car par tout où se
trouve l'utilité, qui resulte ne-
cessairement d'une action qui se
perfectionne selon sa nature, il
est impossible d'y trouver en
même temps du dommage & du
préjudice ; on ne sauroit même
le soupçonner.

LVI. En tous tems, en tous lieux il dépend de toy de t'accommoder pieusement à tout ce qui t'arrive, de vivre justement avec tes contemporains, d'observer & de tenir si bien en bride ton imagination, qu'elle ne reçoive & n'approuve rien que tu n'ayes bien compris.

LVII. Ne t'amuse point à considerer ce que font les autres, mais regarde directement où la Nature te mene; la Nature universelle par les accidens qu'elle t'envoye, & ta Nature particuliere par les actions qu'elle demande de toy. Car il faut que chacun agisse conformément aux conditions sous lesquelles il est né. Or toutes les autres creatures sont nées pour les raisonnables, comme dans tous les autres sujets, les moins parfaits sont creez pour les plus parfaits; & les creatures raisonna-

bles sont nées les unes pour les autres. La première & la principale condition de l'homme, c'est donc de servir à la société. La seconde, c'est de ne pas succomber sous ses affections charnelles. C'est le propre de l'intelligence raisonnable de se renfermer en elle-même, & de n'estre jamais soumise aux mouvemens des sens & des appetits, car ils sont brutaux les uns & les autres, & l'ame veut conserver sa superiorité, & n'estre jamais réduite à leur obéir. Cela est juste, puisque toutes ces choses ne sont faites que pour la servir.

La troisième condition, c'est de s'empêcher de tomber & d'être séduit. Celuy qui remplit bien toutes ces trois conditions, n'a qu'à aller son chemin. Il a tout ce qui luy est propre.

LVIII. Comme si c'estoit au

jourd'huy nostre dernier jour, & que nostre vie n'eût dû estre prolongée que jusqu'au temps present, il faut vivre conformément à la nature tout le temps qui nous est donné par dessus.

LIX. Il ne faut aimer que ce qui nous arrive, & qui nous a esté destiné: car qu'y a-t-il de plus convenable?

LX. Dans chaque accident il faut se remettre devant les yeux ceux à qui la même chose est arrivée, & qui en ont esté fâchez & surpris, & qui s'en sont plaints. Où sont presentement tous ces gens - là? Nulle part. Veux-tu donc leur ressembler? laisse plustost tous ces mouvemens étrangers, laisse-les aux sujets qui les donnent & qui les sentent, & applique-toy tout entier à apprendre comme il faut se servir des accidens qui t'arrivent. Car par

ce moyen tu en feras un bon usage, & ils serviront de matiere à exercer ta vertu. Possede-toy seulement ; n'aye en veüe que de bien faire ce que tu fais, & souviens - toy que la matiere de tes actions est indifferente.

LXI. Regarde bien au - dedans de toy. Il y a une source de biens qui jallira toujours, si tu creuses toujours.

LXII. Il faut avoir une contenance assurée, & se tenir ferme quand on marche & quand on est assis. L'esprit doit donner à tout le corps la même grace & la même bien - seance qu'il donne au visage en le composant ; mais il faut éviter l'affectation plus que toutes choses.

LXIII. Nostre vie ressemble bien plus à l'exercice de la lutte, qu'à celuy de la danse : car elle apprend à se tenir tou-

jours ferme & à estre bien préparé à tout ce qui arrive, & qu'on n'avoit pas prévu.

LXIV. Pense souvent en toy-même qui sont ceux dont tu veux estre loué & estimé, & quel est leur esprit. Car en penetrant ainsi dans les sources de leurs jugemens & de leurs actions, tu ne brigueras nullement leurs suffrages, & tu ne t'ofenseras point des fautes qu'ils commettront contre toy, puis qu'elles seront toutes involontaires.

LXV. Platon dit fort bien qu'une ame qui est privée de la verité, l'est malgré elle. On peut donc dire la même chose d'une ame qui est privée de la justice, de la temperance, de la patience & de toutes les autres vertus. Il est tres-necessaire de se souvenir toujours de cela: car tu en seras plus doux & plus indulgent

dulgent pour tous les hommes.

LXVI. Dans toutes les douleurs aye toujours cette réflexion toute prête, qu'elles n'ont rien de honteux, & qu'il ne dépend pas d'elles de corrompre ton ame ni comme raisonnable, ni cōme sociable. Et dans les plus violentes de toutes ces attaques appelle à ton secours ce mot d'Épicure, qu'elles ne sont ni insupportables, ni éternelles, si tu penses aux bornes étroites de toutes choses, & que tu n'y ajoutes pas tes opinions. Enfin souviens-toy que nous sentons souvent en nous des choses bien approchant de la douleur, & qui nous fâchent, sans que nous y fassions grande attention; comme par exemple l'envie de dormir quand il faut veiller; le grand chaud; les dégoûts. Toutes les fois donc que tu murmures de quelqu'une de ces

choses, ne manque pas de dire, Je succombe à la douleur.

LXVII. N'aye point pour les hommes cruels & dénaturés les mêmes sentimens qu'ils ont pour les autres hommes.

LXVIII. D'où savons-nous que Socrate estoit plus grand homme & qu'il avoit plus de vertu que Telauges ? Car ce n'est pas assez qu'il soit mort glorieusement ; qu'il ait disputé contre les Sophistes avec beaucoup d'adresse & de solidité ; que pendant les plus grandes rigueurs de l'hyver il ait passé les nuits en pleine campagne ; qu'il ait généreusement résisté aux Tyrans qui luy ordonnoient d'aller prendre à Salamine un homme qu'ils vouloient faire mourir ; & qu'il ait marché dans les rues avec fierté & avec orgueil ; quoy qu'on puisse avec raison douter de la verité

de ce dernier trait : mais il faut voir en quel état étoit son âme ; s'il pouvoit se contenter d'estre juste envers les hommes & pieux envers les Dieux ; s'il n'avoit ni emportement ni indignation contre la méchanceté des autres ; s'il ne se rendoit en rien l'esclave de l'ignorance d'autrui ; s'il ne recevoit pas comme quelque chose d'étranger, & qui ne luy appartenoit point, ce que la Providence luy envoyoit ; s'il ne le souffroit pas comme le jugeant insupportable ; & enfin s'il ne conservoit pas son âme libre & exempte de toutes les passions du corps.

LXIX. La nature n'a pas si fort mêlé & confondu nostre âme avec nostre corps, que nous ne puissions la separer, nous renfermer en nous-mêmes, & faire toujours dépendre de nous ce qui nous est

390 *Réflexions Morales de l'Emp.*
propre & qui constituë tous
nos devoirs.

LXX. Il est tres-possible d'être en même temps un homme divin & un homme inconnu à tout le monde. Souviens - toy toujours de cela, & que tout le bonheur de cette vie dépend de tres-peu de chose.

LXXI. Parce que tu desesperes de pouvoir jamais estre un grand Dialecticien, ou un grand Physicien, renonceras-tu à estre libre, modeste, sociable & soumis aux ordres de Dieu ?

LXXII. Que les hommes disent tout ce qu'ils voudront contre cette verité, & qu'ils te traitent de ridicule, il est constant que tu peux vivre dans une entiere liberté & dans un continuel plaisir, quoique les bestes déchirent ton corps & le mettent en pieces: car qu'est-ce qui empêche que dans ces

fortes d'accidens l'ame ne se maintienne dans une parfaite tranquillité, qu'elle ne juge véritablement des circonstances, & qu'elle ne fasse sur le champ un bon usage de ce qui luy est présenté? Le jugement ne peut-il pas dire à ce qui arrive, Tu es véritablement cela, quoique l'opinion qu'on a de toy, & ce qu'on en dit, te fassent paroître tout autre; & l'usage ne peut-il pas dire à ce qui se presente: C'est toy que je cherchois. En effet, tout ce qui tombe sous la main, sert de matiere & de sujet à la vertu raisonnable & sociable, ou plustost à l'art de l'homme & de Dieu. Car tout ce qui arrive, est propre & familier à l'homme ou à la Divinité, il n'y a rien de nouveau ni d'insurmontable, tout est facile & commun.

LXXIII. La perfection des

mœurs consiste à passer chaque jour de sa vie comme si c'étoit le dernier ; à n'être ni empressé ni lâche ; & à éviter la dissimulation.

LXXIV. Dieu, tout immortel qu'il est, ne se fâche point d'avoir à supporter pendant une si longue suite de siècles un nombre infini de méchans ; au contraire il a soin d'eux en toutes manières ; & toy qui vas bien-tost mourir, tu es las de les supporter ; & cela, quoique tu sois toy-même du nombre.

LXXV. C'est une chose tres-ridicule ; tu peux empêcher ta propre malice, & tu la souffres ; tu ne peux empêcher la malice des autres, & tu ne veux pas la souffrir.

LXXVI. Tout ce que la faculté raisonnable & politique juge inutile & à la société & à

la raison, elle le tient justement au-dessous d'elle.

LXXVII. Quand tu as fait du bien, & qu'un autre l'a reçu, pourquoy cherches-tu, comme les fous, une troisième chose, qui est la reputation ?

LXXVIII. Personne ne se lasse de recevoir du bien, car c'est une action selon la nature. Ne t'en lasse donc point. Or faire du bien aux autres, c'est en recevoir.

LXXIX. La Nature universelle a créé & réglé le monde. Donc ou tout ce qui se fait presentement est une suite de la Loy generale qu'elle a établie; ou bien les creatures raisonnables sont les principaux objets des soins & de la providence de cet Estre universel. Si tu retiens bien cela, il n'y a rien qui puisse te procurer plus de tranquillité en toutes sortes de rencontres.

REMARQUES

S U R

LE SEPTIÈME LIVRE.

I. *U'est-ce que la méchanceté? C'est
 Q ce que tu as vû plusieurs fois?]*

Antonin veut prévenir cette plainte importune, que la plûpart des gens font, quand il se commet quelque grand crime : *On n'a jamais rien vû de tel, il ne s'est jamais rien vû de semblable.* Expressions qui partent d'une imagination échauffée, qui ne nous donne pas le temps de réfléchir ni de compter. Ce qui paroît si extraordinaire, ne l'est point. Tous les siècles l'ont vû, & il y en a par tout des exemples. Il sera permis de s'en plaindre, si l'on trouve, je ne dis pas un siècle, mais une année, mais un mois, où cela ne soit pas arrivé.

II. *Comment veux-tu te défaire de
 tes opinions, si tu n'éteins l'imagination
 qui les produit?]* Il a déjà esté prouvé ailleurs, que tous nos maux ne

viennent que de nostre imagination, qui nous rapporte faux, & qui par consequent nous fait faire des jugemens temeraires. On ne peut pas douter que ce ne soit icy la pensèe d'Antonin, qu'on avoit alterée & corrompue.

III. *Il est en quelque maniere en ton pouvoir de revivre.*] Puisque toutes choses sont toujours les mêmes, & qu'il n'y a rien de nouveau sous le Soleil, il dépend de nous de renouveler à tous momens nostre vie en renouvelant & en faisant repasser comme en reveuë les choses qui sont arrivées de nostre temps, car ce sont les mêmes qu'on verra dans la suite.

IV. *La vanité des pompes, les spectacles, les Tragedies & les Comedies.*] Les Stoïciens condamnoient toutes les vaines assemblées & les spectacles comme choses qui corrompoient les mœurs en ressuscitant les passions.

Comme un os jetté au milieu des chiens.] Toutes ces comparaisons sont fort expressives. Comme les os ne servent qu'à faire battre les chiens à qui on les jette, les spectacles sont tres-souvent des semences de haine & de division.

Quand on ne peut éviter de s'y trouver.] C'est le sens de ce passage d'Antonin. Car il y a des occasions où ce seroit une affectation vicieuse, que d'éviter ces sortes d'assemblées, & où le mépris qu'on en feroit seroit odieux.

Il faut y estre avec tranquillité & sans insolence.] C'est le precepte d'Épictète : *Fais paroître en ces occasions de la constance & de la gravité, & tâche de n'incommoder jamais les autres.*

VI. *Si je n'en ay pas assez, ou je le cede à un autre.*] Ou les choses sont de nostre devoir, ou elles n'en sont pas. Si elles en sont, il faut les faire comme on peut, & quoy qu'il en coûte, ou par soy-même, ou avec le secours d'autrui; & si elles n'en sont pas, à moins que nous ne soyons bien assurez d'avoir le genie nécessaire pour y réüssir, nous devons les laisser à ceux qui s'en peuvent mieux aquiter. Il n'y a pas une regle plus sage, ni plus mal observée. On ne voit aujourd'huy que des gens qui abandonnant ce qui seroit de leur devoir, de leur profession & de leur caractère, n'entreprennent précisément que ce qu'ils ne devroient jamais faire; ■■■

en quoy ils sont encore plus inexcusables, ils l'entreprennent sans avoir aucune des qualitez necessaires pour s'en aquiter d'une maniere qui puisse estre utile au Public.

VII. *Combien y en a-t-il en de ceux qui les ont le plus celebres ?*] C'est ce qu'il y a de plus ridicule. Ceux qui promettoient aux autres l'immortalité, n'ont pû s'empêcher de mourir & d'estre entierement effacez de la memoire des hommes. Les Historiens & les Poëtes sont en cela presque semblables à ces charlatans, à ces diseurs de bonne aventure, qui sont dans la derniere misere pendant qu'ils promettent aux autres. des montagnes d'or.

VIII. *N'aye point de honte de te servir du secours d'autrui.*] Pourvû que nous fassions nostre devoir, il n'importe que nous soyons aidez, ou que nous le fassions par nous-mêmes. Nous devons sentir la verité de cette maxime encore mieux qu'Antonin. Nous, dis-je, qui ne vons que Dieu ne recompense en nous que le bien qu'il y fait luy-même.

Si tu estois boiteux & que tu ne puisses

monter à la breche.] Cette comparaison est fort vive & fort belle. Elle convient même d'autant mieux au fait dont il s'agit, que nous sommes dans ce monde comme à un assaut où il faut tout employer pour vaincre.

IX. Que les choses à venir ne te chagrinent point.] Il n'y a rien de plus fou que d'aller ainsi par sa crainte au devant de ses malheurs; à chaque jour suffit sa peine.

X. Toutes choses sont liées entre elles d'un nœu sacré.] Il fait allusion au nœud d'Hercule, qui estoit appelé sacré; ou peut-estre à la chaîne d'or dont Jupiter parle dans le huitième livre de l'Iliade.

Qu'une verité.] Les veritez qu'on appelle Philosophiques ne sont donc point veritez, quand elles ne sont pas conformes aux veritez Theologiques, & que Dieu nous a enseignées dans sa parole.

Et qu'une même perfection.] Si nous ne sommes parfaits comme nostre pere est parfait, toutes nos perfections ne sont que des vices.

XI. Et ce qui est spirituel.] Le Grec dit, *Et tout ce qui est la cause,*

c'est à dire, ce qui donne la forme, ce qui est le principe de nostre estre, c'est à dire, l'esprit.

XII. *Une même action d'un animal raisonnable est & selon la nature & selon la raison.*] Cela ne peut pas estre autrement, puisque selon le langage des Stoïciens, la Nature c'est Dieu même. Car ils ne connoissoient point de nature corrompue ni de péché originel.

XIII. *Sois ou droit ou redressé.*] Quand nous ne sommes pas naturellement vertueux, nous devons tâcher de le devenir par l'étude & par le travail. Car il n'y a rien de plus honteux que de tomber dans la lâcheté & dans le découragement, parce que la nature ne nous a pas esté favorable. Les Jardiniers abandonnent-ils un arbre quand il est tortu, & ne tâchent-ils pas de le redresser par des appuys ? C'est la pensée d'Antonin, qu'on a voit corrompue en traduisant, *sois droit plutost que redressé.* Jamais il n'a voulu dire une chose si contraire à la raison & à la nature.

XIV. *Mais si tu dis, J'en suis une partie comme une lettre est une partie de*

l'Alphabet.] Cette distinction est parfaitement belle. On ne peut estre membre d'un corps sans en estre une partie, mais on peut en estre une partie sans en estre un membre. Un homme donc qui ne se regarde que comme une partie de la Société, se considere seul & comme pouvant estre détaché du reste sans en souffrir aucun mal, de la même maniere qu'une lettre de l'alphabet & qu'un nombre peuvent estre détachez des autres lettres & des autres nombres, & subsister seuls & entiers.

Tu ne prens pas à leur faire du bien ce plaisir veritable & solide qui resulte du sentiment de tous le corps.] J'ay tâché d'exprimer toute la force du mot *καταπλίμας ευφρασις*, qui est merveilleuse. Antonin veut que chaque membre qui fait du bien aux autres, sente toute la joye qu'ils ont, & on ne peut pas le mieux dire. Cependant on avoit voulu changer le texte & le corriger.

XVI. *Comme si l'or, la pourpre & une émeraude disoient.*] Cette comparaison n'est point outrée. Si nous voulons, toutes les puissances du monde

Mort Antonin. LIV. VII. 407
n'ont pas plus le pouvoir de nous empêcher d'être gens de bien, que de faire que l'or ne soit de l'or, la pourpre de la pourpre, &c.

XVII. *N'est-ce pas nostre ame seule qui se trouble elle-même?*] Cette vérité a déjà souvent esté établie dans les livres precedens : mais la consequence qu'Antonin en tire, n'est pas absolument vraie. Il ne dépend plus de nostre ame d'estre absolument libre & tranquille dans tous les accidens, depuis que le peché l'a renduë esclave. Pour reparer sa perte, elle a besoin du secours de la grace, avec laquelle rien ne luy est impossible. Mais c'est ce que les Philosophes Payens n'ont pas connu. Ils ont regardé l'ame comme une partie de Dieu, qui ne pouvoit estre ni alterée ni corrompuë que par elle-même.

XVIII. *La felicité de l'homme, c'est un bon genie ou un bon esprit.*] C'est à dire, que la felicité de l'homme n'est autre chose que son ame bien disposée ; & cela estant, il n'y a rien à faire pour l'imagination : car l'ame se voit & se connoît elle-même sans le secours de ce faux miroir qui altere

& corrompt tous les objets qu'il représente. L'apostrophe qu'Antonin fait icy à l'imagination, me paroît parfaitement belle.

XIX. *Quelqu'un peut-il craindre le changement ?*] La plus ancienne loy du monde, c'est le changement. C'est par luy que nous vivons & que l'Univers subsiste. Il ne devoit donc y avoir rien de si familier pour nous. Mais nous sommes si injustes, qu'après avoir profité du changement des autres, nous ne voulons pas qu'ils profitent du nostre. Nous renouvelons la guerre de ces deux freres, qui devoient regner chacun à leur tour, & dont le second, qui regna, voulut se maintenir par l'injustice. Et il n'y a rien de si odieux.

XX. *Tous les corps sont emportez par la matiere universelle.*] Puisque tous les corps sont de même nature que la matiere universelle, qu'ils luy appartiennent, qu'ils en font partie, & qu'ils travaillent avec elle, comment pourroient-ils s'empêcher de suivre son cours ? Ils se combattoient inutilement eux-mêmes.

XXI. *Je n'ay qu'une seule inquietude,*

tude, c'est que je crains de faire ce que la nature de l'homme ne veut pas que je fasse.] Antonin renferme dans cet article les trois conditions nécessaires dans l'accomplissement de nos devoirs. Faire ce que Dieu veut, le faire comme il le veut, & le faire dans le temps qu'il le veut. Si l'une des deux dernières conditions manque, les deux autres sont sans effet. Car faire ce que Dieu veut ou dans un autre temps ou autrement qu'il ne le veut, c'est faire nostre volonté & non pas la sienne. N'ayons que cette seule inquietude, comme Antonin.

XXII. *Voicy venir le moment où tu oublieras toutes choses, & où toutes choses t'oublieront.*] Salomon a dit comme Antonin, *Non est priorum memoria.*

XXIII. *C'est le propre de l'homme d'aimer même ceux qui l'offensent.*] Quand nostre Seigneur nous ordonne d'aimer nos ennemis & de benir ceux qui nous maudissent, cet ordre ne doit donc pas nous paroître dur, puis qu'un Payen reconnoît que cela est de la nature de l'homme, & que cela luy est propre. En effet, si cela ne luy

404 *Reflex. Morales de l'Emp.*
estoit pas propre, J. C. ne l'auroit pas
ordonné.

XXVL *La nature de l'Univers se
sert de toute la matiere universelle com-
me d'une circonsolide.*] Cela est vray. La
Nature se sert de la même matiere
pour former tous les animaux, un
homme cōme un cheval ; & c'est à cet
égard que Salomon a fort bien dit,
*Est equa utriusque conditio, que la con-
dition de l'un & de l'autre est égale.*
Cependant cette verité a esté odieuse
aux hommes, & leur orgueil leur a
persuadé aisément que la Nature avoit
choisi la matiere la plus pure, dont
elle les avoit paitris.

*Mais comme un coffre ne souffre pas
quand on l'assemble.*] C'est la conse-
quence du principe qu'il vient de po-
ser, que la Nature fait tout d'une mê-
me matiere ; & comme la matiere est
insensible, elle ne souffre non plus
quand elle se desunit, que quand elle
s'assemble : & cela est vray pour la
matiere. Mais comme c'est en nous
l'ame qui sent, nous n'en sommes pas
plus soulagez dans nos maux, pour
sçavoir que la matiere ne sent rien.
La consequence seroit vraye, si nous

étions les maîtres de separer l'ame & de la tirer de la matiere, comme on tire les hardes d'un coffre qu'on veut beiser, ou la liqueur d'une bouteille qu'on veut mettre en pieces. Les Stoiciens ont voulu pousser trop loin leur *impassibilité*.

XXV. *La colere est entierement contre la nature, & il est aisé d'en estre vaincu si l'on prend garde.*] De cet article, qui est parfaitement beau, on en a fait jusques icy un monstre, en le joignant avec l'article suivant. Antonin prouve par une raison tres-convainquante, que la colere est entierement opposée à la nature. En effet, tout ce qui est selon la nature, ne fait qu'augmenter la beaulté, & ce qui est contre elle ne fait que la détruire. La consequence est aisée à tirer : car comme dit Senecque : *Liquit decor omnis iratos*; toute sorte de grace & de beaulté abandonne ceux qui sont en colere.

XXVI. *Si l'on perd le sentiment de ses fautes, pourquoy vit-on plus long-temps ?*] Le dessein d'Antonin n'est que d'expliquer ce sentiment que les Stoiciens avoient puisé dans la doctrine de Platon, *qu'il vaut mieux*

mourir, que de vivre dans le vice & dans l'ignorance. A quoy se rapporte ce mor de Tyrtée, Ou la vertu, ou la mort. Mais de la maniere dont ce sage Empereur s'explique, il nous donne lieu de faire encore un meilleur usage de sa maxime, & de luy donner un sens qui en augmente bien la beauté à nostre égard. Car c'est comme s'il nous disoit que la vie ne nous estant donnée que pour faire penitence de nos pechez, elle nous est inutile dès que nous y sommes endurcis & que nous en avons perdu la connoissance. Cet article est parfaitement beau. On l'avoit entierement gâté.

XXXII. *Afin que le monde soit toujours nouveau.*] *Toujours*, c'est à dire pendant qu'il plaira à Dieu de l'entretenir & de le conserver. Car Antonin ne croyoit pas le monde éternel.

XXVIII. *Car ou tu jugeras comme luy du bien ou du mal, ou tu en jugeras autrement.*] Ce dilemme est très-solide. Si tu juges du bien & du mal comme celuy qui t'a fait injure, tu es injuste de haïr un homme, qui de ton propre aveu a cherché à se procurer du bien. Et si tu en juges autrement,

& que tu connoisses qu'il se trompe, tu es cruel de luy faire un crime de son aveuglement - & de ne pas souffrir une erreur où il est tombé malgré luy. Il faut se souvenir qu'Antonin ne parle que des injures particulieres, qu'il ne faut pas confondre avec celles que la justice a interest de punir.

XXIX. Il ne faut pas tant penser aux choses qui nous manquent, qu'à celles que nous avons.] Cette maxime est d'une tres-grande beauté, & elle pourroit estre une source de bonheur pour les hommes; car ils font presque tous comme les enfans, qui ayant cinquante jouets devant eux, crient & pleurent pour un seul qu'on leur emporte, & cassent enfin les quarante-neuf qui leur restent, & dont ils pourroient encore se divertir.

XXX. Sois renfermé & bien ramassé en toy-même.] Les Stoïciens, à l'exemple des Platoniciens, consideroient l'ame recueillie & ramassée en elle-même, comme un corps que sa rondeur égale & parfaite empêche de donner prise à rien d'étranger. Tout ne fait que glisser sur elle. On peut voir ce qui est remarqué sur le cha-

XXXI. *Donne au temps present des bornes fort étroites. } C'est ce qu'Horace a si bien dit, Spatio brevi spem longam refices.*

Et laisse les fantes qu'on fait où on les fait. } Ce precepte me paroît admirable. Qu'on s'épargneroit de chagrins & de peines ! & quel temps ne gagneroit on point si on le suivoit ?

XXXIII. *Et i'accoutume à suivre Dieu. } Philon assure que ce precepte de suivre Dieu est de Moïse. D'autres l'attribuent à Pythagore, & on pretend qu'Homere y a fait allusion dans ces vers,*

κατ' ἰχθὺν βεβήκει θεῶν.

Marche sur les traces de Dieu.

Que si les éléments sont eux-mêmes les Dieux. } C'est pour dire, que s'il n'y a d'autre Dieu que le hazard & le mélange fortuit des atomes.

Cette loy est toujours certaine. } Cela est incontestable. Car alors ce mélange fortuit est luy-même cette Loy éternelle qui ne peut jamais changer.

XXXIV. *Et s'il est composé d'une matière simple & unie. } On peut voir la remarque sur l'article rv. du liv. vi.*

XXXV. *Si elle est insupportable, elle donne la mort.*] Ce raisonnement est vray à la rigueur. L'extrême douleur nous livre un rude combat, où il faut que nous succombions ou qu'elle succombe. Les Epicuriens ne s'en servoient pas moins que les Stoïciens : car ils disoient de même : *Si la douleur est grande, elle est courte ; & si elle est longue, elle est légère.* Le malheur est, que cette verité s'évanoïit & nous échape dans les occasions où nous aurions le plus besoin de son secours ; & pour ne parler que de moy-même, je n'ay jamais trouvé de longue douleur qui ne fût grande, ni de grande qui, quelque courte qu'elle fût, ne fût fort longue. Mais les veritez ne dépendent point de nostre courage ou de nostre lâcheté.

XXXVI. *Que comme quand la mer jette des monceaux de sable les uns sur les autres.*] On ne peut rien voir de plus noble que cette comparaison des succès des ambitieux avec des monceaux de sable que la mer entasse les uns sur les autres, & dont les premiers sont entierement cachez & ensevelis sous les derniers.

XXXVII. *Cecy est de Platon. Pensez-vous que celuy qui a l'ame noble & grande.*] Antonin en lisant faisoit des recueils de tout ce qu'il trouvoit propre à son usage, selon le but qu'il s'estoit proposé. L'endroit qu'il cite de Platon, est pris du vi. livre de la Republique pag. 486. de l'édition de Henry Estienne.

XXXVIII. *Voicy un excellent mot d'Antisthene.*] Plutarque l'attribuë à Alexandre. S'il est de luy, il devoit luy faire encore aujourd'huy plus d'honneur que la conquête des Indes.

XXXIX. *C'est une honte que nostre esprit ait la force de composer nostre visage.*] Que cette pensée est belle & solide ! Dans les mouvemens les plus terribles & dans les passions les plus violentes nostre esprit a tous les jours la force de composer nostre visage, & d'y peindre la tranquillité, lors qu'il est luy-même plein de trouble. D'où vient donc qu'il ne fait pas au-dedans ce qu'il fait au-dehors, & que ne garde-t-il pour luy ce qu'il nous prête à Saint Augustin dans le ix. chapitre du viii. livre de ses Confessions recherche avec soin d'où vient que nostre
esprit

esprit a si peu de pouvoir sur luy-même, & qu'il en a un si absolu sur le corps : & il trouve que c'est le defaut de sa volonté. Il veut fortement tout ce qu'il commande au corps, & ne veut qu'à demi ce qu'il se commande à luy-mesme. Cette rebellion affreuse qu'il trouve en luy, vient de ce qu'il veut & ne-veut pas ; c'est l'effet de sa volonté qui est divisée, & qui le partage en le déchirant.

XI. *Ne se mets pas en colere contre les affaires, car elles ne s'en soucient point.*] C'est un passage tiré du Belerophon d'Euripide. Plutarque le rapporte dans son traité de la Tranquillité. En voicy la traduction. *Il ne faut pas se fâcher contre les affaires ; car elles ne s'en soucient point du tout. Et celuy-là seul est heureux qui sait s'accommoder à tous les accidens qui luy arrivent. Il n'y a rien de plus ordinaire aux hommes que de se mettre ainsi en colere contre les accidens. Epictete pourroit bien en avoir trouvé la raison, il dit que c'est une méchante habitude que l'on a succée avec le lait & prise des nourrisles, qui lors que les enfans ont heurté contre une pier-*

412 *Reflexions Morales de l'Emp.*
re, frappent la pierre jusques à ce qu'ils
ayent cessé de pleurer.

XLI. *Donne de la joye aux Dieux
& à nous.*] C'est encore un vers de
quelque Poëte. Il semble que c'est un
pere qui parle à son fils, & Antonin
en fait une heureuse application ; car
c'est l'ame qui tient le mesme langa-
ge, & qui dit au corps donne par tes
bonnes actions de la joye à Dieu & à
moy. *Stude sapientia fili mi, latifica
cor meum.*

Prov. 27.
11.

XLII. *La vie des hommes est com-
me la moisson d'un champ.*] C'est enco-
re un passage d'Euripide. Amphiaras
dit ces vers à Hypsipyle, extrêmement
affligée d'avoir perdu son fils Archi-
morus, qui étoit mort fort jeune. Et
cette comparaison des hommes avec les
épics est fort belle. Comme ceux-cy
croissent pour être moissonnez, les
hommes naissent tout de même pour
mourir. Et Epictete dit fort bien, que
comme un épi prendroit pour une ma-
lediction de n'être pas moissonné, ce
seroit de même pour l'homme une ma-
lediction que de demeurer toujours en
vie.

XLIII. *Si les Dieux n'ont soin ni*

De moy ni de mes enfans.] C'est un passage de quelque Poëte tragique ou un pere malheureux , disoit avec une resignation entiere aux volontez de Dieu , que si Dieu l'avoit abandonné, luy & ses enfans , il étoit persuadé qu'il avoit ses raisons pour le faire, & que cet oubli de Dieu n'étoit qu'un effet de sa justice, & une marque même de sa bonté.

XLIV. *L'honnêteté & la justice sont pour moy.*] C'est un vers des Acharnenses d'Aristophane , où ce Poëte dit aux Atheniens , que Creon fasse tous ses efforts pour se vanger de moy & pour me perdre , *L'honnêteté & la justice sont pour moy* , elles combattront toujours pour mes interests. Et Antonin avoit marqué ce passage comme un mot tres-utile , & qui pouvoit être dans la vie d'un usage tres-frequent. En effet , quelle consolation n'est-ce point dans tous les accidens fâcheux qui nous arrivent , de pouvoir dire *l'honnêteté & la justice sont pour moy* , &c. La beauté de ce mot avoit été reconnuë avant Antonin ; Ciceron l'applique heureusement dans ses Lettres à Atticus , Liv. VI. Epist. I. & Liv. VIII. Epist. 8.

XLV. *Ne lamente point avec ceux qui lamentent.*] On reprochoit aux Stoïciens qu'ils faisoient une passion vicieuse de la compassion, & on ne leur pardonnoit point d'avoir dit que le Sage étoit sans pitié. Je me souviens sur cela d'un beau mot de Phocion, qui dit *que de bannir du cœur des hommes la compassion, c'est ôter les autels des temples.* Mais ce reproche qu'on faisoit aux Stoïciens n'a pas tant de solidité que de vrai-semblance. Ces Philosophes étoient trop sages pour prétendre étouffer dans les hommes un sentiment si naturel, & qui répand sur les miseres de cette vie un baume si salutaire & si précieux; leur dessein étoit de le retenir dans ses bornes; ils vouloient nous empêcher de nous troubler sur de legeres, ou de fausses apparences de mal, & de borner à l'attendrissement seul les secours effectifs que nous devons aux miserables. En effet, combien y a-t-il de gens qui croient qu'en ouvrant leur cœur aux miseres de leur prochain cela suffit, quoy qu'ils tiennent la main dans leur sein, comme parle l'Écriture? Ce n'est donc pas la compassion que les Stoï-

ciens condamnoient, mais la compassion outrée, inutile & infructueuse. Quand il nous est ordonné dans saint Paul de pleurer avec ceux qui pleurent, *stete cum flentibus*, Dieu ne nous demande pas quelques larmes steriles; Rom. 12. 15. Car, comme saint Jerôme l'a fort bien dit: *Cum stente flere & nihil, cum possis, flenti conferre, subsannationis non pietatis indicium est. Pleurer avec celui qui pleure, & ne lui pas donner les secours qui dépendent de nous; c'est une moquerie, & non pas une action de piété. Et il ajoute: C'est pleurer pieusement avec son prochain, que de tarir ses larmes.* En un mot les Stoïciens exigeoient de nous la même chose que S. Jean, lors qu'il nous dit: *N'aimons pas de la parole ni de la langue, mais par nos œuvres & dans la vérité.* Rom. 1. 3. 18. Ils vouloient que nous fissions sans douleur toutes les œuvres de miséricorde, & par là bien loin de faire les hommes semblables aux bêtes feroces, ils vouloient au contraire les faire atteindre à la perfection de Dieu, & les élever à ce haut point de sagesse qui met l'ame au dessus de toute sorte de douleur & de trouble.

XLVII. *Cecy est encore de Platon.*] Cet article & le suivant sont pris de l'Apologie de Socrate, vers le milieu, page 28.

XLVII. *Du même, mais mon cher Calicles, prenez bien garde.*] Ce passage est tiré de l'excellent traité de Gorgias pag. 512. où Socrate établit le seul véritable usage de la Rhetorique, & refute solidement Calicles qui pretendoit relever cet art par dessus tous les autres, parce qu'il donne le moyen de sauver par son éloquence ses citoyens, & de se sauver soy-même. Socrate répond que cet avantage n'est pas si considerable qu'il pense; car outre qu'il est commun à des Arts mechaniques, dont on ne fait aucun cas, il est certain que la vertu ne consiste pas à procurer le salut aux hommes & à soy-même, puisqu'on le fait souvent par des moyens tres-injustes, & par consequent tres-opposez à la véritable vertu. D'ailleurs la vie n'est pas un si grand bien, qu'il faille si fort estimer ce qui nous la conserve. Qu'est-ce donc qui merite nôtre estime, & qui doit faire toute nôtre occupation? La justice qui consiste à bien vivre en

observant les loix, & en les faisant observer aux autres. Ce passage est parfaitement beau; mais tout le traité est admirable, & rien ne merite davantage d'être lû.

XLVIII. *Il faut contempler le cours des astres comme si nous marchions avec eux.*] Antonin ne nous propose pas icy la simple contemplation des astres, comme si le ciel ne devoit nous servir que d'un vain spectacle pour le plaisir. Il nous exhorte à une contemplation accompagnée de reflexions, qui nous portent à imiter ces êtres lumineux, qui toujours constans dans leur postes, *stella manentes in ordine*: & sans jamais s'égarer, obeïssent à leur Createur & semblent ne nous éclairer que pour nous donner le moyen de les imiter. Cet endroit est parfaitement beau; & s'il n'est pas de Platon, il est de son caractere & de son style.

XLIX. *Car ces sortes de pensées purgent & emportent les ordures de cette vie terrestre.*] C'est le propre de nos pensées de nous rendre semblables à leurs objets. Cela est admirable.

L. *Voicy une excellente reflexion de*
Ll iiii.

Platon qui dit en parlant de l'homme, *il faut regarder comme d'un lieu élevé.*] Je n'ay encore pû trouver cet endroit dans Platon. Il est vray que je ne l'ay pas cherché avec la dernière exactitude, il faudroit le lire entier. Ce Philosophe a voulu dire que pour bien connoître le monde il faut être élevé au dessus de luy ; car en le contemplant ainsi de haut en bas, & en le voyant dans toute son étendue, on voit clairement que toutes les contrarietez qui luy arrivent & qui le composent, constituënt son essence & perfectionnent sa beauté.

LI. *Car ce qui sera ressemblera à ce qui a été, & il n'est pas en son pouvoir de s'éloigner des regles de ce qui est presentement.*] Ce qui est, est necessairement la semence de ce qui sera. Et c'est sur cela que Salomon a dit dans l'Ecclésiaste : *Quid est quod fuit? Ipsum quod futurum est. Quid est quod factum est? ipsum quod faciendum, nihil sub sole novum. Nec valet quisquam dicere, ecce hoc recens est, jam enim processit in seculis, quæ fuerunt ante nos. Qu'est-ce qui a été? C'est-ce qui sera. Qu'est-ce qui a été fait? Ce qui sera fait encore. Il n'y a rien de nouveau sous*

le soleil. Et personne ne peut dire, voyez une chose nouvelle ; car elle a été venue dans les siècles qui nous ont précédés.

Et dans un autre endroit : *Quod factum est ipsum permanet, quæ futura sunt jam fuerunt, & Deus instaurat quod abiit.* Ce qui a été fait, c'est ce qui subsiste. Ce qui sera, est ce qui a été, & Dieu renouvelle les choses passées. Eccel. 31
15.

LII. Ce qui est de la terre, retournera à la terre. } Ce sont des vers d'Euripide, dans sa pièce intitulée Chrysispe. Voicy le passage tout entier. Ce qui est de terre retourne en terre, & ce qui est d'une semence divine & celeste retourne au Ciel: Carrien ne perit, mais en se separant, chaque chose paroît sous une autre forme. C'est ce que Salomon avoit dit dans l'Ecclesiaste : *Reditque pulvis ad terram quod prius fuerat, spiritus autem ad Deum qui primo acce-* Eccles. 128
7.

LIII. Nous cherchons toutes sortes de viandes & de breuvages. } Ce sont encore des vers d'Euripide qui se moquoit de certains gens, comme nous en voyons aujourd'huy, qui sont si attachez à la vie, qu'ils ne songent qu'aux moyens de la conserver, & qui

pour cet effet ont des soins excessifs & superstitieux de leur manger & de leur boire. Mais ils ont beau faire, quand l'heure sonne il faut marcher. Antonin avoit marqué ce passage pour s'empêcher de tomber dans ce défaut qui deshonore l'homme. Quand la vie seroit à vendre, un homme vertueux ne l'acheteroit pas par des soins si serviles, & si bas. Quel soin aura-t-on de son ame, si on est si occupé de son corps ?

LIV. *Quelqu'un est plus adroit que toy à la lutte, mais il n'est ni plus civil, ni plus modeste.*] Nous ne devons jamais nous affliger, ni avoir de la honte de nous voir surpasser par les autres en des choses ou vaines, ou qui ne dépendent point de nous. Un autre est plus fort que moy, plus éloquent, plus savant. Que m'importe, pourveu qu'il ne soit ni plus vertueux ni plus juste ?

LV. *Tout ce qui se fait par la raison commune aux Dieux & aux hommes ne peut être mauvais.*] Car la raison universelle, c'est-à-dire Dieu, ne peut jamais rien faire de contraire à sa nature, & par conséquent tout ce qu'elle

fait ne peut être que tres-utile , & tres-bon.

LVII. *Ne s'amuse point à considérer ce que font les autres.*] Nous sommes nés pour agir , & non pas pour examiner les actions d'autrui. Le seul but donc où nous devons tendre c'est de faire approuver à nôtre nature particuliere tout ce que fait la nature universelle , & à la nature universelle tout ce que fait nôtre nature particuliere. Or l'ame ne sauroit remplir ces deux devoirs si elle ne conserve sa superiorité sur le corps , & si elle n'agit conformément à son origine. Tout cet article est admirablement beau , & Antonin y suit parfaitement ses principes.

LVIII. *Comme si c'étoit aujourd'huy nôtre dernier jour.*] Le veritable sens de ce passage est plus enveloppé que l'on n'a cru. Antonin veut dire que comme si la mort venoit aujourd'huy à nous , il n'y auroit rien que nous ne voulussions faire pour avoir le temps de vivre mieux que nous n'avons fait par le passé , Nous devrions nous mettre de bonne heure en cet état , & prevenir la mort , en nous

222 *Reflexions Morales de l'Emp.*

déclarant morts au monde pour ne plus vivre qu'en Dieu, comme saint Paul nous dit : *Ita & vos existimate*

Rom. x. 2. *vos mortuos quidem esse peccato, viventes autem Deo, in Christo Jesu Domino nostro. De même : Considérez-vous comme morts au péché, & vivants à Dieu en JESUS-CHRIST notre Seigneur.*

LIX. *Il ne faut aimer que ce qui nous arrive.*] Car ce qui nous arrive c'est ce que Dieu veut. Or ce que Dieu veut est sans doute meilleur en tout sens que ce que nous voulons.

LX. *Dans chaque accident.*] Il ne nous arrive rien qui ne soit arrivé à d'autres. Ils en ont murmuré, ils s'en sont plaints. De quoy leur ont servi leurs plaintes, & leurs murmures ? Au lieu donc de les imiter, faisons de chaque accident, la matière de notre action. Il n'importe à quoy nous nous occupions, pourveu que nous fassions bien. Les malheurs, & les souffrances sont les actions dont Dieu nous tient compte le plus volontiers quand nous n'y avons pas succombé ?

LXI. *Regarde bien au dedans de toy,*

il y a une source de biens] Que cela est bien pensé & bien dit ? Il y a en nous une source de bien qui jallira toujours, si nous travaillons toujours à l'entretenir par nos bonnes œuvres. Mais pour peu que nous cessions, elle se bouche, & ne coule plus. C'est comme JESUS-CHRIST nous dit dans saint Jean, que l'eau qu'il nous donne, c'est-à-dire la grace, devient en nous une fontaine d'eau vive qui jallit jusques dans la vie éternelle.

Jean. I. V. 4.
14.

LXII. Il faut avoir une contenance assurée, & se tenir ferme. [La contenance, la démarche, le port sont ordinairement des indices assurées des mœurs. *Amictus corporis & risus dentium, & ingressus hominis enuntiant de illo.* Comme dit l'Auteur de l'Ecclesiastique. Le précepte d'Antonin est donc fort nécessaire, sur tout à la Cour.

LXIII. Notre vie ressemble bien plus à l'exercice de la lutte qu'à celui de la danse.] Celuy qui danse est non seulement préparé pour tout ce qu'il doit faire, mais il fait encore tout ce que doivent faire ceux qui dansent avec luy: Au lieu que celuy qui lutte,

n'apporte d'autre preparation que son courage, sa force, & son adresse qui luy fournissent sur le champ les moyens, ou d'é luder les coups de son ennemi, ou de les soutenir sans y succomber. Aussi saint Paul apelle

Ephes. 6.
12.

nôtre vie une lutte : *Nous avons, dit-il, à lutter contre les principantez, & les puissances.*

LXIV. *Pense souvent en toy-même qui sont ceux dont tu veux être loué, & estimé, & quel est leur esprit.*] Il n'y a point d'homme qui ne voulût de tout son cœur connoître le véritable prix de chaque chose, & qui le connoissant ne fût porté naturellement à avoir pour elle toute l'estime qui luy est due. Quand il ne le fait pas, cela vient de ce qu'il est privé de cette connoissance malgré luy. C'est en luy une privation de discernement, & non pas une injustice. Pourquoi donc rechercher les suffrages qu'il n'est pas en son pouvoir de nous donner, & pourquoi luy savoir mauvais gré de son mépris qui n'est qu'un mépris involontaire, & qui par consequent doit bien moins nous mettre en colère que nous faire pitié ?

LXV. Platon dit fort bien qu'une ame qui est privée de la verité, l'est malgré elle.] C'est ce que Platon établit presque dans tous ses ouvrages ; & ce principe est tres-vrai. Il n'y a point d'homme ignorant & méchant, qui ne le soit malgré luy. Esclaves du peché & entraînez par le malheureux penchant de nôtre cœur nous faisons le mal que nous ne voudrions pas, & ne faisons pas le bien que nous voudrions, comme dit saint Paul qui par cette même raison appelle ceux qui ne se soumettent pas aux saintes paroles de JESUS-CHRIST, *des ignorans, & des superbes*, & qui exhorte Timothée à être doux, en reprenant ceux qui résistent à la véritable doctrine, parce que Dieu peut les appeler à repentance en leur faisant connoître la verité. *Cum modestia corripientem eos qui resistunt veritati, nequando Deus det illis pœnitentiam ad cognoscendam veritatem.*

LXVI. Enfin souviens toy que nous sentons souvent en nous des choses bien approchant de la douleur.] Une marque certaine que l'opinion seule fait la douleur, ou au moins qu'elle

y ajoûte beaucoup , c'est que nous sentons souvent des choses qui nous paroîtroient insupportables , si nôtre opinion nous rapportoit qu'elles le sont : mais parce qu'elle n'en juge pas , nous n'y prenons pas seulement garde. Pourquoi juge-t-elle donc plutôt des unes que des autres , & que ne se taît-elle toujours ? On peut voir l'Article XVIII. du Livre V.

Ne manque pas de dire , je succombe à la douleur.] Il y a une raillerie cachée sous ces mots. C'est comme si Antonin disoit : *Ne manque pas de dire , je succombe au jugement de mon opinion.* Car il pretend qu'il n'y a personne qui n'eût honte de prononcer une parole si lâche , si effeminée , & si ridicule.

LXVII. *N'aye point pour les hommes cruels & dénaturés.*] Il faut aimer les méchans , & se contenter de haïr leur vice. La cruauté des autres n'excuse point celle que nous avons pour eux. Il n'y a rien de plus Chrétien que cette maxime.

LXVIII. *D'où savons-nous que Socrate étoit plus grand homme.*] Ce Chapitre est parfaitement beau , & il explique

explique si bien en quoy consiste la véritable grandeur, qu'il est impossible de s'y méprendre. Que ceux donc qui s'estiment grands, & qui veulent qu'on les estime tels, se mesurent à cette regle qui ne trompe, & ne flate point, & qu'ils voyent eux-mêmes s'ils méritent la qualité qu'ils se donnent, & qui ne dépend que d'eux.

Et qu'il avoit plus de vertu que Telauges ? [Monsieur Menage, à qui les Lettres doivent tant de belles & bonnes choses, a tres-heureusement corrigé ce passage dans ses remarques sur Diogene Laerce en changeant l'adjectif *Telauges* en nom propre. Et sa correction est d'autant plus estimable, que personne avant luy ne s'étoit seulement douté que ce passage fût corrompu. Ce Telauges étoit un Philosophe sur lequel Eschines avoit fait un Dialogue où il parloit de luy de manière qu'on ne savoit si c'étoit une éloge, ou une satyre, & qu'il avoit appelé *Telauges*. Il en est parlé dans Athenée, & dans le Livre qu'on attribue à Demetrius Phalereus.

Qu'il soit mort glorieusement.] Car

il aima mieux mourir que de commettre la moindre lâcheté, & que de se condamner même ou à un exil, ou à une amende: mais une mort glorieuse ne fait pas seule l'homme grand.

Que pendant les plus grandes rigueurs de l'Hyver.] Personne n'a jamais été plus patient dans les travaux, ni plus ferme dans les dangers que Socrate. Mais cela ne suffit pas pour être grand.

Qu'il ait généreusement résisté aux Tyrans.] Les trente Tyrans qui étoient alors les maîtres de la République, ordonnerent à Socrate d'aller avec quelques soldats prendre à Salamine un certain Leon qu'ils vouloient faire mourir pour avoir son bien qui étoit immense, Socrate eut le courage de leur désobéir. Cette particularité de sa vie est marquée dans son apologie, & dans la VII. Lettre de Platon. Mais pour être grand il ne suffit pas d'avoir fait une action de cette nature, puisque des méchans en ont souvent fait autant pour des motifs qui n'avoient rien de louable, ni de grand.

Et qu'il ait marché dans les rues avec fierté & avec orgueil.] La démarche fiere & orgueilleuse marque bien la bonne opinion qu'un homme a de luy. Mais elle ne dit pas qu'il soit grand : elle dit ordinairement tout le contraire.

Quoy qu'on puisse avec raison douter de la verité de ce trait.] Antonin juge avec raison que c'étoient les ennemis de Socrate qui luy avoient imputé cela, & qui avoient pris malicieusement sa gravité & sa sagesse pour une orgueilleuse fierté. Et il a sans doute en vëuë ce passage d'Aristophane, dans la IV. Scene de l'act. 1. des Nuées.

Οτι βρενθιείς ἐν ταῖσι τῶν ὀδῶν καὶ τῶν ἐξοδαμῶν παραβάλλας : *Parce que tu marches dans les rues d'un air superbe & majestueux, en jettant les yeux de côté & d'autre.*] Et c'est ce même reproche que Platon trouve moyen de tourner à la loüange de Socrate, lors que dans son banquet il fait dire par Alcibiade, qui s'adresse malicieusement à Aristophane, *Je n'ay jamais mieux connu Socrate que dans la déroute de nôtre armée, quand nous fûmes battus à Delium. Socrate qui avoit combattu à pied*

430 *Reflexions Morales de l'Emp.*
se retireroit de son côté, avec Lâches.
Je les rencontrai en cet état: & comme
j'étois bien monté j'eus tout le loisir de
les considérer à mon aise, & de voir
combien Socrate étoit au dessus de Lâches
en prudence & en résolution. Ce fut là
que je le vis marcher comme vous dites
dans vos nuées, d'un air superbe &
majestueux; en jettant les yeux de côté
& d'autre sur les amis & sur les en-
nemis, & témoignant par ses regards
assurez que son ame étoit libre de crain-
te, & qu'il étoit en état de vendre bien
cher sa vie si on l'attaquoit. Il y a beau-
coup de noblesse dans ce passage avec
une politesse infinie, que je ne puis me
lasser d'admirer.

*Mais il faut regarder en quel état
étoit son ame.*] Car de là seulement dé-
pend la véritable grandeur. Antonin
fait icy le véritable portrait de So-
crate. Cela est divin.

*S'il ne se rendoit en rien l'esclave de
l'ignorance d'autrui.*] On se rend l'es-
clave de l'ignorance d'autrui, lors
qu'on trahit sa conscience où par com-
plaisance ou par lâcheté, & que par
des intérêts purement humains on
retient, comme dit S. Paul, la vérité

de Dieu en injustice.

LXIX. *La nature n'a pas si fort mêlé & confondu nôtre ame avec le corps.*] Car comment ce qui est incorporel pourroit-il être mêlé & confondu avec ce qui n'est que matiere ? Voilà ce qu'il y a de merveilleux, l'ame est par tout le corps sans avoir nulle part de place marquée; non plus que la Divinité qui anime tout, & qui remplit tout. Puisque l'ame n'est pas confondue avec le corps, elle peut donc s'en séparer, & se renfermer en elle-même. Mais nous sommes si peu accoutumés à faire cette abstraction; que nous la croyons impossible.

LXIX. *Il est tres-possible d'être en même temps un homme Divin, & un homme inconnu à tout le monde.*] Voici une grande verité qui merite toute nôtre attention. Antonin travaille à se munir contre la mauvaise opinion qui n'est que trop commune, que pour être un homme extraordinaire, & divin, il faut faire beaucoup de bruit dans le monde, & y vivre dans la gloire, & dans l'éclat; rien n'est plus faux que cette pensée, comme ce sage Empereur le reconnoît icy.

Les hommes les plus divins sont ceux qui ont été les plus cachez. Et la vie de J. C. en est une preuve bien éclatante, & bien solide. Dans Athenes l'Autel consacré au Dieu inconnu étoit le seul qui fût consacré au vray Dieu.

LXX. *Parce que tu desespères de pouvoir jamais être un grand Dialecticien.*] Il n'y a point du tout de honte à être privé des qualitez qui ne dépendent pas de nous; & il y en a beaucoup à ne pas avoir les vertus qui en dépendent, & que Dieu a comme plantées dans nos cœurs. Mais nous sommes si aveugles, & si malheureux, que nous méprisons celles-cy, & n'estimons que celles-là. C'est pourquoy il ne faut pas s'étonner si nous trouvons si souvent dans nôtre choix nôtre supplice.

LXXI. *Que les hommes disent tout ce qu'ils voudront contre cette verité, & qu'ils la traitent de ridicule.*] Il est certain que cette opinion étoit traitée de ridicule par toute sorte de gens, & avec justice: car il est bien vray que l'homme a eu cet empire sur luy-même, & sur ses passions:

mais il l'a perdu par le peché, & il ne peut plus le recouvrer que par la grace. Ce chapitre ne laisse pas d'être fort beau, & de fournir un remede excellent contre les accidens ordinaires.

Et l'usage ne peut-il pas dire.] C'est une hardiesse, mais qui me paroît belle, & noble d'avoir personifié l'Usage.

Ou plutôt à l'art de l'homme, & de Dieu.] Il y a dans le texte *à l'art de l'homme, ou de Dieu.* Cet *ou* n'est pas disjonctif. Antonin veut faire entendre que l'exercice de la vertu est, si l'on peut se servir de ce terme, le métier commun à Dieu, & aux hommes, comme il s'en est expliqué ailleurs; & cela est beau.

LXXII. *A n'être ni empressé, ni lâche.*] Car l'empressement est une marque d'envie, ou d'un aveugle précipitation; & la lâcheté, ou la lenteur l'est de paresse, ou de négligence. On peut voir ce qui a été remarqué sur ces deux Vers de la seconde Épitre du liv. 1. d'Horace.

— *Quod si cessas aut Strenuus anteis
Nec tardum opperior, nec precedentiibus insto.*

Comme je ne vous attendray point si vous demeurez derriere, je ne tâcheray pas non plus de vous atteindre, si vous me devancéz.

LXXIV. *Dieu tout immortel qu'il est.] On ne peut rien penser de plus parfait, ni de plus chrétien. Quelle force & quelle beauté dans cette opposition entre Dieu & les hommes!*

Au contraire, il a soin d'eux en toutes manieres.] Car il ne se contente pas de faire lever son soleil sur les bons & sur les méchants, & d'envoyer la pluye sur les justes & sur les injustes, il étend ses soins plus loin, & leur donne tous les jours & à tous momens des marques de sa bonté paternelle, parce qu'il est bon aux ingrats & aux méchants.

LXXV. *C'est une chose tres-ridicule, tu peux empêcher ta propre malice, & tu la souffres.] C'est ce qu'Epictete disoit fort bien: Tu ne peux être un Hercule pour purger la terre des monstres, ni un Theseé pour en purger l'Attique: mais tu peux te purger toy-même des monstres qui sont en toy. Au lieu de chasser un Procrastes, & un Scyron, chasse de ton cœur la tristesse, la*
crainte,

crainte, les desirs, l'envie, la malice, la mollesse, l'intemperance, &c.

LXXVI. *Tout ce que la faculté raisonnable & politique*]. Cette maxime est parfaitement belle. Nôtre ame tient au dessous d'elle, tout ce qui n'est ny de même nature qu'elle, ny utile à la société. Que de soins embarrassans, que d'occupations vaines & infructueuses cette reflexion n'épargneroit-elle pas aux hommes s'ils la vouloient bien concevoir ?

LXXVII. *Quand tu as fait du bien & qu'un autre l'a reçu, pourquoy cherches-tu comme les fous une troisième chose.*] Antonin dit fort bien *comme les fous*, car il n'y a pas de plus grande folie que d'être entesté de la reputation, qui ne dépend jamais de nous, qui ne fait jamais partie de l'essence du bien, & qui n'est pas même un de ses caracteres. Mais ce n'est pas par-là seulement que nous devons nous contenter de faire le bien ; Nous devons le faire dans l'esperance que Dieu accomplira sa promesse, & que plus le bien que nous ferons sera secret, plus il nous en rendra la récompense.

Matth.
6.

LXXVIII. *Personne ne se lasse de recevoir du bien, &c. Or faire du bien aux autres c'est en recevoir.*] Il n'y a rien de plus vray que cette maxime. Nous ne sçaurions faire du bien à un tout dont nous sommes partie, sans nous en procurer à nous-mêmes. Et c'est pour cette même raison que l'Ecriture appelle *riches en bonnes œuvres* ceux qui ont fait beaucoup de bien; *Bene agere, divites fieri in bonis operibus, A faire du bien, à s'enrichir en bonnes œuvres.* Car comme dit fort bien Clement d'Alexandrie, *Celuy qui donne reçoit, & celuy qui reçoit donne.* Mais les hommes sont tres-peu soigneux de pratiquer ces moyens de s'enrichir?

1. Epit. à
Timot.
6. 7.

LXXIX. *La Nature universelle a créé & réglé le monde: donc on tous ce qui se fait.*] Antonin veut dire que puisque Dieu a créé le monde, c'est luy aussi qui l'entretient & le conserve par sa providence. D'où il s'ensuit nécessairement, ou qu'il a étendu ses soins generalement sur tout, sur les plus petites choses, comme sur les plus grandes, ce que les Stoiciens soutenoient, & ce que nous croyons; ou qu'en negligant les pe-

stites , selon le sentiment des Epicuriens & de quelques autres Philosophes , il ne s'est réservé que les principales & les plus parfaites pour les regler & les conduire. Que l'une ou l'autre de ces deux propositions soit vraie , je dois être en repos, car je suis certainement du nombre de celles dont Dieu a soin.

Fin du septième Livre.





REFLEXIONS MORALES

DE

L'EMPEREUR

MARC ANTONIN.

LIVRE HUITIÈME.

I.  Ne chose qui peut aussi couper chemin au desir de la vaine gloire, c'est de penser qu'il ne dépend plus de toy de faire en sorte que toute ta vie se soit passée dans la Philosophie. Car plusieurs personnes sçavent, & tu le sçais bien toy-même, que tu en as été long-temps très-éloigné. Ainsi te voila confondu, & tu ne peux plus pretendre

N iij

à la gloire d'un véritable Philosophe ; ta profession même s'y oppose. Si tu as donc véritablement connu en quoy consiste la vraie Philosophie , ne te soucie plus de cette vaine reputation, & qu'il te suffise de vivre le peu de temps qui te reste, comme ta nature veut que tu vives. Examine donc bien soigneusement ce qu'elle veut, & ne te mets en peine de rien d'avantage. Tu n'as que trop éprouvé qu'ayant couru par tout, & essayé tout, tu n'as jamais pû trouver le bonheur que tu cherchois ; car tu ne l'as trouvé ny dans le raisonnement, ny dans les richesses, ny dans la gloire, ny dans les plaisirs, enfin nulle part. Où est-il donc ? Dans les actions que la nature de l'homme demande. Comment peut-on se mettre en état de faire ces actions ? En conservant les saines

opinions qui produisent les bons mouvemens & les bons desirs. Quelles sont ces opinions ? Celles que l'on a du bien & du mal, & qui font connoître que tout ce qui ne rend pas l'homme juste, temperant, courageux, & libre n'est pas un bien ; & que tout ce qui ne produit pas les effets contraires n'est pas un mal.

I I. Sur chaque chose que tu entreprends, interroge-toy toy-même, comment me trouveray-je de cela ? ne m'en repentiray-je point ? Encore un peu de temps, me voila mort, & tout est disparu pour moy. Que cherche-je davantage ? n'est-ce pas assez que ce que je fais presentement soit l'action d'un animal raisonnable, sociable, & qui obeit aux mêmes loix que Dieu ?

I I I. Quelle comparaison d'A-

442 *Reflexions Morales de l'Emp.*
lexandre, de Cesar & de Pom-
pée, à Diogene, à Heraclyte &
à Socrate? Dans ceux-cy, quel-
le connoissance des choses, de
leurs causes & de leur matiere:
quelle raison toujours libre & in-
dependante! & dans les autres
quelle servitude, quelle igno-
rance, quel avenglement!

IV. Quand tu en devrois
mourir de dépit ils n'en feront
pas moins ce qu'ils ont accoutu-
mé de faire.

V. La premiere chose c'est
de n'en être point troublé, car
tout arrive selon la nature de
l'Univers, & dans peu de temps
tu ne seras nulle part non plus
qu'Adrien, & Auguste. Après
cela regarde la chose en elle-
même, voy-ce qu'elle est, & sou-
viens-toy qu'il faut que tu sois
homme de bien; que sans regar-
der un seul moment derriere
toy, tu fasses ce que la nature

de l'homme demande, & que tu dises toujourns ce qui te paroît juste & vray. Que tout se fasse seulement avec douceur, avec modestie, & sans aucune dissimulation.

VI. Le seul ouvrage de la nature universelle c'est de changer tout, de transporter là ce qui est icy, & de mettre icy ce qui étoit là. Tout n'est qu'un changement continuel. Il ne faut donc pas craindre qu'il arrive rien de nouveau ny de surprenant, tout est ordinaire, & toujourns également dispensé.

VII. La nature de chaque chose est contente & satisfaite quand elle va son chemin sans aucun empeschement. Aller son chemin pour la nature raisonnable, c'est empescher l'imagination de recevoir & d'approuver des idées fausses, ou incertaines & douteuses; diriger tous

les desirs à ne faire que les actions utiles à la société ; n'appliquer ses inclinations, & ses aversions qu'aux choses qui dependent d'elle ; & recevoir avec soumission tout ce que luy envoie la nature universelle dont elle est une partie, comme la nature de la feuille est une partie de la nature de l'arbre, avec cette difference pourtant que la nature de la feuille est une partie d'une nature insensible, sans raison, & qui peut être traversée & contrainte dans ses operations ; au lieu que la nature de l'homme est une partie d'une nature raisonnable, que rien ne peut ny traverser ny troubler, & qui distribué toujours à chacun également selon ce qu'il est, le temps, la matiere, la forme, les operations, & les evenemens. Pour être convaincu de cette verité, il ne faut pas prendre un

seul accident d'une chose, & le comparer au tout d'une autre: mais prendre le tout de cette chose, & le comparer avec le tout de l'autre. Tu trouveras tout égal.

VIII. Tu ne sçauois lire. Mais tu peux reprimer tes violences & tes emportemens; mais tu peux surmonter la douleur & la volupté; mais tu peux mépriser la vaine gloire; mais tu peux ne te pas fâcher contre les ingrats & contre les sots, & même avoir soin d'eux & travailler à les guerir.

IX. Que personne ne t'entende blâmer la vie de la Cour, & sur cela ne t'écoute pas toy-même.

X. Le repentir n'est qu'un blâme qu'on se donne à soy-même d'avoir negligé quelque chose d'utile. Qui dit utile, dit un bien & une chose qui doit faire:

le soin d'un homme de bien, & d'un honneste homme. Or il n'y a point d'honneste homme qui se repente d'avoir negligé une volupté, donc la volupté ne peut-être ny un bien, ny une chose utile.

X I. Examine toutes choses de cette maniere: Qu'est-ce que cela est en luy-même & par sa nature? quelle est sa matiere & sa forme? que fait-il dans le monde, & combien de temps y sera-t-il?

XII. Quand tu es fâché de te lever matin pour travailler, souviens-toy que tu es né pour faire des actions utiles à la société, & que c'est ce que la nature de l'hōme demande. Le dormir est commun à tous les animaux sans raison, or ce qui est selon la nature de chaque chose, luy est bien plus convenable & plus propre, plus agreable & plus familier.

XIII. Accoûtume-toy toujours autant qu'il te sera possible, à examiner chaque chose, par rapport à la physique, à la morale & à la dialectique.

XIV. Avec qui que tu te rencontres, dis en toy-même, quelle opinion a cet homme-là des biens & des maux ? car s'il a une telle opinion de la volupté & de la douleur & de ce qui les produit ; de la gloire & de l'ignominie ; de la vie & de la mort ; je ne trouveray ny étrange, ny surprenant qu'il fasse telle & telle chose, & je me souviendray qu'il est forcé d'agir ainsi.

XV. Il est ridicule de s'étonner qu'un figuier porte des figues ; mais il ne l'est pas moins de trouver étrange que le monde produise les choses qui sont en luy. C'est comme si un Medecin s'étonnoit de voir la fièvre à quelqu'un , & comme si

448 *Reflexions Morales de l'Emp.*
un Pilote étoit surpris de voir
les vents contraires.

XVI. Souviens-toy bien que
tu n'es pas moins libre quand tu
changes d'avis, & que tu suis le
conseil de celuy qui te redresse:
car cette action est toute de toy,
elle vient de ton choix, de ton
jugement & de ton esprit.

XVII. Si cela dépend de toy,
pourquoy le fais-tu? S'il dépend
d'un autre, à qui t'en prends-tu?
aux atomes? ou aux dieux? l'un
& l'autre est folie. Il faut ne s'en
prendre à rien. Corrige la chose,
si tu le peux; que te fert-il de t'en
plaindre? Il ne faut rien faire en
vain.

XVIII. Ce qui meurt, ne
sort point du monde, & s'il y de-
meure, c'est donc une marque
qu'il s'y change, & qu'il s'y dis-
sout dans ses propres principes:
Ces principes du monde sont
aussi les tiens, & ils se changent,

mais sans murmurer.

XIX. Chaque chose est faite pour quelque action, le cheval, la vigne. Qu'ya-t-il là de surprenant? Le soleil te dira aussi qu'il est au monde pour faire quelque chose; les autres dieux te diront de même. Et toy, pourquoy es-tu donc né? est-ce pour vivre dans les plaisirs? voy toy-mesme, si le sens commun le souffre.

XX. La nature en disposant chaque chose, n'a pas eu moins d'égard à sa fin qu'à son commencement & à sa durée, comme un bon joueur de paume, quand il pousse sa balle. Quel bien ou quel mal arrive t-il à cette balle quand elle est bien poussée, ou quand elle tombe, & qu'elle va dessous? Ces bouteilles qui se forment sur l'eau, quel bien ou quel mal sentent-elles quand elles subsistent ou qu'elles disparoissent?

Quel bien ou quel mal fent une lampe quand elle brusle ou qu'elle s'éteint ?

XXI. Tourne ton corps comme l'on tourne un habit & regarde ce qu'il est au dedans quand il vieillit, quand il est malade, & quand il est plongé dans la débauche.

XXII. Celuy qui louë & celuy qui est loüé, le panegyriste & le heros n'ont tous deux qu'une vie tres-courte. D'ailleurs le bruit de ces loüanges ne retentit que dans un petit coin du monde. Tous les hommes n'en sont pas d'accord entr'eux, & pas un n'en est bien d'accord avec soy-mesme. Enfin toute la terre n'est qu'un point.

XXIII. Ne sois attentif qu'à ce que tu fais presentement, soit que tu penses, que tu agisses, ou que tu parles.

XXIV. Tu merites tous les malheurs

malheurs qui t'arrivent, parce que tu aimes mieux remettre à demain à devenir honneste homme, que de l'être aujourd'huy.

X X V. Fais-je quelque chose ? je le fais en le rapportant au bien des hommes. M'arrive-t-il quelque chose ? je le reçois en le rapportant aux Dieux, & à la source commune d'où dérive tout ce qui se distribuë dans cet Univers.

X X V I. Qu'est-ce que le bain ? de l'huile, de la sueur, de la crasse, de l'eau, des racleures. Il n'y a rien là que de sale & de dégoûtant ; il en est de même de toutes les parties de nôtre vie, & de tout ce que nous sentons & que nous voyons.

X X V I I. Lucilla a vû mourir Verus & l'a suivi ; Secunda a vû mourir Maxime & est morte après ; Epitunchanus n'a pas survécu long-temps à Diotime ;

Antonin a suivi sa Faustine ; Celler a été bientôt rejoindre Hadrien. Il en est de même de tout. Où sont presentement ces esprits subtils, tant de grands Astrologues, tant d'hommes pleins de vanité ? Ces esprits subtils comme Hierax, Demetrius le Platonicien, & Eudemon ? Ils n'ont vécu qu'un jour, & sont morts depuis plusieurs siècles. La memoire des uns ne leur a survécu que peu de temps, & les noms de la plupart des autres ne se sont conservez que dans des fables qui sont déjà surannées. Que tout cela te fasse souvenir que cet assemblage de ton corps doit aussi être dissipé, & que ton esprit sera ou transporté ailleurs, ou éteint.

XXVIII. Le plaisir de l'homme consiste à faire ce qui est propre à l'homme. Or le propre de l'homme c'est d'aimer son sem-

blable; de mépriser ses passions; de juger de la vérité & de la probabilité de ses opinions; & de considérer la nature universelle & tout ce qu'elle fait.

XXIX. Nous avons trois engagements. L'un nous lie avec la cause environnante, *qui est le corps*. L'autre nous lie avec la cause divine, d'où descend tout ce qui arrive à tout le monde, *c'est à dire avec la raison universelle, avec Dieu*. Le troisième enfin nous lie avec tous les hommes, *c'est à dire avec la société*.

XXX. La douleur est un mal ou pour le corps ou pour l'ame. Est-ce pour le corps? qu'il s'en plaigne. Est-ce pour l'ame? mais il dépend de l'ame de conserver sa propre serenité & sa tranquillité, & de ne pas juger que ce soit un mal. Car tous nos jugemens, tous nos mouvemens, toutes nos inclinations & toutes

454 *Reflexions Morales de l'Emp.*
nos averfions font au dedans, &
il n'y a point de mal qui en ap-
proche.

XXXI. Chaffe toutes tes
imaginations, en te difant inceff-
famment à toy-même, il dépend
presentement de moy de faire
qu'il n'y ait dans mon ame aucun
vice, aucun defir, en un mot
aucun trouble. Mais en prenant
chaque chofe pour ce qu'elle eft,
je m'en fers, comme il faut s'en
servir. Souviens-toy que la na-
ture t'a donné ce pouvoir.

XXXII. Et dans le Senat
& par tout ailleurs, il faut parler
avec décence & modeltie, & ne
pas chercher les ornemens dans
un difcours qui doit être utile
& fain.

XXXIII. L'Empereur Ab-
gulte, fa femme, fa fille, les ne-
veux, les fils de fa femme, la
fœur, fon gendre Agrippa, les
parens, les amis, Areus, Mece-

nas, ses Medecins, ses Prestres, tout est mort. Passe de là à d'autres, & pense non pas à la mort d'un homme, mais à celle des familles entieres, comme de tous les Pompées, sur le tombeau de l'un desquels on a mis: *C'est le dernier de sa race.* Quels soins ne se font pas donnez & quelles peines n'ont pas prises leurs devanciers pour laisser un successeur? Mais il faut enfin que quelqu'un soit le dernier. Pense après cela à la mort des nations entieres.

XXXIIII. Il faut borner & ajuster fatic à la mesure de chaque action: si est que nous faisons présentement à nous ne qu'il luy faut, & qu'il dépend de nous de luy donner, c'est assez. Or personne ne peut empêcher que mon action n'ait tout ce qu'il luy faut pour être entiere. Peut-être que quelque obstacle viendra du

456 *Reflexions Morales de l'Emp:*
dehors. Qu'est-ce qui pourra
empescher de vivre justement,
sagement, & prudemment? peut-
être quelque autre chose vien-
dra-t-elle empescher l'effet de
mon action. Mais si tu prends
doucement cet obstacle & que
tu te serves patiemment de cette
action, il en naîtra tout d'abord
une autre action qui tiendra la
place de la premiere, & qui s'a-
justera parfaitement avec la re-
gle dont j'ay parlé.

XXXV. Recevoir sans or-
gueil & rendre sans peine.

XXXVI. N'as-tu jamais vu
un pied, une main, ou une teste
coupée & separée de son corps?
Celuy qui refuse ce qui luy arri-
ve, qui se separe des autres, & qui
dans toutes ses actions n'a aucun
égard à la société, se rend au-
tant qu'il peut, semblable à ces
parties coupées. Tu t'es separé,
tu as rompu cette union que la

nature avoit faite; car tu estois membre d'un corps, & tu l'as quitte. Mais tu as cet avantage qu'il est encore en ton pouvoir de t'y reünir, grace que Dieu n'a accordée à aucune de ces autres parties. Quand elles sont une fois coupées cela est fait pour toujours, elles ne peuvent plus se rejoinde. Admire donc la bonté dont Dieu à usé envers l'homme; afin qu'il ne pût pas se separer de la société tout d'un coup, & pour jamais, il a fait dependre de luy de retourner, de se rejoinde, & de reprendre le même poste qu'il avoit occupé.

XXXVII. Comme chaque animal raisonnable a reçu de la nature universelle presque toutes les autres facultez; il en a aussi reçu celle-cy: C'est que de la même maniere qu'elle plie, tourne, accomode à son

usage & fait entrer dans l'ordre de la predestination tout ce qui s'oppose à elle, l'animal raisonnable peut aussi convertir en sa propre action tous les obstacles qu'il rencontre, & s'en servir pour parvenir à ses fins.

XXXVIII. Que l'idée de toute ta vie considérée en gros ne te trouble point. Ne te tourmente point à prévoir tous les maux qui peuvent vray semblablement t'arriver dans la suite, mais à mesure qu'ils t'arriveront, demande-roy à toy-même, cela est-il si insupportable ? Tu auras honte de l'avouer. D'ailleurs souviens-roy que le passé n'y l'avenir ne font point facheux, il n'y a que le present, or le present se reduit à peu de chose, si tu le regardes tout seul & en luy-même, & si tu fais des reproches à ton ame de succomber si lâchement sous un si petit fardeau.

XXXIX.

XXXIX. Panthée ou Pergame font-ils encore assis sur le tombeau de leur Maître? Cabrias & Diotime pleurent-ils encore sur celuy d'Adrien? Cela est ridicule, & quand ils y seroient encore, ces morts le sentiroient-ils? Et s'ils le sentoient, s'en réjouïroient-ils? Et s'ils s'en réjouïssent, cela rendroit-il ceux-cy immortels? N'est-ce pas aussi leur destinée de vieillir & de mourir ensuite? Et quand ceux-cy seroient morts, que deviendroient donc les autres? Tout n'est que puanteur & pourriture au fonds du sac.

XL. Si tu as le discernement si fin, fers t'en dans tes jugemens, comme a fort bien dit un Sage.

XLI. Je ne vois dans l'animal raisonnable aucune vertu qui soit opposée à la justice; mais j'y en vois une qui est op-

460 *Reflexions Morales de l'Emp,*
posée à la volupté, c'est la tem-
perance.

X L I I. Si tu peux t'empes-
cher de juger de tout ce qui te
paroît fâcheux, te voila dans
un asyle assuré, A qui parles-tu? à
mon ame. Mais est-ce que je suis
seulement une ame? *n'ay-je pas*
aussi un corps? j'en conviens. Que
mon ame donc ne se trouble
point elle-même, & si le reste se
trouve mal, qu'il en juge seul.

X L I I I. Tous les obstacles
qui empeschent le sentiment &
le mouvement, sont contraires à
la nature animale. Ceux qui
empeschent la vegetation, sont
contraires à la nature des plan-
tes; & ceux qui empeschent l'es-
prit sont contraires à la nature
raisonnable. Fais toy à toy-mê-
me l'application de toutes ces
veritez; es-tu chatoüillé par la
volupté, ou tourmenté par la
douleur? C'est l'affaire du sen-

ñiment ; Qu'il y prenne garde. S'oppose-t-on à tes volonteZ & à tes desirs? si tu as formé ces desirs sans exceptiõ, cet obstacle est assurément contraire à la nature raisonnable; Mais si tu t'es proposé tous les accidens qui pouvoient arriver, & qui arrivent d'ordinaire, il n'y a point encore là d'obstacle pour toy: car nul autre que toy-même ne peut empescher ny retarder les mouvemens de ton esprit; ny le fer, ny le feu, ny les tyrans, ny la calomnie; rien enfin n'en peut approcher, quand il est bien recueilly & ramassé en luy-même, & qu'il est, pour ainsi dire, parfaitement rond.

X L I V. Pourquoi me ferois-je du mal à moy-même? je n'en ay jamais fait aux autres que malgré moy.

L X V. Les uns se plaisent à une chose, les autres à une autre;

462 *Reflex. Morales de l'Emp,*
pour moy je ne me plaïs qu'à
avoir un esprit sain & exempt
de toute sorte d'averfion, foit
pour les hommes, foit pour les
accidens qui leur peuvent arri-
ver; en un mot un esprit qui
voye tout avec des yeux tran-
quilles; qui reçoive tout avec
plaïfir, & qui fe ferve de tout
felon fon prix & fon merite.

X L V I. Donne-toy desor-
mais le temps prefent. Ceux qui
fe tourmentent à remplir de leur
gloire toute la pofterité ne fon-
gent pas que ceux qui leur fuc-
cederont feront semblables à
ceux avec lesquels ils vivent, &
qu'ils ne peuvent fouffrir; ils
ne fongent pas que tous ces
gens-là mourront comme eux.
Que cela te fait-il donc qu'ils
chantent tes loüanges, ou qu'ils
ayent de toy telle, ou telle opi-
nion?

X L V I I. Prends-moy, jette

moy où tu voudras; par tout j'auray mon ame paisible & tranquille; c'est à dire qu'elle sera contente pourvû qu'elle se possede, & qu'elle puisse agir selon sa nature & son devoir.

XLVIII. Une telle chose merite-t-elle que mon ame se trouble, & qu'elle devienne pire qu'elle n'est, en se rabaisant, en desirant, en se laissant abbatre & épouvanter? Eh que trouveras-tu qui le merite?

XLIX. Il ne peut rien arriver à l'homme qui ne soit de l'homme; ny au bœuf rien qui n'appartienne au bœuf; ny à la vigne, ny à la pierre rien qui ne leur soit convenable. Donc, si ce qui arrive à chaque chose, est ce qui luy est propre & naturel, de quoy te fâches-tu? la nature universelle ne sçauroit s'apporter rien d'insupportable.

L. Si tu es troublé par quel-

que objet extérieur, ce n'est pourtant pas cet objet qui te trouble, c'est l'idée que tu en as, & il dépend de toy de l'effacer. Si c'est quelque chose qui dépende de la disposition de ton esprit, pourquoy ne le corriges-tu, & ne le redresses-tu pas, qu'est-ce qui t'en empesche? Il en est de même si tu es affligé de ne pas faire une telle action qui te paroît bonne; pourquoy ne l'a fais-tu pas au lieu de t'affliger? Un obstacle plus puissant n'en empesche. Ne t'afflige donc pas, puisque la cause de cette privation n'est point en toy. Mais je ne scaurois vivre sans cela. Sors donc de la vie tranquillement, & comme tu en sortirois si tu avois réüffi. Mais n'oublie pas de pardonner à ceux qui t'ont fait obstacle.

LI. Souviens-toy que la partie supérieure de l'ame est

invincible quand elle est bien ramassée en elle-même, & qu'elle se contente de ne pas faire ce qu'elle ne veut pas, lors même qu'elle s'opiniâtre & qu'elle résiste contre toute sorte de raison. Que sera-ce donc quand elle se portera à quelque chose après une meure deliberation & par un choix raisonnable & juste? voilà pourquoy un esprit libre & patient est une forteresse imprenable; l'homme n'a point d'asyle plus seur où il puisse se retirer pour ne plus craindre de surprise. Celuy qui ne le connoit pas, est ignorant; & celuy qui le connoit & ne s'y retire pas, est malheureux.

LII. N'ajoute rien à ce que tes premiers sentimens te rapportent. On te dit qu'un tel a mal parlé de toy. Voilà le rapport qu'on te fait. Mais te dit-on que cela te blesse? non sans

doute. Vois-je un enfant malade ? Je le voy bien , mais qu'il soit en danger, c'est ce que je ne vois pas. Demeure donc toujours de même dans tes premières pensées ; n'y ajoute rien de toy, & rien ne t'arrivera que ce que tu vois, ou plutôt ajoutes-y, mais en homme qui connoît tout ce qui peut arriver dans le monde.

L I I I. Le concombre est amer ; n'en mange pas. Il y a des ronces dans le chemin ; évite-les. Cela suffit. Garde-toy bien de dire, pourquoy cela est il dans le monde ? car tu ferois la risée d'un physicien, comme tu le ferois d'un cordonnier & d'un menuisier, si tu trouvois mauvais qu'ils eussent dans leur boutique les rognures & les sciures de leur travail. Cependant tous ces ouvriers ont des endroits où ils peuvent jeter tout leur rebut, au

Lieu que la Nature n'en a point, puis qu'il n'y a rien hors d'elle. Mais, c'est ce qui fait tout ce qu'il y a de plus merveilleux & de plus surprenant dans son art: car la Nature n'ayant d'autres bornes qu'elle-même, change & convertit en sa propre substance tout ce qui te paroît corrompu, vieilly & inutile au dedans d'elle, & s'en sert pour produire d'autres ouvrages nouveaux: de sorte qu'elle n'a besoin ny de matiere étrangere, ny de lieu pour y jeter ses ordures. Elle trouve en elle-même le lieu, la matiere & l'art.

LIV. Il ne faut jamais être lâche dans ses actions, turbulent ou inquiet dans le commerce du monde; incertain & vague dans ses opinions; opiniâtre & précipité dans ses jugemens; ny enfin trop occupé de ses emplois ou de ses affaires.

L V. On me tuë, on me déchire, on me charge de maledictions. Que cela me fait-il ? cela empesche-t-il que mon ame ne soit toujourns pure, prudente, sage & juste ? Si quelqu'un assis près d'une fontaine d'une eau douce & claire s'amusoit à luy dire des injures, la fontaine en donneroit-elle moins son eau pure & claire ? Et s'il y jettoit de la bouë & du fumier, n'auroit-elle pas bientôt lavé & dissipé ces ordures, sans en être gâtée ? Que feras-tu donc pour avoir au dedans de toy une fontaine toujourns vive, & non pas une eiterne ? travaille incessamment à te procurer la liberté, la simplicité, la douceur & la modestie.

L V I. Celuy qui ne sçait pas qu'il y a un monde, ne sçait où il est. Et celuy qui ne sçait pas pourquoy il est créé, ne sçait ny.

quel est le monde, ny ce qu'il est luy-même. Celuy à qui l'une ou l'autre de ces deux connoissances manque, ne sçauroit rendre raison de luy-même, ny dire pourquoy il est né. Que te semble donc de celuy qui crains le blâme & qui desire les loüanges de ces sortes de gens, qui la pluspart ne sçavent ny où ils sont, ny ce qu'ils sont.

L V I I. Tu veux être loüé d'un homme qui se maudit luy-même trois fois dans une heure. Tu veux plaire à un homme qui se déplaît à luy-même. Car celuy-là peut-il se plaire, qui se repent presque de tout ce qu'il fait !

L V I I I. Desormais il ne faut pas seulement respirer l'air qui t'environne, il faut aussi respirer cet Esprit divin qui gouverne tout & qui remplit tout. Car cette vertu intelligente n'est pas.

moins diffuse & répanduë, & ne se presente pas moins à celuy qui sçait l'attirer, que l'air à celuy qui a la respiration libre.

LIX. En general le vice ne nuit point au monde, & en particulier il ne nuit qu'à celuy là seul qui est le maître de s'en défaire quand il voudra.

LX. La volonté d'un autre ne fait rien à la mienne, & ne luy est pas moins indifferente que son corps & son esprit. Car quoy que nous soyons nés les uns pour les autres, neanmoins l'ame de chacun conserve toujourns l'empire d'elle-même libre & independant; autrement le vice de mon prochain pourroit me nuire; ce que Dieu n'a pas voulu, afin qu'il ne dépendît pas d'un autre de me rendre malheureux.

LXI. Le soleil semble épandu par tout, & il l'est en effet; mais il remplit tout de sa

Lumiere sans la quitter & sans la perdre: car cet épanchement de lumiere n'est qu'une extension, c'est pourquoy on appelle ses rayons d'un mot qui signifie *étendre*, & tu connoîtras ce que c'est qu'un rayon si tu prends garde à ce filet de lumiere qui entre par un petit trou dans un lieu obscur. Car il va tout droit, & il est coupé & rompu lors qu'il rencontre un corps opaque & solide qui s'oppose à son cours, & qui l'empesche d'éclairer l'air qui est deriere. Ce rayon demeure donc là, il se soutient sans tomber ny se perdre. Telle doit être la lumiere de nôtre esprit; il faut qu'elle se détache de sa source sans la quitter; qu'elle s'épande sans se perdre; qu'elle ne s'opiniâtre & ne heurte point avec trop de violence contre les objets qui luy résistent; & qu'elle ne

472 *Reflexions Morales de l'Emp.*
s'écoule ny ne tombe point, mais
qu'en se soutenant elle éclaire
tous les objets qui la reçoivent.
Tout ce qui ne donne pas un
passage libre à ses rayons demeure
dans l'obscurité.

LXII. Celui qui craint la mort,
craint ou d'être privé de senti-
ment, ou d'avoir un autre sen-
timent. Si c'est le premier, tu ne
sentiras donc point de mal. Et si
c'est le dernier, tu seras un autre
animal & tu ne cesseras pas de
vivre.

LXIII. Les hommes sont
nés les uns pour les autres. Il faut
donc ou les enseigner ou les
souffrir.

LXIV. Autre est le mouve-
ment d'une flèche, & autre est
le mouvement de nôtre esprit.
Une flèche ne va bien que lors-
qu'elle va droit; mais nôtre es-
prit ne va pas moins bien quand

il se détourne ou qu'il s'arreste
sur un sujet pour le bien consi-
derer, que quand il va droit à son
but.

LXV. Entre dans l'esprit de
tout le monde, & permets à tout
le monde d'entrer dans le tien.

Fin du huitième Livre.

REMARQUES

S U R

LE LIVRE HUITIÈME.

L. *Ne chose qui peut aussi couper chemin au desir de la vaine gloire.* } La reputation qu'avoit Antonin d'être un grand Philosophe étoit un piéce tres-dangereux ; car pour peu qu'il eût voulu écouter l'amour propre il se seroit laissé entraîner à une bonne opinion de soy-même , qui perd ordinairement les hommes & sur tout les Princes. Pour éviter donc cet écueil , ce sage Empereur prend icy le contrepied de tous les hommes , qui se déguisent leurs veritez , & qui après avoir trompé le public , veulent aussi se tromper eux-mêmes. Il se dit donc , qu'il ne dépend plus de luy d'être un véritable Philosophe , car pour meriter ce titre il faut avoir passé sa vie dans cette profession , & que rien d'étranger n'ait jamais parragé l'amour qu'on a pour cette science ;

science ; qu'il sçait bien luy-même qu'il en a esté long-temps tres-éloigné, & qu'à l'heure qu'il est ses grandes occupations & les soins importants dont il est chargé ne luy permettent pas d'aspirer à cette gloire qui est une entreprise plus difficile qu'on ne croit ; qu'il doit donc renoncer à une réputation qui ne luy est pas due, & sans s'amuser à de longues speculations qui demandent un homme entier, se contenter de vivre conformément à la nature, c'est à dire, estre le maître de ses passions ; faire le bien ; éviter le mal ; & obeir en tout aux ordres de Dieu, ce qui est la fin de la véritable Philosophie, à laquelle il dépend de nous d'arriver. Voilà le sens de ce Chapitre qui est parfaitement beau. Heureux les hommes qui sçavent s'examiner de même sans se flatter.

Tu n'as que trop éprouvé qu'ayant couru par tout & essayé tout, tu n'as jamais pû trouver le bonheur que tu cherchois.] Salomon dit la même chose dans les deux premiers chapitres de l'Ecclesiaste. Comment des particuliers trouveront-ils leur bonheur où des

Rois si grands & si sages ne l'ont pu trouver ?

Ni dans le raisonnement.] Car le raisonnement est un moyen & non pas une fin. Il est donc impossible d'y trouver le souverain bien , il seroit même ridicule de l'y chercher. Cela est remarquable.

II. Sur chaque chose que tu entreprends.] Cette maxime est excellente pour borner les desseins d'un ambitieux. Ou cours-tu donc mon amy, que vas-tu entreprendre ? Si ce que tu fais presentement est l'action d'un homme de bien , que te faut-il ? Que demandes-tu davantage ?

Et qui obéit aux mêmes loix que Dieu.] La nécessité de faire le bien & de ne pouvoir faire le mal est attachée à la nature de Dieu qui ne peut jamais s'en éloigner. L'homme donc qui suit cette loy generale & universelle, ne fait que suivre l'exemple de Dieu , il travaille avec luy à une seule & même chose , & comme Antonin s'explique ailleurs il fait le même métier que Dieu.

III. Quelle comparaison d'Alexandre.] Voicy un article qui ravale bien

les grandeurs. Quoy Alexandre, Cezar & Pompée, c'est à dire ce que la terre a eu de plus grand, sont mis fort au dessous de trois Philosophes, qui ont esté, s'il faut ainsi dire, le jouët des peuples? Oüy, ils le sont, & par un Empereur qui en pouvoit mieux juger qu'un autre, & du jugement duquel il n'est pas permis d'appeller.

I V. Quand tu en devrois mourir de depit.] Antonin se parle ainsi à luy-même pour s'empêcher d'être émeu de quelque chose que le peuple ou ses Soldats avoient fait.

V. La premiere chose c'est de n'en être point troublé.] Cet article pourroit être la suite du precedent ; il est au moins sur un sujet tout semblable.

Et sans qu'aucune dissimulation.] C'est ce qui est fort ordinaire à beaucoup de Princes, que de s'accommoder au tems par le secours de la dissimulation. Calchas dit fort bien dans le 1. livre de l'Iliade.

Car quoy qu'un Roy semble digerer sa colere le jour même, Il en conserve pourtant toujours un levain jusques à ce qu'il se soit vengé. C'est ce qu'Antonin condamne avec raison.

V I. *C'est de changer tout ; de transporter là ce qui étoit icy.*] On pourroit presque dire de la Nature ce qu'Horace dit de la Fortune.

*Hinc apicem rapax
Fortuna cum stridore acuto
Sustulit, hic possidisse gaudet.*

Et toujours également dispensé.] Car Dieu gouverne le monde par des loix toujours égales.

V II. *Et qui distribué toujours à chacun également.*] Ce n'est pas avec une égalité arithmétique, mais géométrique qui est proportionnée à la nature de chaque sujet.

Il ne faut pas prendre un seul accident d'une chose & le comparer au tout d'une autre.] Quand on considère un sujet par parties détachées, & que l'on compare chaque partie de ce sujet au tout d'un autre, ou à ce qu'il a de principal, il est certain qu'on trouve une inégalité monstrueuse dans le partage du monde. Mais, comme Antonin le dit fort bien, ce n'est pas ainsi qu'il en faut juger. Il faut comparer le tout avec le tout, si nous voulons ne nous pas méprendre : Tous

Simul consideranda sunt si velimus recte August.
de verit.
Rel. c. 404
judicare. Par ce moyen on trouve tout égal, & on voit manifestement ce miracle de la nature, que la plus grande chose du monde n'a aucun avantage sur la plus petite. Ainsi voila tout sujet de plainte banni.

VIII. *Tu ne sçauois lire.*] Antonin se parle ainsi à luy-même pour adoucir le chagrin qu'il avoit de ce que les soins dont il étoit chargé ne luy laissoient pas le temps de lire.

IX. *Que personne ne s'entende blâmer la vie de la Cour.*] Un Prince aussi sage qu'Antonin ne pouvoit que trouver beaucoup de choses à reprendre dans une Cour où le desordre & la licence ne laissoient pas de regner malgré les exemples qu'il donnoit du contraire. Il s'exhorte donc icy à ne point parler de la vie de ses Courtisans & à ne s'amuser pas même à y penser. Le temps ne pouvant être plus mal employé qu'à s'entretenir des fautes des autres. C'est peut-être le sens naturel de ce passage. On pourroit pourtant en trouver un autre qui ne me paroît pas moins bon. Antonin travaille à s'ôter tout pretexte de rejeter la cause du moindre relâche-

ment sur la vie qu'on mène à la Cour: car c'est comme s'il disoit, n'allégué point que la vie de la Cour ne s'accorde pas avec la sagesse, & qu'on ne sçauroit bien vivre à la Cour. C'est vouloir se tromper soy-même, c'est accuser le lieu du vice que nous y portons.

— *Locum immeritum causamur inique.*

Il a été déjà prouvé ailleurs que par tout où l'on peut vivre, on peut bien vivre, &c.

X. *Le repentir n'est qu'un blâme qu'on se donne à soy-même.*] Ce raisonnement est admirable, on ne peut pas prouver plus solidement que la volupté n'est pas un bien.

Il n'y a point d'honneste homme qui se repente d'avoir negligé une volupté.] Non seulement qui s'en repente, mais qui ne s'en louë, & qui ne se trouve heureux de l'avoir fait. Il a déjà prouvé ailleurs que nulle chose ne peut être un bien lors que le mépris qu'on en fait est luy-même un bien tres-considérable, & généralement reconnu.

XII. *Quand tu es fâché de te lever matin pour travailler.*] On peut voir le d. art. du liv. 5.

Et ce qui est selon la nature de chaque chose luy est bien plus convenable.]

Combien y a-t-il de gens aujourd'huy à qui on puisse persuader qu'il leur est plus convenable, plus propre, & plus-nécessaire de faire du bien que de dormir ? Ils sont bien rares, & cela est pourtant tres-vray, comme Antonin le prouve d'une maniere tres-solide.

XIII. *Par rapport à la physique, à la morale, & à la dialectique.]* Par rapport à la physique pour sçavoir ce qu'elle est par sa nature, & voir ses causes & ses effets ; par rapport à la morale, pour connoître le bien ou le mal qu'elle peut faire à l'ame & à la société ; & enfin par rapport à la dialectique, qui est comme la preuve dans l'art de nombrer, pour t'empêcher de te tromper dans tes jugemens, & pour ne pas prendre un faux raisonnement pour un raisonnement solide. Car comme il est dit dans le liv. de l'Ecclesiastique, *la science sans examen est la science du fou. Scientia in-sensati est sermo carens examine.*

XV. *Mais il ne l'est pas moins de trouver étrange.]* J'ay taché d'exprimer toute la force du mot *εἰς τὸν δόμον*

482 *Reflexions Morales de l'Emp.*
saint Pierre s'étoit servi avant Antonin pour dire la même chose, *peregrinari* : être étranger, pour dire, trouver étrange.

XVI. *Souviens toy que tu n'es pas moins libre quand tu changes d'avis.*] Il n'y a rien de plus beau que cette maxime. Presque tous les hommes sont dans ce pernicieux préjugé que quand ils ont dit ou résolu quelque chose, il est honteux de changer d'avis & de se rendre aux lumières d'un autre. Antonin donne icy un contrepoison très-salutaire contre ce venin mortel de la honte & de la fausse gloire ; & il prouve que quand nous changeons d'avis, l'action est toute entière de nous, puisque c'est nôtre esprit seul qui a jugé de la vérité de la chose proposée & qui a choisi.

XVII. *Aux Atomes ou aux Dieux.*] C'est à dire à la fortune, qui selon le sentiment des Epicuriens, gouverne le monde, ou à la providence qui en est la maîtresse selon les Stoïciens.

XVIII. *Les autres Dieux te diront de même.*] Les autres Dieux, c'est à dire les autres Astres. Car les Stoïciens croyoient que les astres étoient animés,

mez, & ils les estimoient des Dieux.

XX. *Comme un bon joueur de paume quand il pousse la balle.*] Cette comparaison me paroît fort belle. Comme un bon joueur de paume ne vise pas seulement à pousser la balle, mais à la pousser où il faut & où il veut la placer, tout de même Dieu qui, comme dit Plaute, nous tient dans sa main comme des balles.

Enim verò Di nos quasi pilas homines habent,

Ne pense pas seulement à nous faire naître, mais il a ses veûes pour nôtre durée & pour nôtre fin. Ainsi nous ne devons nullement nous-mettre en peine. Dieu sçait bien ce qu'il veut faire de nous. Le meilleur joueur de paume peut manquer, mais Dieu ne manque jamais, & ne prend jamais de fausses mesures.

Quand elle tombe ou qu'elle va dessous.] Elle tombe souvent contre le dessein de celuy qui la pousse. Mais il ne nous arrive jamais de tomber contre le dessein de Dieu. Ce dessein s'accomplit toujours en nous.

Quel bien ou quel mal sent une de ces

484 *Reflex. Morales de l'Emp.*
bouteilles qui se forment sur l'eau.] Il prend une de ces bouteilles, parce que nôtre vie leur est justement comparée, Il y a sur cela un beau passage dans le Contemplateur de Lucien, où Caron dit à Mercure. Je veux te dire à quoy je compare les pauvres mortels. N'as-tu jamais vû de ces enflures d'eau qui se font dans les torrens, je veux dire de ces bouteilles dont se forme ensuite l'écume. Il y en a de petites qui crevent presque en naissant, & il y en a de grosses qui durent plus long-temps, & qui après s'être encore bien enflées du debris des autres, crevent enfin par leur excessive grosseur. Telle est la vie de l'homme, &c.

XX. Tourne ton corps comme l'on tourne un habit.] Cet article est plein de sens. Comme quand on veut examiner un habit & le nettoyer, on le tourne & on met en dehors ce qui étoit en dedans, il faut faire de même de nôtre corps, il faut le tourner pour voir au grand jour en quel état il est dans la maladie, dans la vieillesse, & dans la débauche. Ce qui a fourny à Anronin cette belle idée, c'est sans doute la ruse dont on dit que se sert le herisson de mer, quand il a avalé l'hameçon, il

se tourne comme une poche qu'on renverse, & mettant de cette maniere le dedans dehors, il se defait de l'hameçon qui tombe & lache prise. Nous pouvons faire par la force & par l'agilité de nôtre esprit ce que le herisson fait par la force & l'agilité de son corps.

XXI. *Et pas un n'en est bien d'accord avec soy-même.*] Que ce trait est beau! Parmi ceux qui nous loient, il n'y en a presque pas un qui, après avoir examiné ce qu'il dit, en soit bien d'accord avec luy-même, & qui ne croye souvent le contraire. On ne louë ordinairement que par bienveillance, par coûtume ou par interest. Cela devoit bien guerir l'enfleure que nous cause l'amour des loiianges.

XXII. *Tu merites tous ces malheurs.*] Antonin se parle ainsi à luy-même selon sa coûtume, sur quelque malheur qui luy étoit arrivé, & dont il n'accuse que le delay qu'il apportoit à s'avancer dans le chemin de la vertu, & à se rendre plus honneste homme. Car selon ce beau mot de saint Jerôme, *Perfectum esse nolle, delinquere est, C'est pecher que de ne vouloir pas se rendre parfait,*

XXIII. *Fais-je quelque chose? je le fais en le rapportant au bien des hommes.* Antonin avoit ce principe profondément gravé dans le cœur, être soumis à Dieu & faire du bien aux hommes.

XXIV. *Qu'est-ce que le bain?* Quand on examine chaque chose en détail, il n'y en a pas une, je dis même des plus agréables, & des plus propres qui ne puisse nous donner du dégoût pour nous-mêmes. C'est le but de cette maxime qu'Antonin examine le bain, c'est à dire ce qui faisoit les délices des Romains; Témoin ce mot qu'un grand homme avoit mis sur la porte de ses bains: *Et voluptati plurimum & salutis*: pour le plaisir & pour la santé. Que ces examens sont utiles! mais il y a peu de gens capables d'y entrer.

XXV. *Lucilla a vu mourir Verus & l'a suivi.* Il parle de sa fille Lucilla qu'il avoit mariée à l'Empereur Verus. Ce passage prouve qu'il y a dans ce Recueil des maximes qui ont été écrites dans les dernières années de la vie d'Antonin.

Epiruchanus n'a pas survécu long.

Temps à Diotime.] Je ne connois ny Diotime ny Epitunchanus. Ce dernier est nommé dans les inscriptions des Tombeaux, mais on n'en sçait pas davantage.

Celer.] Caninius Celer celebre Rheteur qu'Adrien avoit donné pour maître à Antonin & à Verus.

Et les noms de la pluspart des autres ne se sont conservez que dans des fables qui sont déjà surannées.] Voilà le chemin que font d'ordinaire les noms des plus grands hommes, ils vieillissent peu à peu, & n'ont enfin de place que dans les fables qu'on ne lit plus.

XXV. *Le plaisir de l'homme.*] On n'a qu'à s'examiner selon cette regle & on verra si on ne fait pas consister tout son plaisir à faire le contraire de ce que dit icy Antonin.

XXIX. *Nous avons trois engagements.*] Dieu, nôtre prochain, & nous-mêmes, & voilà les trois sources de tous nos devoirs.

XXX. *Car tous nos jugemens, tous nos mouvemens, toutes nos inclinations.*] Cela est vray au pied de la lettre. Mais le peché nous a rendu si foibles que non seulement nous avons perdu

l'Empire que nous avons au dehors ; mais que nous ne pouvons plus défendre le dedans des attaques que les objets extérieurs nous livrent : & c'est ce que ces grands Philosophes n'ont pas connu.

XXXI. Il depend presentement de moy.] Avec le secours de Dieu.

La nature t'a donné ce pouvoir.] La nature, c'est à dire Dieu.

XXXII. Et dans le Senat & par tout ailleurs, il faut parler avec decence & modestie, & ne pas chercher les ornemens dans un discours qui doit être mâle & sain.] Les Stoiciens méprisoient extrêmement l'éloquence à l'exemple de Socrate qui ne pouvoit la souffrir. Quand je dis l'éloquence je parle de celle qui cherche les ornemens du discours, qui ne sont simplement qu'ornemens. En effet, cette éloquence est le fruit de la corruption des hommes. Si nous étions tels que nous devrions être, tous nos soins n'iroient qu'à faire connoître la vérité : ainsi nous mépriserions les ornemens pour ne nous attacher qu'aux preuves ; & contens de ne pas déplaire à ceux qui nous écoutent, nous évi-

terions de leur donner trop de plaisir. Voilà l'éloquence qu'Antonin appelle *mâle & saine*, & que Socrate nomme avec raison *le Medecin des ames*. Mais tout est si perverti, que nous travaillons bien moins à éclairer nos Auditeurs qu'à les seduire; comme ils cherchent bien plus à être trompez qu'à être instruits. S'il étoit possible que nos passions se glissassent dans l'arithmetique & dans la geometrie, comme elles se sont glissées dans la recherche du faux & du vray, toute la connoissance que nous avons des nombres & des figures, seroit bien-tôt ou alterée ou perduë.

X X X I I I. *Arens.*] Le Philosophe Areus qui étoit fort estimé à la Cour d'Auguste, qui avoit été son disciple.

X X X I V. *Il faut borner & ajuster sa vie à la mesure de chaque action.*] Il n'y a rien de plus sage que ce precepte. Nous ne sommes pas dans le monde pour y faire un certain nombre d'actions; une seule suffit pour rendre nôtre vie entiere & complete, pourveu qu'elle soit bien faite, & qu'il n'y manque rien de nôtre part. Or il n'y a personne qui puisse nous empêcher

de la bien faire & de l'achever.

XXXV. *Recevoir sans orgueil & rendre sans peine.*] Il ne faut ni s'enorgueillir des biens que Dieu nous fait, ny murmurer quand il les retire. Ce precepte d'Antonin s'accorde fort bien avec ces paroles de saint Paul : *Qu'as-tu que tu ne l'ayes reçu ? & si tu l'as reçu, pourquoy t'en glorifies-tu ?*

XXXVI. *Admire donc la bonté dont Dieu a usé envers l'homme.*] C'est à peu près le même raisonnement que fait saint Paul lors qu'en parlant aux Gentils qui avoient esté entez sur l'Olivier franc à la place des Juifs que Dieu en avoit retranchez comme branches inutiles, il leur dit : *Voyez donc la bonté & la severité de Dieu ; sa severité sur ceux qui sont tombez, & sa bonté sur vous, si vous perseverez dans sa grace. Car autrement vous serez aussi retranchez ; mais eux-mêmes, s'ils ne s'obstinent pas dans leur incredulité, ils seront entez de nouveau, car Dieu est puissant pour les enter encore. En effet, si vous avez été coupez de l'olivier sauvage pour être entez contre vôtre nature sur l'olivier franc, combien plus facilement eux qui sont les branches naturelles.*

Marc Antonin. Liv. VIII. 49^r
seront ils entez sur leur propre tige ?

XXXVII. *Comme chaque animal a recen de la Nature universelle presque toutes ses autres qualitez.]* Cet article me paroît parfaitement beau, & je ne trouve rien de plus noble & de plus grand que cette pensée, que comme Dieu a communiqué presque toutes ses autres facultez à nôtre ame : car il luy a donné sa spiritualité, son immortalité, & une partie de ses autres qualitez & de ses lumieres, (& il dit *presque* parce qu'elle ne luy a donné ny son essence éternelle, ny ses perfections,) elle luy a communiqué aussi la vertu de tirer une aide & un secours de tout ce qui luy fait obstacle ; de même que Dieu convertit en sa propre action, tout ce qui semble s'opposer à sa providence, dont tous les obstacles ne font que hâter l'accomplissement.

XXXVIII. *Que l'idée de toute la vie.]* Antonin combat icy la malheureuse erreur des hommes, qui en considérant la vie en gros, prevoyent tous les accidens fâcheux qui peuvent leur arriver, s'en tourmentent par avance, & souffrent des maux qu'ils n'ont pas.

Ny le passé ny l'avenir, ne sont point

492 *Reflexions Morales de l'Emp.*
fâcheux.] Car l'un n'est plus, & l'autre
n'est pas encore. On peut ajouter mê-
me que le souvenir des maux passez est
plus agreable que fâcheux.

Il n'y a que le present.] Car on ne peut
souffrir veritablement que de ce qui
est, comme dit Ciceron dans le premier
livre De finib. *Corpore nil nisi quod
presens est & adest sentire possumus.*

*Or le present se reduit à peu de chose
si tu le regardes tout seul & en soy-mê-
me.*] En effet, le present n'est qu'un
point : & ce qui nous le fait trouver
si considerable, c'est que nous ne le dé-
tachons pas entierement du passé ny
de l'avenir.

XXXIX. *Panthée ou Pergame,
sont-ils encore assis sur le tombeau de leur
maître ?*] Un des grands honneurs
qu'on rendoit aux Princes après leur
mort, estoit que leur principaux amis
alloient passer les jours & les nuits sur
leur tombeau, qu'ils arrosoient de leurs
larmes. Antonin condamne icy cette
superstition. Mais son principal dessein
est de faire voir qu'il est ridicule à un
Prince de s'enorgueillir de tous ces
honneurs, puis qu'il n'y prendra plus
aucune part ; & que supposé même

qu'il y en prist, & qu'ils eussent la vertu de le rejouir, ceux qui les rendent étant mortels, il faudroit enfin qu'il en fust privé. De maniere qu'à examiner la chose à fond, on n'y trouve que pauvreté & que misere. C'est le véritable sens de cet article qui est fort beau.

Panthée ou Pergame.] Ce dernier étoit un Affranchy de l'Empereur Verrus; & Panthée étoit cette belle fille qu'il mena d'Ionie à Rome; qu'il affranchit, & dont il fit sa maîtresse. Elle parvint à une si grande fortune qu'elle avoit des Gardes & tout le train d'une Princesse. C'est la même dont Lucien fait le portrait dans le Dialogue des *Images*, & qu'on a prise mal à propos pour l'Impetratrice.

X L. *Si tu as le discernement si fins, sers t'en dans tes jugemens.*] Rien n'est plus ordinaire que de voir des hommes qui se piquent d'avoir du discernement: mais ils ne sentent pas qu'ils parlent contr'eux. Car comment s'en servent-ils, & à quoy le font-ils paroître? le mieux qui leur puisse arriver, c'est de se tromper dans cette bonne opinion.

X L I. *Je ne vois dans l'animal rai-*

sonnable aucune vertu qui soit opposée à la Justice.] Toutes les fois que de deux contraires il y en a un qui est une vertu, il s'enfuit de là nécessairement que l'autre est un vice. Or il est constant qu'il n'y a aucune vertu opposée à la justice, & que la temperance est une vertu contraire à la volupté: donc la volupté est un vice, & la justice, & la temperance sont des vertus. C'est une démonstration que rien ne sçauroit combattre.

XLII. Si tu peux t'empêcher de juger de ce qui te paroît fâcheux.] Si nôtre opinion ne fait pas tout nôtre mal, elle l'augmente considérablement, c'est pourquoy il ne faut pas s'étonner qu'Antonin recommande si souvent de la faire taire; & de nous empêcher de juger. Que si nous voulons tant juger, il faut le faire comme cet Anaxarchus qui dit au Tyran de Cypre qui le faisoit piler dans un mortier: *Pile tant que tu voudras, c'est l'étui d'Anaxarchus que tu piles, & non pas luy.*

Mais est-ce que je suis seulement une ame.] C'est la réponse ordinaire de ceux qui veulent excuser leur mollesse & leur lâcheté; *Mon ame est si mêlée*

avec le corps , qu'elle ne peut s'empêcher de participer à tout ce qu'il souffre. Antonin y répond fort bien.

XLIII. Tous les obstacles qui empêchent le sentiment & le mouvement.]

Il n'y a rien de mieux pensé que toutes ces différences d'obstacles , ny rien de plus vray que l'application qu'Antonin en fait.

Si tu as formé ces desirs sans exception , cet obstacle est assurément contraire à la nature raisonnable.] Mais cet obstacle vient alors de toy , & non pas de la chose , & par conséquent la vérité qu'il demontre demeure dans son entier.

Et qu'il est pour ainsi dire parfaitement rond.] Antonin fait allusion icy à certains vers d'Empedocle qui soutenoit que la rondeur est la plus parfaite & la plus durable de toutes les figures , & ce sentiment est expliqué au long dans le Timée de Platon : on peut voir l'art. III. du Liv. XII. C'est sur cela qu'Horace a dit dans la sat. VII. du Liv. II. en parlant de l'homme libre,

————— *Et in se ipso totus teres atque rotundus*

Externi ne quid valeat per leve mævari.

Qui est tout renfermé en luy-même & si rond qu'il ne donne aucune prise à rien d'étranger.

X L I V. *Pourquoy me ferois-je du mal à moy-même ?*] Voilà un beau mot & bien plein de sens. Antonin se parloit ainsi à luy même dans quelque rencontre où il se voyoit en état de succomber aux attaques de quelque passion. *Pourquoy me ferois-je du mal à moy-même ?* Nous devons tenir le même langage toutes les fois que nous nous trouvons dans le même danger. Quoy pendant que je veille avec tant de soin pour m'empescher de faire le moindre déplaisir aux autres, j'aurois la cruauté de me donner moy-même la mort ?

X L V. *Donne-toy desormais le temps present.*] Comme s'il disoit au lieu d'être toujours flotant dans l'attente d'un avenir incertain, *dubie spe pendulus hora*, Commence desormais à te procurer, le seul bien qui soit en ta puissance qui est de jouir du present. Les hommes sont si aveugles qu'ils quittent toujours ce qui est pour ce qui n'est pas.

Ne songent pas que ceux qui leur succederont seront semblables à ceux avec

lesquels ils vivent , & qu'ils ne peuvent souffrir.] Ce raisonnement est subtil, mais il ne laisse pas d'être solide. En effet, si on étoit capable d'examiner un moment la chose sans interest & sans passion , on trouveroit un ridicule extreme à rechercher avec tant d'empressement l'estime de gens qu'on ne verra point , & qu'on ne pourroit souvent ny estimer , ny souffrir, si on les voyoit. Il y a dans ce sentiment une contradiction qu'on ne peut ny expliquer , ny comprendre.

X LVI I. *Une telle chose merite-t-elle que mon ame se trouble.*] Quand on est capable d'examiner ainsi chaque chose en détail pour voir si elle merite que nous cedions , & que nous nous troublions , il est certain qu'on n'en trouve pas une qui soit digne de cet honneur ; & quand nôtre ame est assez lâche pour rendre les armes & pour succomber, nous pouvons luy dire avec une juste indignation ,

Cui tantum de te licuit ?

Malheureuse , qu'est-ce qui a eu tant de pouvoir sur toy ?

X L V I I I. *Il ne peut rien arriver à l'homme qui ne soit de l'homme.*] De tout

ce qui peut arriver à l'homme il n'y a rien qui ne soit un accident humain. Qui dit un accident humain dit une chose qui n'est pas étrangère à la nature de l'homme & qui luy est proportionnée. Si elle luy est proportionnée, elle n'est donc pas insupportable, & il est honteux d'y succomber. Cette vérité seroit incontestable si la nature humaine étoit dans la perfection où les Stoïciens la concevoient; mais le péché l'a si fort affoiblie qu'on peut dire que le moindre accident est au dessus d'elle si Dieu ne luy donne la force d'y résister.

XLIX. *Ne s'afflige donc pas puis que la cause de cette privation n'est point en toy.*] Quand nous nous sommes portez à faire le bien, si une cause étrangère nous a empêchez de l'achever, nôtre peine n'est pourtant pas perduë, & nôtre bonne volonté est prise pour l'effet. C'est pourquoy saint Chrysostome remarque fort bien que saint Paul dit que *chacun sera recompensé selon son travail*. Il n'a garde de dire selon *ses succès*; car les succès ne dependent pas de nous. Il dit *selon son travail*, parce que comme dit Isaye,

quoy

1. Cor.
3. 8.

Isa. 49.
Ac

Quoy que nous travaillions en vain, & que nous employions inutilement toutes nos forces, nôtre œuvre est pourtant entre les mains du Seigneur, nôtre travail est devant nôtre Dieu.

Sors donc de la vie tranquillement, & comme tu en sortirois si tu avois reussi.] Il n'y a que cela à répondre à cette ridicule proposition, je ne sçau-rois vivre si je ne fais cela. Meurs donc, mais meurs avec la même tranquillité que tu ferois si tout t'avoit succédé selon tes desseins. Ce qu'il ajoute est digne d'un Chrétien. C'est le véritable sens de ce passage, qui avoit été malheureusement corrompu. Comme il seroit aisé de le prouver, s'il s'agissoit icy de critique.

L. Souviens-toy que la partie supérieure de l'ame est invincible] Cet article est parfaitement beau. Nôtre ame est invincible, lors même qu'elle s'opiniâtre contre toute sorte de justice & de raison. Que sera-ce donc quand elle joindra à ses propres forces, celles de la Justice dont le propre est de triompher de tout, & qu'un Poëte Grec appelle *la plus forte de toutes les choses* ?

L. I. *N'ajoute rien à ce que tes premiers sentimens te rapportent.*] Ce precepte est tres-sage. C'est Dieu qui nous envoie tout ce qui nous arrive, mais c'est nous qui l'expliquons, & qui le prenons toujours en mal au lieu de le prendre en bien. C'est en nous-mêmes que nous prenons tout ce que nous y trouvons de rude & de fâcheux; & c'est ce que les Stoïciens condamnoient, Ils vouloient qu'on se contentât d'envisager l'objet tel qu'il est, & tel qu'il se presente d'abord, sans y rien ajouter, & sans en croire le rapport de nôtre imagination qui nous le déguise. On peut voir sur cela le chap. 1. du xix. Liv. d'Aulugelle.

Ou plutôt ajoutes-y, mais en homme.] Cette reprise est merveilleuse. *Mon fils est malade*, au lieu d'ajouter à ce premier objet, *il mourra, je suis perdu, je ne puis plus vivre*; ajoutes-y en homme qui connoît les causes de tout, *il est mortel, Dieu n'a fait que me le preter; c'est luy qui le redemande; il en est le maître, il peut le prendre quand il voudra; sa volonté soit faite & non pas la mienne.*

L. II. *Le concombre est amer: n'en*

mange pas. Il y a des ronces dans le chemin: évite les.] Antonin veut s'empêcher de tomber dans le ridicule de la plus part des gens qui condamnent tout ce dont ils ne connoissent pas l'utilité, & qui demandent: *Pourquoy cela est-il dans le monde?* Mais au lieu de s'amuser à rechercher l'usage de chaque chose, ce qui seroit trop long, il se contente de faire voir en general que tout ce qui nous paroît le plus inutile est, comme tout le reste, la matiere dont la nature se sert pour produire tous les Ouvrages qui partent d'elle. Cet article est parfaitement beau & tres-digne d'un grand Philosophe.

Car la nature n'ayant d'autres bornes qu'elle-même.] C'est ce que Senèque a fort bien dit, *Omnia quæ usquam erant cludit & seipsam sui finem fecit.* La nature a renfermé tout ce qui étoit par tout & s'est donnée elle-même pour bornes.

Elle trouve en elle même le lieu, la matiere & l'art.] Cette idée me paroît heureuse & noble, la nature n'agit que sur elle, par elle & en elle. Et si quelque chose peut faire compren-

502. *Reflexions Morales de l'Emp*
dre comment Dieu a créé le monde de
rien, c'est ce qu'Antonin explique icy,

L I V. *Il ne faut jamais être lâche
dans ses actions.*] C'est le sens de cet
article qui contient des preceptes ex-
cellens. Combien de gens ne recon-
noît-on pas à ces caractères qu'Anto-
nin blâme ? :

*Si quelqu'un assis près d'une fontai-
ne.*] Je ne trouve rien de plus beau que
cette comparaison. Comme une fontai-
ne donne toujours son eau pure & net-
te, & dissipe les ordures qu'on jette
dans son lit, il faut de même que
l'homme fasse toujours de bonnes ac-
tions quelques obstacles qu'on luy op-
pose, & qu'il surmonte le mal par le
bien.

*Que feras-tu donc pour avoir au de-
dans de toy une fontaine toujours vive ?*]
Cela ressemble bien à ce que JESUS-
CHRIST dit dans saint Jean, que l'eau
qu'il nous donne à boire produit en
nous une fontaine saillante en vie éter-
nelle. *Sed aqua quam ego dabo ei, fiet in
eo fons aqua salientis in vitam eternam.*
Car les vertus dont Antonin parle, sont
l'eau que Dieu donne, & que nous ne
trouvons point en nous.

LVI. *Celuy qui ne sçait pas qu'il y a un monde, ne sçait où il est.*] Y a-t-il quelqu'un qui ignore qu'il y ait un monde? les plus ignorans ne sçavent-ils pas qu'il y a des élemens, une terre, des Cieux? Mais ce n'est pas ce qu'Antonin a voulu dire. Sçavoir qu'il y a un monde; c'est, dans le sens de cet Empereur, sçavoir, comment il a été fait, & qui le gouverne; connoître les différentes parties, & ce qui les unit; quelle portion de ce tout on est soy-même, & à quel usage on y est destiné? Ces deux connoissances, celle du monde & celle de soy-même sont si liées & si dépendantes l'une de l'autre, qu'on ne peut être privé de l'une sans être privé de toutes les deux. Cela est tres-beau & tres-solide.

Que se semble donc de celuy qui craint le blâme?] On ne s'attendoit pas qu'Antonin en viendroit là. Il n'y a rien de plus fin ny de plus fort, que la maniere dont il laisse tirer les consequences des principes qu'il a posez.

Qui ne sçavent la pluspart ny où ils sont, ny ce qu'ils sont.] On ne sçauroit peindre plus vivement ny en moins de mots, la misere de l'homme; il ne

ſçait ny où il eſt, ny ce qu'il eſt.

L V I I I. *Deſormais il ne faut pas ſeulement reſpirer l'air qui t'environne, il faut auſſi reſpirer cet eſprit divin.]*

Il y a pour nôtre ame un air natal, bien-plus pur, & qui guerit bien plus ſeuſément toutes ſes maladies, que l'air natal que les Medecins nous ordonnent, ne guerit les maladies du corps. Heureux ſi nous ſçavions recourir au premier, comme nous ſommes ſoigneurs de chercher l'autre.

L I X. *En general le vice ne mit point au monde.]* Il eſt impoſſible que le vice nuise en general au monde, puis qu'il ne ſubſiſte pas par luy-même, & qu'il n'eſt qu'un accident qui arrive à nôtre ame, qui par conſequent eſt la ſeule qui en patit, pendant qu'elle n'a pas la force ou le courage de le chaffer & de ſ'en défaire. C'eſt une verité qu'Epictete a démontrée par cette belle comparaifon, *Comme on ne met pas un but pour le manquer, auſſi le mal ne ſubſiſte-t-il pas dans le monde.* Comme ſ'il diſoit, ſi le mal ſubſiſtoit par luy-même, il ſeroit donc le but de ceux qui le commettroient; mais on voit au contraire que le but de tous les hom-

mes est de l'éviter : car il n'y en a point qui ait dessein de faire le mal ; quand ils le font c'est que ce mal étoit caché sous un bien faux & imaginaire, qui étoit le but qu'ils se proposoient. Cela étant, comme on ne peut en disconvenir, si le mal subsistoit, il subsisteroit donc afin qu'on l'évitât, c'est à dire il seroit pour ne point être ; ce qui est aussi absurde que de soutenir qu'un but est pour ne pas servir de but, & qu'on le met pour le manquer, ou pour ne l'avoir pas en vûë.

L X. *La volonté d'un autre ne fait rien à la mienne.*] Ce libre arbitre, c'est à dire la liberté de nous porter au bien ou au mal, est égal dans tous les hommes. Mais le choix de l'un ne détermine pas le choix de l'autre : car cette détermination ruineroit cette liberté. Ainsi il ne dépend pas de mon prochain de me rendre bon ny méchant, heureux ny malheureux. Son exemple peut ou me corriger, ou me séduire ; mais il faut toujours que je donne mon consentement ; & c'est un grand bonheur pour les hommes que personne ne puisse être rendu misérable, que par le vice qui est en luy : *Bono loco res bu-*

506 *Reflexions Morales de l'Emp.*
mana sunt, quod nemo nisi vitio suo mi-
ser est. Senoque:

LIX. *Le soleil semble épanché par tout, & il l'est en effet: mais il remplit tout de sa lumiere sans la quitter & sans la perdre.*] Par une comparaison tres-fine & tres-solide Antonin explique tres-sensiblement de quelle maniere nôtre esprit doit faire ses fonctions & communiquer ses lumieres. Il doit ressembler, dit-il, au soleil, qui pour éclairer les objets, ne leur partage pas sa lumiere, & ne s'en prive pas luy-même, mais au contraire en la retenant toute entiere au dedans de luy, la communique par le mouvement de l'air qui l'environne; & quand ses rayons, c'est à dire les lignes d'air, rencontrent un corps opaque & solide, au lieu de tomber & de se perdre, ils changent seulement de détermination, & faisant un angle de reflexion égal à l'angle d'incidence, portent la lumiere en un autre endroit. Nôtre esprit doit faire la même chose, sa lumiere en s'attachant à un sujet ne doit ny quitter sa source, ny tomber & se perdre quand elle trouve de la resistance dans le sujet qu'elle veut éclairer; Il faut qu'elle se soutienne,

rienne,

tienne, & qu'en se détournant elle aille illuminer tout ce qui est en état de la recevoir. Si on s'oppose à elle, nôtre esprit n'en souffre non plus que le Soleil quand ses rayons sont repoussés par un corps opaque. Ce qui s'y oppose en souffre seul en demeurant dans l'obscurité. Voilà quelle est la pensée d'Antonin. Si nous la suivions, nous ne serions pas si opiniâtres dans nos disputes, & nous ne nous offenserions jamais qu'on résistât à nos raisons, qui éclaireront celui-là, si elles n'éclairent pas celui-cy. La seule chose qu'il y a à dire dans la comparaison dont il se sert, c'est que le Soleil ne donne sa lumière que par le mouvement qu'il imprime à l'air qui l'environne, & sans lequel nous n'en serions point éclairés, au lieu que nôtre esprit porte luy-même par tout sa lumière sans aucun milieu. Et Dieu agit de cette manière.

N'est qu'une extension.] Comme Antonin s'explique il semble qu'il ait crû que les rayons de la lumière sont des lignes & des filets du corps lumineux, & une extension de la propre matière du Soleil. La plupart des

Philosophes de sa secte étoient assez méchans Physiciens pour confondre ainsi la lumière primitive, c'est à dire les parties du corps lumineux, avec la lumière dérivée, c'est à dire, avec la lumière que cause le mouvement de l'air que ce corps lumineux pousse à la ronde. Neanmoins on peut expliquer favorablement la pensée de cet Empereur en disant qu'icy par *extension* il n'a parlé que du mouvement de la matiere qui environne le Soleil, & qui étant étendue continuellement, & ayant beaucoup de pente & d'inclination à se mouvoir, porte & transmet au long & au large l'action qu'il luy a communiquée.

LXII. *Celui qui craint la mort craint ou d'être privé de sentiment.*] Ce raisonnement étoit fort bon pour des Philosophes aveugles qui croyoient ou que l'ame mouroit avec le corps, ou qu'après leur separation elle alloit se reunir à la Divinité. Mais il ne vaut rien pour nous, qui connoissant la corruption de nôtre nature, & les peines réservées aux pecheurs, ne pouvons nous rassurer contre l'attente terrible de la Justice de Dieu que

par nôtre penitence, & en esperant en sa misericorde.

LXIII. *Il faut donc ou les enseigner ou les souffrir.*] Si on les enseigne on les rend meilleurs, & si on les souffre on se rend meilleur soy-même.

LXIV. *Autre est le mouvement d'une fleche & autre le mouvement de nôtre esprit.*] Antonin veut prevenir icy les impatiences, où l'on ne tombe que trop souvent dans les operations de l'esprit; on veut aller d'abord droit au but, & par cette precipitation au lieu de s'en approcher on s'en éloigne. C'est à une fleche à aller sans detour où l'on a visé, elle manque toujours son coup pour peu qu'elle s'écarte. Mais nôtre esprit ne peut pas, & ne doit pas toujours aller si directement. Il faut qu'il considere & qu'il taste les objets voisins de celui qu'il veut connoître, & qu'il tourne au tour d'eux, pour en examiner toutes les parties. Ce mouvement circulaire n'est pas moins droit que celui de la fleche, & ces detours l'aprochent de son but au lieu de l'en éloigner. L'exemple de Platon rendra cela sensible. Dans la plus part de ses Dialo-

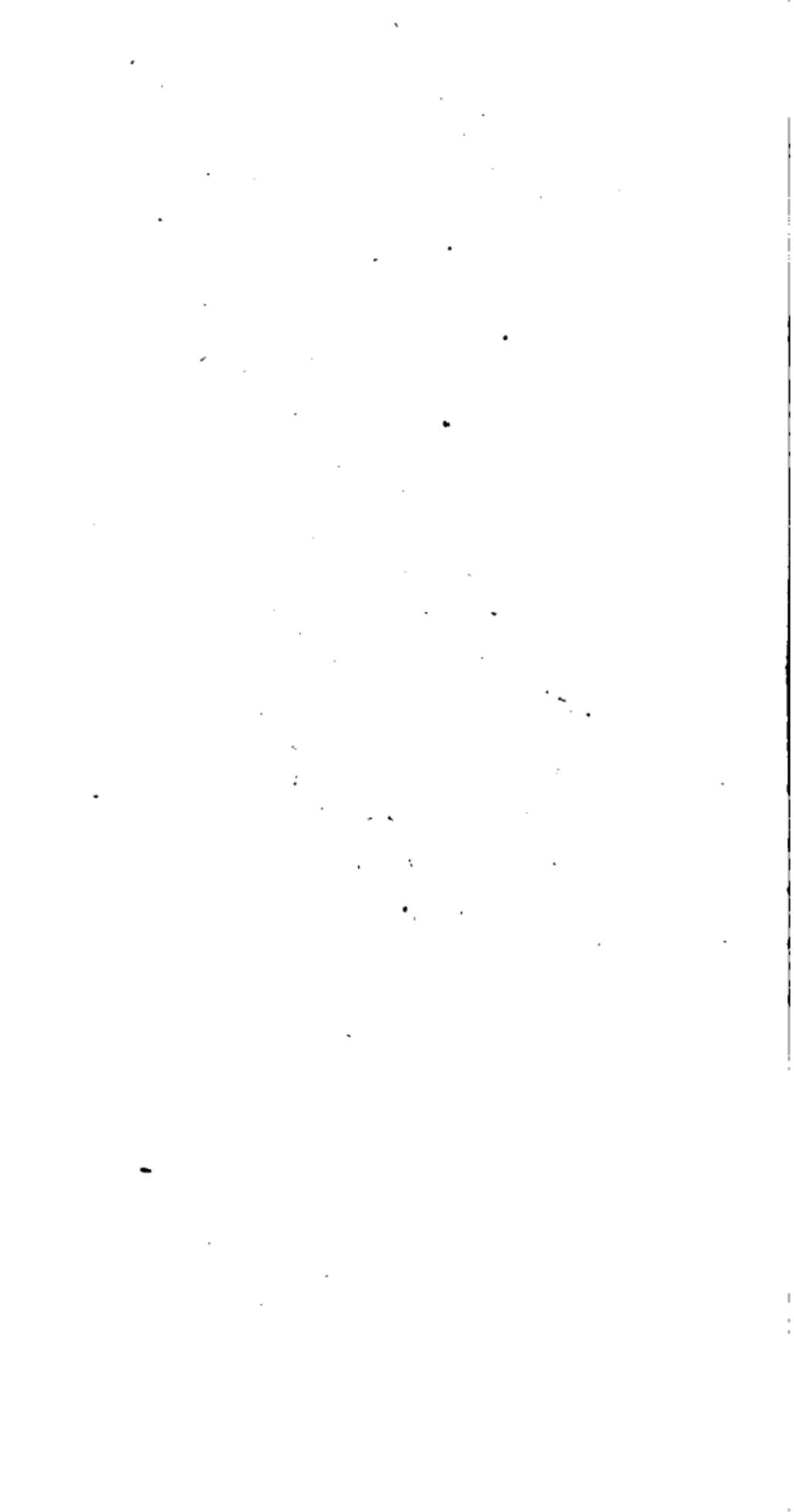
gues il semble d'abord qu'il s'éloigne de son dessein par les fréquentes digressions qu'il fait, mais enfin on est tout étonné de voir que ce qui sembloit l'en éloigner l'y a conduit d'une manière merveilleuse, & que les vérités qu'il a expliquées par cy par-là, étant ramassées, font & achevent ses démonstrations, qui ne seroient ny si sûres ny si droites, s'il y étoit allé tout droit.

L X V. Entre dans l'esprit de tout le monde.] Ce précepte est très-utile à tous les hommes, mais particulièrement aux Princes: le pouvoir absolu qu'ils ont, & dont il est si aisé de faire un méchant usage, les doit obliger à entrer dans l'esprit de tout le monde, c'est-à-dire, à chasser la crédulité & la précipitation dans leurs jugemens; ils ne doivent pas s'arrêter à ce qu'on dit, ou qu'on fait, il faut qu'ils approfondissent par quel esprit on agit, & on parle, & les motifs que l'on a. Voilà pour la première partie du précepte. L'autre leur ordonne de bannir de leurs actions & de leurs pensées la feinte, la dissimulation,

Marc Antonin. LIV. VIII. 511
& la tromperie, que la politique humaine érige en vertus, & dont la Morale & la Religion, qui ne déguisent & qui n'empoisonnent jamais rien, font des vices tres-odieux & tres-condamnables.

Fin du huitième Livre.







REFLEXIONS
 MORALES
 DE
 L'EMPEREUR
 MARC ANTONIN.

LIVRE NEUVIEME.

I. **T**out homme qui fait une injustice est impie. En effet, la nature universelle ayant créé les hommes les uns pour les autres, afin qu'ils se donnent des secours mutuels, celui qui viole cette loy commet une impieté envers la divinité la plus ancienne. Car la nature universelle est la mere de tous les êtres; & par consequent tous les êtres ont une liai-

son naturelle entr'eux. On l'appelle aussi la verité, parce qu'elle est la premiere cause de toutes les veritez. Voilà pourquoy celuy qui ment de son bon gré est impie, parce qu'il fait une injustice en trompant; & celuy qui ment malgré luy est aussi un impie, parce qu'il rompt l'harmonie de la nature universelle, & qu'il se soustrait à la loy du monde en combatant contre la nature de l'univers. Car il combat contre elle puis qu'il va teste baillée: & par son propre choix contre ses ordres, c'est à dire contre ses veritez fondamentales, & que par le mépris qu'il a eu pour les secours que cette mere commune luy avoit donnez, il s'est mis en état de ne pouvoir discerner la verité d'avec le mensonge. Celuy qui fuit la volupté comme un bien, & qui fuit la douleur comme un

mal, est encore un impie ; Car il est impossible qu'il n'accuse la nature d'avoir fait un partage injuste aux bons & aux méchans, puis qu'on voit ordinairement que les méchans sont dans les plaisirs, & qu'ils possèdent tous les biens qui les procurent, lors que les bons sont accablez de peines & de douleurs. D'ailleurs celuy qui craint la douleur, craindra à quelque heure une des choses qui arrivent nécessairement dans la nature, ce qui déjà est impie ; & celuy qui court après la volupté ne s'empeschera jamais de commettre des injustices ; cela est encore impie sans contredit : car toutes choses étant égales à la nature universelle, qui ne les auroit pas créées sans cela, il faut que ceux qui veulent suivre les loix de cette mere commune, entrent dans le même esprit, & qu'ils les tiennent aussi

516 *Reflexions Morales de l'Emp.*
pour indifferentes. Tout homme
done qui ne regarde pas avec
des yeux indifferens la douleur
& la volupté ; la mort & la vie ;
la gloire & l'ignominie ; dont la
nature se sert également & sans
distinction , est manifestement
impie. Quand je dis que la natu-
re s'en sert également, je veux
dire qu'elles arrivent toutes com-
me une suite des choses qui se
font & qui se succedent les unes
aux autres, selon le premier des-
sein de la providence par laquel-
le la Nature entreprit dans un
certain temps la disposition &
l'arrangement de cet univers,
après avoir conçu en elle-même
les raisons de tout ce qui devoit
être, & distribué par tout les
semences fecondes, & de l'exis-
tence & des changemens, & de
la vicissitude continuelle de tou-
tes choses.

I. I. C'est être parfaitement

Honneste homme, & avoir fait un voyage tres-heureux que de sortir de la vie sans avoir connu ny le mensonge, ny l'hypocrisie, ny le luxe, ny l'orgueil. Après ce premier degré de bonheur, le plus grand ensuite, c'est d'en sortir las, & degouté de ces vices, & sans souhaiter d'y croupir. L'experience ne te persuade-t-elle pas encore de fuir la peste ? La corruption de l'esprit est une peste bien plus dangereuse & plus mortelle que la corruption & l'interperie de l'air que nous respirons. Celle-cy est la mort des animaux entant qu'animaux, & l'autre est la mort des hommes entant qu'hommes.

III. Ne méprise point la mort, contente-toy de la recevoir de bon cœur comme une des choses que la nature a ordonnées. Car il n'est pas moins naturel de mourir & d'être dis-

sous, que d'être jeune ou vieux ; de croître ; d'entrer dans la fleur de son âge ; d'avoir des dents, de de la barbe & des cheveux ; & que de fournir à toutes les autres operations de la nature, selon les différentes saisons de la vie. Il est donc du devoir d'un homme sage & prudent de ne faire point le temeraire, d'être moderé, & de ne témoigner aucun mépris quand il s'agit de la mort, mais de l'attendre comme une des fonctions de la nature : En un mot attends le moment où ton ame sortira de sa prison, comme tu attends celui où l'enfant dont ta femme est grosse, sortira du ventre de sa mere. Et si tu as besoin d'un secours plus vulgaire, mais qui peut pourtant donner du courage, & faire une forte impression, rien ne te rendra plus tranquille sur la mort que de bien considerer les objets

qui t'entourent. Par exemple, quels hommes tu vas quitter; dans quelle étrange société ton ame ne sera plus engagée ni confondue. Ce n'est pas qu'il faille choquer ny offenser les autres, au contraire il faut les supporter & en avoir soin; mais il est bon de se souvenir qu'on ne quitte pas des hommes qui ayent les mêmes sentimens que nous. Car ce seroit la seule chose qui pourroit nous faire balancer & nous retenir dans ce monde, si nous pouvions vivre avec des gens qui pensassent comme nous, & qui eussent les mêmes goûts & les mêmes opinions. Mais au lieu de cela tu vois tout ce qu'on a à souffrir de la contrariété qu'on trouve dans le commerce des hommes; elle est si grande qu'on est souvent obligé de dire: O mort, viens promptement à mon secours de peur que je ne m'ou-

blie, & que je ne sois enfin différent de moy-même.

IV. Celuy qui peche, peche contre luy, & celuy qui fait une injustice se fait du mal à luy-même en se rendant méchant.

V. Souvent on n'est pas moins injuste en ne faisant rien, qu'en faisant quelque chose.

VI. C'est assez pour le present d'avoir une opinion saine des choses; d'agir pour le bien de la société, & d'être disposé à recevoir agreablement tout ce qui viendra de la cause generale & universelle.

VII. Defais-toy de tes imaginations, retiens tes mouvemens, éteins tes desirs & conserve ton ame libre & independante.

VIII. Une même ame a été distribuée à tous les animaux sans raison, & un même esprit intelligent a été donné aux animaux

raisonnables, comme toutes les choses terrestres n'ont qu'une même terre, & comme tout ce qui voit & qui respire ne voit que la même lumière, & ne respire que le même air.

IX. Tous les estres qui ont quelque chose de commun entr'eux, tâchent de se joindre. Ce qui est de terre tend vers la terre; l'humide coule avec l'humide, & l'air avec l'air; de sorte que pour les tenir separez, il faut leur faire violence. Le feu se porte en haut à cause du feu élémentaire. Le feu d'icy-bas est si prompt à s'embraser & à s'unir ensemble, que même tout ce qu'il y a de materiel & d'un peu sec, s'enflâme facilement, parce qu'il est moins mêlé avec ce qui pourroit l'empescher de prendre feu. De même aussi tout ce qui participe à la nature intelligente & raisonnable tend d'autant plus vers son

origine, & est d'autant plus prompt à se mêler avec ce qui luy est naturel, qu'il est plus excellent & plus accompli. C'est de là que parmy les animaux sans raison on voit des essaims, des troupeaux, de petites familles de poussins, & comme des amours: car déjà ils sont animez, & ce principe d'assemblage & d'union est répandu dans les êtres les plus parfaits, & ne se trouve pas tant dans les plantes, dans les pierres & dans le bois. Parmy les animaux raisonnables il y a des republics, des amitez, des maisons, des assemblées, & au milieu même des plus grandes guerres, il y a des trêves & des traitez de paix. Et dans les creatures encore plus parfaites, quoy qu'elles soient fort éloignées les unes des autres, on ne laisse pas d'y remarquer une maniere d'union comme dans les
astres.

astres. Tant ce degré éminent de perfection a eu de force pour communiquer une espece de sympathie à des estres entièrement separez. Mais voy ce qui arrive presentement; les creatures raisonnables sont les seules qui ont oublié cette affection reciproque & cette mutuelle bienveillance, & où l'on ne trouve plus cette même pente & ce concours. Mais elles ont beau fuir elles sont toujours arrestées; la nature est la plus forte; & si tu y prends bien garde tu verras manifestement la verité de ce que je te dis. En effet, on trouveroit plutôt un corps terrestre entièrement détaché de tout autre corps de même nature, qu'un homme desuny & separe de tout autre homme.

X. Dieu, l'homme & le monde portent des fruits chacun en son temps. Car quoy que l'usa-

ge ait consacré cette expression à la vigne & aux plantes, cela n'empêche pas qu'on ne puisse s'en servir figurément. La raison porte aussi son fruit qui est en même temps propre pour elle, & commun pour toute le monde. Et de ce fruit il en naît encore d'autres, & ils sont tous de la même nature que la raison qui les produit.

XI. Corrige & redresse les méchans si tu le peux; sinon, souviens-toy que c'est pour eux que t'a été donnée la douceur & l'humanité. Les Dieux mêmes usent tous les jours de clemence envers eux, & en plusieurs rencontres ils les aident de leur secours; ils leur donnent la santé, les richesses & la gloire, tant ils ont de bonté. Tu peux les imiter, ou tu dois dire qui s'en empêche.

XII. Travaille, non pas com-

me un miserable, ny pour attirer l'admiration ou la pitié. Mais dans ton travail, comme dans ton repos, aye seulement en vüe de faire ce que la société demande de toy.

XIII. Aujourd'huy je me suis mis hors de tout chagrin & de toute inquietude, ou plutôt j'ay mis tous mes chagrins & toutes mes inquietudes dehors: car ils n'étoient pas hors de moy, mais au dedans, c'est à dire dans mes opinions.

XIV. Toutes les choses du monde sont semblables, & toujours les mêmes; communes & ordinaires dans leur usage; momentanées dans leurs cours, & méprisables dans leur matiere. En un mot tout ce qui subsiste presentement est comme ce qui étoit du temps de ceux que nous avons enterrez.

XV. Les choses sont hors de

nous & comme à la porte, sans rien sçavoir d'elles-mêmes, & sans nous declarer ce qu'elles font. Qui est-ce donc qui nous le déclare, & qui en juge? C'est l'esprit.

XVI. Le bien & le mal des animaux raisonnables & nez pour la société, ne consiste pas dans la persuasion, mais dans l'action, non plus que leurs vices & leurs vertus.

XVII. Ce n'est pas un mal pour une pierre qu'on a jettée, d'être portée en bas, ny un bien non plus d'aller en haut.

XVIII. Entre bien dans l'intérieur des hommes, *examine-les*, & tu verras quels juges tu crains, & quels jugemens ils font d'eux-mêmes.

XIX. Toutes choses sont dans un continuel changement; toy-même tu ne fais que changer tous les jours, & ta vie n'est

qu'une espece de corruption continuelle. Il en est de même du monde entier.

XX. C'est la faute d'un autre, ton devoir est de la laisser-là.

XXI. Toute cessation d'action, de mouvement & d'opinion, est une espece de mort, & ne fait pourtant aucun mal. Les differens âges, c'est à dire les changemens qui arrivent dans l'enfance, dans la jeunesse, dans l'adolescence & dans la vieillesse, sont encore une mort. Qu'y a-t-il là de si terrible? Considere après cela la vie que tu as passée sous ton ayeul; ensuite sous ta mere, & enfin sous ton pere, & en pensant à toutes les differentes cessations & changemens que tu as éprouvez dans tous ces états, demande-toy à toy-même si c'est un si grand mal. Par une consequence évi-

dente & juste, tu trouveras de même que le changement & la cessation de la vie entière n'en fçauroient être un non plus.

XXII. Examine bien ton esprit, celui de l'univers & celui de ton prochain. Le tien, pour le rendre juste; celui de l'univers pour te souvenir de quel esprit tu fais partie; & celui de ton prochain, pour connoître s'il agit par raison, & en même temps pour te dire souvent à toy-même que c'est ton parent.

XXIII. Comme tu es né pour remplir & parfaire un même corps de société, toutes tes actions doivent de même être faites pour remplir & parfaire une même vie civile. Toute action donc qui ne se rapporte pas ou de près ou de loin à cette fin, separe & déchire ta vie, & l'empesche d'être une; enfin elle est feditieuse, comme celui qui fait

une sedition & une revolte dans un état, en rompant autant qu'il dépend de luy, sa concorde & son harmonie.

XXIV. Veux-tu sçavoir ce que sont les occupations des hommes? des querelles & des jeux d'enfans. Et eux-mêmes que sont-ils? des esprits qui portent & promènent des cadavres, afin que l'on voye à l'œil, & qu'on touche à la main, ce qu'Homere dit des morts qui se promènent dans les enfers.

XXV. Regarde à la qualité de la forme, separe-là de la matière, examine-là bien, & determine en suite à peu près le temps ordinaire de sa durée.

XXVI. Tu as souffert une infinité de maux pour n'avoir pas voulu te contenter que ton esprit fist les choses pour lesquelles il a été créé. Mais c'est assez, ne fais plus la même chose.

XXVII. Quand on te blâme, ou qu'on te hait, ou enfin qu'on s'oppose à tes sentimens, entre dans l'esprit de ces gens-là, penetre dans leur intention, & voy quels ils sont, tu verras en même-temps que quelque chose qu'ils pensent de toy, tu dois ne t'en pas chagriner; mais au contraire leur vouloir du bien, car ils sont naturellement tes amis. Et les Dieux mêmes ont la bonté de leur donner par les songes & par les oracles, les secours dont ils ont besoin pour parvenir à ce qu'ils souhaitent avec tant d'inquietude & d'empressement.

XXVIII. Toutes les choses du monde ne font qu'un même cercle qui en roulant ramene les siècles, & fait monter ce qui étoit rempant, & descendre ce qui étoit élevé. Il faut donc ou que l'intelligence
universelle

universelle agisse sur chaque chose, & cela étant il n'y a qu'à recevoir ce qu'elle a déterminé; ou qu'elle ait donné une seule fois le mouvement par sa providence, & que tout le reste arrive en conséquence de cette première impulsion, & ait toujours sa cause marquée; ou enfin ce sont les atomes & le hasard qui gouvernent tout. S'il y a un Dieu, tout va bien. Si tout dépend du hasard, n'en depends-tu pas aussi?

XXIX. La terre nous couvrira bien-tôt tous, & se convertira en d'autres choses qui se convertiront ensuite en d'autres jusques à l'infini. Tout homme qui considérera bien ce flux & reflux de changemens continuels, & cette rapidité avec laquelle toutes choses sont emportées, ne pourra s'empêcher de mépriser tout ce qui est ter-

XXX. La cause premiere de toutes choses est un torrent qui entraîne tout , & qui ne s'arreste jamais.

XXXI. Que ces petits hommes qui se piquent d'être grands politiques , & de traiter toutes les affaires selon les maximes de la Philosophie sont méprisables ; ce ne sont que des enfans. Mon ami , de quoy s'agit-il ? Il s'agit de faire ce que la Nature demande de toy. Travaille donc , si tu le peux , & ne regarde point si cela sera scû. N'attends point icy une republique comme celle de Platon ; mais commence , & quelque peu de progrès que tu fasses d'abord , ne pense pas que ce soit peu de chose ; car qui est-ce qui pourra changer entierement toutes les opinions des hommes ? & sans ce changement , que peut-on at-

tendre d'eux qu'une obeissance forcée, & qu'une servitude accompagnée de larmes & de soupirs ? Va presentement & me parle d'Alexandre, de Philippe & de Demetrius Phalereus. C'est à eux à voir s'ils ont bien connu ce que demande la Nature universelle, & s'ils ont profité de ses leçons. Car s'ils n'ont eu qu'une gravité affectée comme des Roys de Theatre, personne ne me condamne à les imiter. La Philosophie agit d'une maniere modeste & simple; ne me porte donc point à une orgueilleuse gravité.

XXXII. Il faut regarder d'enhaut ces millions de troupeaux, cette varieté infinie de ceremonies dans la Religion, ces differentes navigations dans la tempeste & dans la bonace; toutes les differences des choses qui sont, qui arrivent & qui

passent. Il faut considerer aussi la vie de ceux qui ont vescu avant nous, celle de ceux qui vivront après, & celle des peuples qui vivent presentement dans les nations barbares, & se dire à soy-même : Combien y a-t-il de gens dans le monde qui ne connoissent pas même ton nom, combien y en aura-t-il qui l'oublieront en peu de temps ? & parmi ceux qui te connoissent & qui te louent presentement, combien s'en trouvera-t-il qui te blameront bien-tost ? Enfin, il faut se persuader que ny la memoire de nôtre nom, ni la gloire, ny rien de tout ce qu'on voit icy bas, n'est digne de nos soins, ny de nostre estime.

XXXIII. Sois tranquille dans toutes les choses qui viennent du dehors, & juste dans celles qui viennent de toy. C'est à dire, dans tous tes desirs, &

dans toutes tes actions n'aye d'autre vûë que l'utilité du public ; car voilà ce qui est conforme à la nature.

XXXIV. Tu peux retrancher beaucoup de choses superflüës qui te troublent , & qui consistent toutes entieres dans ton opinion. Et le plus sur moyen de te mettre au large , c'est de faire passer devant toy le monde entier comme en revûë , & sur tout ton propre siecle ; de considerer separément le changement soudain qui arrive à chaque chose en particulier , & de penser que tout le temps qui coule depuis qu'elle est formée jusqu'à ce qu'elle soit détruite, est tres-court , & que comme celuy qui precede sa naissance est infini, celuy qui suivra sa mort le fera de même.

XXXV. Tout ce que tu vois perira tres-promptement.

Ceux qui le verront perir, périront bien-tôt eux-mêmes ; Et celuy qui est mort dans une extreme vieillesse, sera bien-tôt égal à celuy qui est mort fort jeune.

XXXVI. Examine bien quel est l'esprit de ces gens-là ; quelles occupations ils ont ; quelles sont les choses par lesquelles on peut attirer leur amour & leurs respects. Enfin regarde leurs ames toutes nuës, & voy que quand elles pretendent servir par leurs loüanges, & nuire par leurs satires, c'est une pure vanité.

XXXVII. La perte de la vie n'est qu'un échange. C'est à cela que se plaît la Nature universelle, qui fait tout si bien & si sagement. Cela a été toujourns & sera de même jusqu'à l'infiny. Qui es-tu donc toy, qui dis que tout a été mal dès le com-

mencement & ira toujourns mal de mème? Quoy ! parmy tant de Dieux dont tu crois que le monde est remply , il ne s'en est pas trouvé un seul qui ait eu la force de corriger ce desordre? & le monde est donc condamné à être éternellement malheureux ?

XXXVIII. La matiere de chaque chose n'est que pourriture; De l'eau, de la poudre, des os, de l'ordure. Le marbre n'est qu'un calus de la terre; l'argent & l'or n'en sont que la lie. Les étoffes ne sont que les excremens des animaux ; la pourpre, n'est que le sang d'un coquillage; & ainsi du reste. Ta vie même est quelque chose de pareil ; elle vient de là & elle y retourne.

XXXIX. C'est avoir assez vécu dans la misere, dans les lamentations & dans les grimaces. Qu'est-ce qui te trouble,

338 *Reflexions Morales de l'Emp:*
que trouves-tu là de nouveau ?
qu'est-ce qui t'épouvante ? Est-
ce la forme ? regarde-la. Est-ce
la matiere ? examine-la. Il n'y a
rien au delà de ces deux choses.
Sois donc desormais plus simple,
plus équitable & plus complai-
sant envers les Dieux.

X L. Voir ce monde cent
années ou ne le voir que trois,
tout cela est égal.

X L I. S'il a peché, le mal
est en luy. Mais peut-être n'a-t-
il pas peché.

X L I I. Ou tout ce qui arri-
ve part d'une même source in-
telligente, & arrive également
pour tout le corps ; & ainsi il ne
faut pas qu'une partie se plaigne
d'une chose qui est destinée pour
le tout, & non pas pour elle seule ;
où tout se fait par le cōcours for-
tuit des atomes, & le monde n'est
qu'un mélange & qu'une dissi-
pation. Dequoy t'étonnes - tu

donc ? & pourquoy dis-tu à ton esprit : tu es mort, tu es perdu ? Est-ce donc luy qui mange, qui boit, qui se fâche, qui rit, & qui fait toutes les autres fonctions corporelles ?

XLIII. Ou les Dieux ne peuvent rien, ou ils peuvent quelque chose. S'ils ne peuvent rien pourquoy les pries-tu ? & s'ils peuvent quelque chose, au lieu de les prier qu'un tel accident arrive ou n'arrive pas, pourquoy ne les pries-tu pas plutôt de te faire la grace de ne craindre rien, de ne desirer rien, de ne t'affliger de rien. Car si les Dieux peuvent aider les hommes, ils peuvent sur tout les aider en cela. Tu me diras peut-être qu'ils ont mis tout cela en ton pouvoir. Ne ferois-tu donc pas beaucoup mieux de te servir avec une entière liberté de ce qui dépend unique-

§ 40 *Reflexions Morales de l'Empi-*
ment de toy, que de te tant tour-
menter pour ce qui n'en dépend
point, & que de le désirer dans la
servitude & dans la bassesse ?
Mais qui t'a dit que les Dieux
ne nous secourent pas dans les
choses qui sont en nôtre pou-
voir ? commence seulement à
faire de ces sortes de prieres &
tu verras. Celuy - cy prie qu'il
puisse obtenir des faveurs de sa
maîtresse ; & toy prie de n'avoir
jamais de pareils desirs. Celuy-là
demande d'être défait d'une tel-
le chose ; & toy demande de
n'avoir pas besoin d'en être dé-
fait. Un autre que son fils ne
meure point ; & toy prie de ne
pas craindre qu'il meure. En un
mot tourne ainsi toutes tes prie-
res, & tu en verras le fruit.

X L I V. Epicure dit en quel-
que endroit: *Dans mes maladies*
je n'entretenois nullement de mon
mal ceux qui me venoient voir,

& je n'avois point avec eux de ces conversations de malade ; mais je passois les journées à discourir des principes des choses , & sur tout , à prouver que l'ame en participant aux douleurs du corps , peut conserver sa tranquillité & se maintenir dans la possession de son veritable bien. En me mettant entre les mains des Medecins , je ne leur donnois pas lieu de s'enorgueillir comme si c'étoit une chose bien considerable que de me redonner la santé. Et en ce temps-là même , je passois ma vie doucement & heureusement. Fais donc comme luy , & dans les maladies & dans tous les autres accidens , que rien ne te separe jamais de la philosophie , & ne t'amuse point à discourir avec les fots , ny avec les Physiciens. C'est une regle commune à tous les mestiers & à tous les arts , qu'il ne faut s'at-

tacher qu'à ce qu'on fait, & à l'instrument avec lequel on le fait.

XLV. Quand quelqu'un t'a offensé par son impudence, demande toy à toy-même: Se peut-il faire que dans le monde il n'y ait point d'impudens? Non, cela ne se peut. Ne demande donc point l'impossible. Celuy qui t'a offensé est du nombre de ces impudens qui doivent être nécessairement dans le monde. Pense de même sur un fourbe, sur un perfide, & sur tout autre homme qui aura peché de quelque maniere que ce soit. Car dès le moment que tu te souviendras qu'il est impossible qu'il n'y ait pas dans le monde de cette race de gens, tu trouveras en toy plus de facilité à les supporter chacun en particulier. Il est aussi tres-utile de rechercher d'abord qu'elle vertu la nature a

donné pour l'opposer à un tel vice. Car elle n'a pas manqué d'en donner une contre chaque vice comme une espece de contrepoison. Par exemple, contre la cruauté elle a donné la douceur, & contre un autre venin un autre antidote. Enfin il dépend de toy de montrer le bon chemin à celuy qui s'égare: Or tout homme qui peche s'égare & s'éloigne de son but. En quoy t'a-t-on donc offensé? Si tu y prends bien garde tu trouveras qu'aucun de ceux contre qui tu te mets si fort en colere, n'a rien fait qui puisse rendre ton ame moins parfaite qu'elle n'est. C'est pourtant en cela que consiste tout le tort & tout le mal qu'on te peut faire. D'ailleurs qu'y a-t-il là de mauvais & d'étrange, qu'un ignorant fasse les actions d'un ignorant? Ne dois-tu pas plutôt te plaindre de toy-

même de ce que tu n'as pas prévu, & que tu ne t'es pas attendu qu'un tel feroit ce qu'il a fait? car la raison t'a souvent donné lieu de penser que vraisemblablement il feroit une telle faute. Cependant tu l'as oublié, & tu es surpris qu'il l'ait faite. Sur toutes choses quand tu te plaindras d'un ingrat & d'un perfide, ne t'en prends qu'à toy-même, car c'est manifestement ta faute, soit d'avoir crû qu'un homme ainsi disposé te garderoit le secret; soit, quand tu as fait un plaisir, de ne l'avoir pas fait libéralement, sans en attendre aucune reconnoissance, & de n'avoir pas recueilly tout le fruit de ton action, dans le moment même de l'action. Car que veux-tu davantage? N'as-tu pas fait du bien un homme? cela ne te suffit-il pas? & en faisant ce qui est se-

lon la nature, demandes-tu d'en être recompensé ? C'est comme si l'œil demandoit d'être payé parce qu'il voit, & les pieds parce qu'ils marchent. Car comme ces membres sont faits pour cela, & qu'en remplissant leurs fonctions ils ont tout ce qui leur est propre, de même l'homme est né pour faire du bien, & toutes les fois qu'il est dans cet exercice, ou qu'il fait quelque chose d'utile à la société, il accomplit les conditions sous lesquelles il est au monde, & il a ce qui luy convient.

Fin du neuvième Livre,

REMARQUES

SUR

LE NEUVIEME LIVRE.

I. *Tout homme qui fait une injustice est impie.*] Voilà déjà une grande verité dont Dieu a daigné éclairer les Payens, en leur faisant connoître qu'il n'y a point d'injustice qui ne soit une impieté. Qu'on parle mal de son prochain; qu'on neglige de secourir un pauvre; qu'on fasse un mauvais usage de son temps & de ses talens; ce sont autant d'impietez, parce que ce sont autant d'injustices. Marc Antonin étoit bien plus religieux que la plus part des Chrestiens d'aujourd'huy qui ne font pas consister l'impieté en tant de choses.

On l'appelle aussi la verité, parce qu'elle est la premiere cause de toutes les veritez.] Car Dieu est également appellé *la verité & le pere de la verité.*

Et celuy qui ment malgré luy & sans le sçavoir est aussi un impie.] Pendant que
 nous

nous avons tant de complaisance pour le mensonge volontaire , & que nous luy donnons tant de passeports , un Philosophe Payen est persuadé que le mensonge involontaire est une impiété , & il le prouve par des raisons incontestables.

Car il combat contre elle , puis qu'il va seeste baissée, & par son propre choix, contre ses ordres. C'est à dire contre ses veritez fondamentales , & que par le mépris qu'il a eu , &c.] Il n'y a pas là un mot qui ne soit d'un poids accablant. Antonin dit que Dieu ayant donné à l'homme le libre arbitre avec toutes les lumieres necessaires pour connoître les veritez fondamentales qu'il a établies , & qui sont comme autant de flambeaux qui éclairent l'univers , son ignorance ne peut jamais être traitée d'involontaire ; elle vient purement de son choix ; il a méprisé les secours que Dieu luy avoit donnez , & ce n'est que par ce mépris qu'il est justement tombé dans l'aveuglement qui l'empesche de discerner la verité d'avec le mensonge. Que de veritez éclaircies par ce seul principe ! & que de lumiere dans un Philosophe Payen !

Car il est impossible qu'il n'accuse la nature d'avoir fait un partage injuste.]

C'est le piège funeste où celuy qui a composé le Pseaume LXXII. avouë qu'il avoit pensé tomber, & dont il ne s'étoit garanti qu'en se jettant dans le Temple du Seigneur, où il avoit considéré la fin du juste & de l'impie :

Mei autem pene moti sunt pedes, pene effusi sunt gressus mei, quia zelavi super iniquos pacem peccatorum videns,

&c. Donec intrem in sanctuarium Dei, & intelligam in novissimis eorum.

Après avoir conçu en elle-même les raisons de tout ce qui devoit être.] Car rien n'arrive que selon les loix de la providence, Dieu ayant de toute éternité conçu en luy-même les idées de tout ce qui devoit être, & qui estoit possible, comme cela a esté expliqué ailleurs. Mais cette providence generale & premiere, s'il est permis de parler ainsi, n'empesche pas que Dieu n'agisse continuellement, puisque c'est luy-même qui execute tout ce qu'il a resolu. Car Dieu ne s'est pas contenté d'imaginer & de disposer une fois les choses dans le commencement des temps, pour cesser en suite comme un Legislatteur se re-

pose après avoir donné ses Loix. La bonté de Dieu n'a ny commencement, ni fin, puis qu'elle est en luy & de son essence, & Dieu n'est pas tantost present, & tantôt absent. Il est toujours present à tout, sans estre renfermé dans rien, & sa providence s'étend actuellement sur toutes choses.

I I. *Après ce premier degré de bonheur, le plus grand ensuite.*] Les hommes ne peuvent guere aspirer au premier bon-heur; car il est bien difficile, sur tout pendant une longue vie, qu'ils soient exempts de tous ces vices, mais rien n'empesche qu'ils n'obtiennent le second, qui est de les avoir en horreur de s'en repentir & de souhaiter de s'en défaire.

Celle-cy est la mort des animaux.] L'une ne tuë que le corps, & l'autre tuë le corps & l'ame.

I I I. *Ne méprise point la mort, contente-toy de la recevoir de bon cœur.*] La mort estant une des fonctions de la nature, il faut être sur celle là comme sur toutes les autres, c'est à dire, l'attendre tranquillement sans la désirer, ny la craindre. Mais cela peut-il s'accorder avec le mépris que la re-

ligion nous enseigne d'avoir pour la mort ? parfaitement ; nous ne méprisons pas la mort entant qu'elle est une action de la nature ; nous la méprisons en tant qu'elle est souvent un vain fantôme qui veut nous épouvanter, comme si son pouvoir n'avoit pas des bornes fort étroites ; qu'elle püst nuire aux gens de bien , & que nous ne fussions pas assurez de triompher d'elle. C'est ainsi que les Martyrs l'ont méprisée avec un courage plein d'humilité.

Ce n'est pas qu'il faille choquer ny offenser les autres] Comme ce qu'il vient de dire paroît dur , & semble inspiter la haine ou le mépris des autres hommes , il a soin de l'adoucir en expliquant sa pensée.

Tu vois tout ce qu'on a à souffrir de la contrariété qu'on trouve dans le commerce des hommes.] Antonin ne parle pas icy de la contrariété sur les choses indifferentes qui causent tous les jours tant de disputes parmi les hommes ; il parle de la contrariété sur les choses essentielles , comme sur le juste & l'injuste ; le bien & le mal ; & sur la Religion même. Il n'y a rien qui doive plus dégouter de la vie que ces contradictions.

O mort viens promptement à mon secours de peur que je ne m'oublie.] c'est-à-dire, de peur que les opinions depravées des autres ne me seduisent, & que je ne me laisse enfin emporter au torrent. Car comme dit l'Auteur du Livre de la Sagesse, le charme de la depravation est grand; il éteint facilement le bien; & la concupiscence éfrenée change l'ame sans malice, & corrompt le meilleur naturel. Ce n'est que par une grace particulière du Ciel qu'on résiste à tant de pernicieux exemples.

V. - *Souvent on n'est pas moins injuste en ne faisant rien.*] Car l'homme n'est pas seulement né pour ne pas faire le mal, il est né pour faire le bien, & c'est ce que J E S U S - C H R I S T a voulu nous apprendre par la parabole de l'homme, qui ayant reçu un talent de son Maître l'avoit enfoui, & s'étoit contenté de ne pas le perdre.

8. Matth.
25.

V I. *C'est assez pour le present d'avoir une opinion saine des choses.*] Antonin se parle ainsi à luy-même pour chasser quelque imagination facheuse qui venoit troubler sa tranquillité.

V I I. *Retiens tes mouvemens.*] Re-

552. *Reflexions Morales de l'Emp.*
tenir ses mouvemens c'est les remettre
dans les bornes qu'ils doivent avoir,
les rapporter au bien de la société, les
faire avec exception, & les propor-
tionner au mérite des choses.

Eteins tes desirs.] Car les hommes
ne sçavent point du tout ce qu'ils doi-
vent desirer.

VIII. *Et un même esprit intelligent
a esté donné aux animaux raisonnables.*]
Quoy que cela ne soit pas vray dans
le sens des Stoïciens qui croyoient que
cet esprit intelligent étoit une partie
de Dieu même, il ne laisse pas d'être
vray au fond. Le même esprit a esté
donné à tous les hommes, il n'est
different qu'à proportion du different
usage qu'ils en font, & des differen-
tes graces que Dieu y ajoute.

IX. *Tous les estres qui ont quelque
chose de commun entr'eux tachent de se
joindre.*] Antonin prouve icy que tous
les estres ont une inclination & une
pente naturelle à s'unir avec leurs sem-
blables, & que cette inclination est
plus forte à mesure qu'ils sont plus
parfaits. Il n'y a que l'homme qui re-
belle à cette loy generale de la natu-
re, tâche de rompre ses liens & de mé-

priser l'union qu'elle luy inspire. Mais cette même revolte est une des plus sensibles preuves de ce qu'il établit ; car il a beau faire , la nature est toujours la plus forte ; s'il se détache de l'un , il faut necessairement qu'il se joigne à l'autre , & plus il s'éloigne , plus il serre ses nœuds. Tout ce chapitre est admirable.

Et comme des amours.] Il dit comme des amours , parce que les Stoïciens ne vouloient pas reconnoître dans les animaux de veritables passions ; ils disoient seulement qu'ils avoient comme des passions. Car les passions , disoient-ils , sont des modifications de la raison , & ne subsistent pas sans elle. L'opinion que les animaux ne sont que des machines , n'est donc pas née aujourd'huy.

Une maniere d'union comme dans les astres.] Car quoy que les astres soient éloignez & separez les uns des autres ils sont en quelque maniere unis par leurs fonctions ; ils ne sont pas moins d'accord que constans dans leur course & dans la maniere dont ils annoncent la gloire de leur Createur.

Les creatures raisonnables sont les

554 *Reflex. Morales de l'Emp.*
seules.] Avec quelle force & quelle
adresse Antonin met icy la corruption
des hommes dans tout son jour ?

*Mais elles ont beau fuir, elles sont
tôûjours arrestées.*] Cela est vray, &
cela suffit pour la preuve de ce qu'il
veut établir; mais les hommes n'en
sont pas plus heureux, & leur re-
volte n'en est pas moins grande; ils
se separent des bons & se joignent
aux méchans.

*On trouveroit plutôt un corps terrestre
entièrement detaché de tout autre corps.*]
Rien ne marque mieux que cette idée
la nécessité de l'union, les hommes ne
sçauroient se passer de ce secours; les
plus scelerats le recherchent.

X. *Car quoy que l'usage ait consa-
cré cette expression à la vigne & aux
plantes, cela n'empesche pas qu'on ne
puisse s'en servir figurément.*] Antonin
a crû être le premier qui se soit servi
figurément de cette expression *porter
du fruit.* Car autrement il n'auroit pas
cherché cette espece d'excuse, & cela
semble prouver qu'il n'avoit pas lû les
Livres de l'Ecriture sainte, où rien
n'est plus ordinaire que cette expres-
sion.

La raison porte aussi son fruit qui est en même temps propre pour elle, & commun pour tout le monde.] Tous les fruits qui ne sont pas utiles à la société, ne sont que les fruits d'une raison altérée & corrompue. Car comme la raison est commune à tous les hommes, il faut nécessairement que les fruits qu'elle porte leur soient aussi communs. On trouvera ce principe admirable si on l'examine bien. Il n'est rien de plus aisé que de juger sur ce pied-là de la raison des hommes, à *fructibus eorum cognoscetis eos.* Vous les connoîtrez à leurs fruits.

XI. *Souviens-toy que c'est pour eux que t'a esté donnée la douceur & l'humanité.*] Car s'il n'y avoit des méchans, la douceur & l'humanité seroient des vertus inutiles.

Tu peux les imiter, ou tu dois dire qui t'en empesche.] Cet argument est plus pressant qu'il ne paroît ; car il n'y a point d'homme en quelque état qu'il soit, qui puisse alleguer une excuse legitime & valable pour s'empescher d'avoir de l'humanité & de la douceur.

XII. *Travaille, non pas comme un*

556 *Reflex. Morales de l'Emp:*
miserable.] C'est à dire , en te plai-
gnant toujours , comme si ce travail
étoit au dessus de tes forces , & qu'il
te rendît malheureux ; car il n'y a rien
de plus indigne d'un honnête homme,
c'est pourquoy Sophocle a mis dans la
bouche d'Hercule ces belles paroles :

Trachin.
1091.

ἀλλ' ἀσνάκλος αἰὲν ἐσπόμην κακοῖς.

*Mais je soutenois tous mes travaux
sans me plaindre.*

*Ny pour attirer l'admiration ou la
pitié.*] Car le plus souvent ceux qui
pratiquent des austeritez si grandes, ne
le font que pour être veus des hom-
mes. Platon dit fort bien un jour à
des gens qui admiroient la patience de
Diogene , & qui avoient pitié de luy
de ce qu'il se baignoit dans de l'eau
glacée : *Si vous voulez avoir pitié de
luy , vous n'avez qu'à vous retirer , &
à ne le plus voir.* Ne les regardez plus,
ils ne seront plus si ennemis d'eux-
mêmes.

XIX. *Toutes les choses du monde sont
semblables & toujours les mêmes.*] Car
le monde ne jouë qu'un seul & même
rolle , & de plus fort court. Quand il
a achevé, il n'y sçait d'autre finesse que
de recommencer.

XVI. *Le bien & le mal des animaux raisonnables & nez pour la société.*] Il est important de faire icy une distinction tres-necessaire. Pour ce qui regarde les hommes & la société, Antonin a raison de dire que nôtre persuasion est une des choses indifferentes, & qu'il n'y a de bien ny de mal, de vertu ny de vice que dans l'action. Mais par rapport à nôtre ame, à la Religion & à Dieu, si la persuasion seule ne fait pas toujours le bien, elle fait le mal. C'est la source & le principe du peché; car comme JESUS-CHRIST nous l'a enseigné, de la persuasion, c'est-à-dire, de la disposition du cœur, partent tous les crimes, & ce qui sort de l'homme, c'est ce qui souille l'homme. C'est de quoy Antonin étoit tres persuadé.

S. Mat. h.
15. 19.
S. Marc.
7. 21.

XVII. *Ce n'est pas un mal pour une pierre qu'on a jettée d'être portée en bas.*] On peut voir ce qui a esté remarqué sur l'article x x. du Liv. VIII. car c'est la même chose.

XX. *C'est la faute d'un autre, ton devoir est de la laisser là.*] La faute d'un autre ne fait rien pour moy, puis qu'elle ne peut me rendre méchant,

558 *Reflexions Morales de l'Emp.*
fans que j'y consente. Il faut donc la
laisser là, à moins que le bien de la so-
cieté ne requiere qu'on la releve, &
qu'on la fasse connoître. Mais il faut
bien examiner auparavant cette ne-
cessité.

*XXI. Les differens âges, c'est à
dire, les changemens qui arrivent dans
l'enfance, dans la jeunesse.]* Comme
le printemps est la mort de l'hiver;
l'esté, celle du printemps; & l'hiver
celle de l'esté; il en est de même des
saisons de la vie. Celle qui suit est la
mort de celle qui precede. L'enfance
meurt quand nous entrons dans l'a-
dolescence. Celle-cy finit quand l'â-
ge viril arrive, & la vieillesse est le
dernier soupir de l'âge parfait. Avez-
vous senti, comme dit saint Jérôme
dans quelqu'une de ses Lettres, tous
ces differens passages d'un état à l'au-
tre. Car c'est proprement mourir.
Pourquoy donc après avoir passé par
tant de morts craindrions-nous la der-
niere ?

*XXII. Examine bien ton esprit,
celuy de l'univers & celuy de son pro-
chain.]* Cela répond aux trois devoirs
qui lient l'homme. Le premier, est en-

vers Dieu, le second envers luy-même, & le troisiéme envers son prochain.

XXIII. *Comme tu es né pour remplir & parfaire un même corps de société.]* Ce principe est admirable. Comme il n'est pas permis à un homme d'être séparé un seul moment de la société, il ne luy est pas permis non plus de faire aucune action qui ne remplisse quelqu'un des devoirs de la vie civile. Toutes celles qu'il fait hors de cette veüe, & pour un autre fin sont non seulement inutiles mais criminelles, & il en rendra compte un jour devant Dieu. Cela s'accorde parfaitement avec ce que **JESUS-CHRIST** nous dit : *Je vous declare qu'au jour du jugement les hommes rendront compte de toutes les paroles inutiles qu'ils auront dites.*

XXIV. *Afin que l'on voye à l'œil & qu'on touche à la main ce qu'Homere a dit des morts qui se promènent dans les Enfers.]* Tous les efforts inutiles que l'on a faits pour expliquer ce passage, me persuadent qu'il estoit fort obscur, & j'ose esperer qu'on sera content de l'explication que je luy ay don-

360 *Reflexions Morales de l'Emp.*
née. Le sens en est parfaitement beau. Dans l'onzième Livre de l'Odyssée Homere décrit la descente d'Ulysse dans les Enfers, & la conversation qu'il a avec les morts, & ce Livre est appelé par cette raison *Necia*. C'est ce qui a fourni cette belle idée à Antonin qui dit que dans ce monde les hommes ne sont qu'une représentation, une image palpable de ce qui se passe dans les Enfers. Icy comme là on ne voit que des ombres, avec cette différence qu'icy on les touche, & que là on ne sçauroit les toucher. Avant Antonin Sophocle avoit dit dans son *Ajax* : *Je vois que nous tous qui vivons sur la terre, nous ne sommes que des ombres & des phantosmes vains.* Mais l'Empereur a ajouté beaucoup de sel à la pensée du Poëte.

XXV. *Regarde à la qualité de la forme.*] Il faut oter le masque aux choses aussi bien qu'aux hommes pour les bien connoître. Or oter le masque aux choses c'est considerer leur forme séparément de leur matiere ; car c'est ordinairement la forme qui nous épouvante, ou qui nous ravit.

XXVI. *Tu as souffert une infinité*

de maux pour n'avoir pas voulu te contenter.] On peut dire que tous nos maux viennent de cette cause.

XXVII. *Et les Dieux mêmes ont la bonté de leur donner.*] Puis que Dieu même qui est plus offensé que toy ne laisse pas d'avoir de la bonté pour les méchans, pourquoy refuses-tu d'en avoir ?

Par les songes & par les oracles.] Il a esté déjà parlé des songes : Pour les oracles, il est certain qu'Antonin y ajoûtoit beaucoup de foy & sa superstition pensa luy couter un jour la ruine de ses affaires dans un combat qu'il perdit.

XXVIII. *Il faut donc ou que l'intelligence universelle agisse sur chaque chose, &c. ou qu'elle ait donné une seule fois le mouvement.*] L'un n'exclut pas l'autre. Ils sont tous deux vrais, la providence a donné une fois le mouvement, mais cela n'empesche pas qu'elle n'agisse toujourns sur chaque chose, comme cela a esté prouvé ailleurs.

Si tout depend du hasard, n'en depends-tu pas aussi ?] Ce n'estoit pas l'opinion d'Antonin, mais il veut

faire voir aux Epicuriens que selonc leurs principes mêmes ils ne doivent ny murmurer, ny se plaindre, puis-que le hasard gouverne tout, il nous gouverne par consequent nous-mêmes; or il y a de l'injustice & de la folie à vouloir être seul exempt d'une loy generale & universelle.

XXIX. *Que ces petits hommes qui se piquent d'être grands politiques.*] Antonin veut s'empescher icy de donner dans le piege de certains Sophistes qui se piquant d'être grands politiques & grands Philosophes tout ensemble, se vantoient d'enseigner aux Princes l'art de regner & d'accorder la politique avec les maximes de la Philosophie. Cet Empereur se moque de ces vaines promesses & avec raison. Toute la politique d'un bon Prince consiste à faire ce que Dieu demande de luy. S'il le fait, la Philosophie & la politique sont d'accord, il n'est pas nécessaire qu'il en sçache davantage. Ceux qui étudient si fort les moyens de les accorder, cherchent bien plutôt à les broüiller pour jamais, & à fortifier l'une aux dépens de l'autre.

N'attends point icy une Republique

comme celle de Platon.] Quand on se moquoit de ces Sophistes dont parle Antonin, & qu'on traitoit leur science de vaine & de chimerique, ils avoient accoutumé d'alleguer en leur faveur les Livres politiques de Platon, c'est à dire, les Livres de la Republique, où ce Philosophe accorde d'une maniere merveilleuse la politique avec la Religion. Pour prevenir donc cette objection, ce sage Empereur dit qu'il ne faut pas esperer de voir icy-bas un état comme celuy que Platon décrit. Car il n'y a que Dieu qui pût effectuer cette idée, les Princes n'ont pas ce pouvoir, puis qu'il ne depend pas d'eux de changer l'opinion des hommes. Aussi Platon n'a-t-il fait cette description que pour donner le modèle parfait d'un gouvernement tres-juste, afin que tous les états puissent sur ce portrait juger des vices & des vertus de leur police. Que doit donc faire un Prince qui desespere de pouvoir porter les choses à cette perfection? Il faut qu'il fasse ce qui depend de luy, qu'il obeisse à Dieu, & qu'il luy laisse le soin du reste.

Et sans ce changement, que peut-on

564 *Reflexions Morales de l'Emp.*
attendre d'eux qu'une obeïſſance forcée.]
Ce paſſage eſt tres-remarquable. Les Princes ne peuvent attendre qu'une obeïſſance forcée ou intereſſée de ceux qui n'ont pas les ſaines opinions, c'eſt-à-dire, qui confondent le juſte & l'injuſte, & ne connoiſſent pas tous leurs devoirs. Auſſi Socrate prouve en quelque en droit que plus un homme eſt inſtruit, plus il obeït avec ſoumiſſion à ſon Prince legitime. Quand il n'y auroit que ce ſeul intereſt il eſt aſſez grand pour devoir obliger les Princes à favorifer les Lettres qui ſont un des plus ſolides appuis de leur grandeur.

Va preſentement & me parle d'Alexandre, de Philippe & de Demetrius Phalereus.] C'étoient-là les exemples que ces Sophiſtes citoient comme de grands hommes qui avoient ſçû toujours garder une certaine gravité avec les Peuples, & accorder la politique avec la Religion. Antonin ne veut pas approfondir cette matiere par le reſpect qu'il a pour ces grands noms, il ſe contente de dire que c'eſt à eux à voir ſ'ils ont eſté tels qu'ils ont voulu paroître, & ſi leurs actions ont

répondu à leur gravité ; car la gravité peut être fausse, au lieu que la justice ne l'est jamais.

La Philosophie agit d'une maniere modeste & simple.] Voilà en deux mots le caractère d'Antonin. Il regarde l'orgueilleuse gravité comme la marque d'un Prince qui fait ceder la Religion à la politique ; & au contraire, il regarde la simplicité & la modestie comme le véritable caractère d'un Prince qui tient la politique humiliée sous la Religion. Il n'estoit donc pas de l'opinion de ceux qui soutiennent que les affaires d'état ont des preceptes plus hardis, & que les regles de la Religion y sont ineptes & dangereuses.

XXXII. *Il faut regarder d'en haut ces millions de troupeaux.*] Car le moyen le plus seur pour trouver toutes les choses du monde petites & indignes de nôtre estime, c'est de les regarder comme d'un lieu élevé. On peut voir l'article XLVII. du Liv. VII.

XXXIII. *C'est-à-dire, dans tous tes desirs & dans toutes tes actions.*] Il explique ce que c'est qu'estre juste, les actions seules ne suffisent pas si

les desirs n'y répondent.

XXXV. *Es celuy qui est mort dans une extreme vieillesse sera bien-tôt égal à celuy qui est mort fort jeune.*] Car tout le passé est égal, & d'ailleurs un homme qui aura vécu mille ans, sera tout aussi long-temps mort, que s'il étoit mort'en nourrice.

XXXVI. *Examine bien quel est l'esprit de ces gens là, quelles occupations ils ont.*] Si nous ne nous trompions pas dans cet examen, nous nous mocquerions de leurs mépris, & rougirions de leurs loüanges.

C'est une pure vanité.] Il n'y a rien de plus vray que cette décision. Qu'il y a dans le monde de ces hommes vains ?

XXXVII. *Qui es-tu donc toy qui dis que tout a esté mal dès le commencement.*] Antonin combat icy le sentiment de ceux qui soutenoient que le monde n'est que desordre, & que confusion, & qu'il se gouverne au hazard. Est-ce à un ver de terre de decider ainsi d'une chose qui est si fort au dessus de luy ? Quoy ! il se constituë juge des ouvrages de la Nature universelle qui l'a formé, & il se pretend

plus parfait que la cause. Quel aveuglement, & quelle temerité ?

Quoy parmi tant de Dieux dont tu crois que le monde est rempli.] Quoy que les Stoïciens crüssent un seul Dieu createur & maître de toutes choses, ils ne laissoient pas d'établir plusieurs Divinitez inferieures plus ou moins parfaites selon que l'esprit du premier être leur étoit plus ou moins communiqué.

Et le monde est donc condamné à être éternellement malheureux ?] Cela ne sçauroit être. Dieu ne peut avoir rien créé dans la veüe de le rendre malheureux. Ainsi la malediction tombée sur le monde n'est pas l'ouvrage de Dieu; mais, ce qu'Antonin n'a pas connu, elle est l'ouvrage du peché : car le monde entier est sujet au Demon; & bien loin que Dieu ait voulu damner le monde, il ne s'est fait homme que pour le sauver.

XXXVIII. La matiere de chaque chose n'est que pourriture.] Voicy un exemple de ces examens qu'Antonin veut qu'on fasse pour apprendre à mépriser tout ce qui est perissable & mortel.

Ta vie même est quelque chose de pa-

reil.] Elle ne vient que de la corruption, ne s'entretient que par la corruption, & ne finit que par la corruption. Comment est-on donc si attaché à une chose si corrompue ?

XLI. *S'il a peché, le mal est en luy, mais peut-être n'a-t-il pas peché.*] Il est si difficile de juger sainement des actions de nôtre prochain, que le plus seur est de n'en point juger du tout, de peur que nous n'en fassions des jugemens temeraires. C'est pourquoy Nôtre Seigneur nous dit : *Ne jugez point afin que vous ne soyez points jugés.* Pourquoy juges-tu ton frere qui est peut-être plus innocent que toy. *Celuy qui juge son frere, médit de la loy, & juge la loy.* Si ton frere a mal fait, il n'a fait mal qu'à luy-même. Mais peut-être n'a-t-il pas mal fait. Attends donc le jugement de Dieu qui nous jugera tous selon nos œuvres.

S. Matth.
7.

S. Jacq.
4. 11.

XLII. *Et pourquoy dis-tu à ton esprit : tu es mort, tu es perdu ? Est-ce donc luy qui mange, qui boit, &c.*] Quand nous disons, *je suis perdu* nous ne pouvons le dire qu'à nôtre esprit, puis que le corps ne perit point. Or cette plainte est ridicule, car nôtre

esprit estant immateriel , il ne peut perir par consequent , & comme il ne subsiste pas par le concours fortuit des atomes , il ne se détruit pas non plus par leur des-union , & par leur derangement. Ce raisonnement d'Antonin est vray au fond ; mais c'est une de ces regles qui excèdent nôtre usage , ce sont de ces pointes élevées de la Philosophie sur lesquelles aucun estre humain ne se peut rasseoir.

XLIII. *Et que de la desirer dans la servitude , & dans la bassesse.*] Car on est esclave de tout ce qu'on desire, ou que l'on craint.

Mais qui t'a dit que les Dieux ne nous secourent pas dans les choses qui sont en nôtre pouvoir ?] Ce passage est fort beau. Antonin y reconnoit & avouë clairement que quoy que Dieu en nous donnant le libre arbitre nous ait donné le moyen de faire le bien, il ne laisse pas de nous secourir encore pour nous porter à le faire , & ce nouveau secours ne détruit nullement nôtre liberté. Car c'est par la douceur de ses inspirations efficaces qu'il determine nôtre cœur sans luy imposer de nécessité , & en luy laissant tou-

570 *Reflex. Morales de l'Emp.*
jours la libetté du choix.

Commence seulement à faire de ces sortes de prieres & tu verras.] Antonin a bien connu que Dieu ne pouvoit pas refuser ce bon esprit à ceux qui le luy demandent. Et c'est ce que Nôtre Seigneur nous dit : *A combien plus forte raison vôtre Pere qui est au Ciel vous donnera t-il son bon esprit quand vous le luy demanderez ?*

S. Luc.
11. 13.

X L I X. *Et je n'avois point avec eux de ces conversations de malade.*] Il n'y a rien de plus ordinaire aux hommes que le défaut qu'Epicure condamne icy. Dans les moindres maladies ils ne sçavent parler que de leur mal, ils en sont si frapez qu'ils en parlent même fort long-temps après leur guerison. Quelle foiblesse, & quelle ignorance ? Si ces conversations de malade paroïssent messeantes & indignes à Epicure, que ne doivent-elles point paroître à un Chrétien ?

En me mettant entre les mains des Medecins je ne leur donnois pas lieu de s'en orgueillir.] Ces paroles sont plus precieuses que l'or. Elles nous apprenent à corriger un abus qui n'est que trop

troupe ordinaire. L'amour demesurée que nous avons pour la vie fait tout l'orgueil des Medecins. Nous les regardons comme des Dieux & comme si nôtre salut dependoit uniquement de leurs remedes. N'estimons nôtre santé que ce qu'elle vaut, nous rabattrons beaucoup du respect que nous avons pour la Medecine.

Et ne s'amuse point à discourir avec les Sots, ny avec les Physiciens.] Car les uns & les autres s'enseigneront à rapporter tout au corps.

Qu'il ne faut s'attacher qu'à ce qu'on fait, & à l'instrument avec lequel on le fait.] C'est à nous à voir si nous sommes en ce monde pour chercher la santé du corps, ou celle de l'ame. Cette recherche est bien-tôt faite. Il ne faut plus qu'agir conformément aux veüs que nous devons avoir, & à la fin qui nous est proposée; & à nous servir des moyens qui seuls peuvent nous y faire parvenir.

X L V. *Qu'il est impossible qu'il n'y ait pas dans le monde de cette race de gens.*] Puis que le monde a esté assujety au Demon par le peché, il est

372 *Reflexions Morales de l'Emp*
impossible qu'il n'y ait des méchants.
C'est pourquoy saint Paul dit que si on
ne vouloit pas vivre avec ces sortes
de gens il faudroit sortir du monde.

1. Corr.
5. 01.

*Quelle vertu la nature a donné pour
l'opposer à un tel vice.*] Ce passa-
ge est beau, comme il n'y a point de
mal qu'il n'y ait un bien qui luy ré-
ponde, & qui luy soit opposé, il y a
de même une vertu opposée à chaque
vice. Car un vice qui n'auroit pas sa
vertu contraire demeureroit sans pou-
voir estre combattu.

*C'est comme si l'œil demandoit d'être
payé parce qu'il voit.*] Saint Jérôme
dit fort bien que comme tous les
membres du corps servent à leurs
dépens sans attendre aucune re-
compense, nous qui sommes mem-
bres d'un tout bien plus considerable,
nous devons faire de même & servir
pour rien.

Fin du neuvième Livre.



REFLEXIONS MORALES

DE

L'EMPEREUR

MARC ANTONIN.

LIVRE DIXIÈME.

I.  ON ame quand se-
ras-tu donc bonne,
simple, sans mélange
& sans fard ? Quand seras-tu
plus visible & plus aisée à con-
noître que le corps qui t'envi-
ronne ? Quand goûteras-tu les
douceurs qu'on trouve à avoir
de la bienveillance & de l'af-
fection pour tous les hommes ?
Quand seras-tu pleine de toy-
même & riche de tes pro-

Aaa ij

974 *Reflexions Morales de l'Emp.*
pres biens ? Quand renoncera-
tu à ces folles cupiditez, & à
ces vains desirs qui te font sou-
haiter des creatures animées, ou
inanimées pour contenter tes
passions ; du temps pour en jouir
davantage ; des lieux & des pais
mieux situez ; un air plus pur,
& des hommes plus sociables ?
Quand seras-tu pleinement sa-
tisfaite de ton état ? Quand trou-
veras-tu ton plaisir dans toutes
les choses qui t'arrivent ? Quand
seras-tu persuadée que tu as tout
en toy ; que tout va bien pour
toy ; que tout ce que tu as vient
des Dieux ; que ce qui leur plaît
t'est bon ; & que tout ce qu'ils t'é-
voyent tend à la conservation de
cet être tres-parfait, tres-bon,
infiniment juste, infiniment beau,
qui produit, qui comprend, qui
environne, & qui embrasse tou-
tes choses, & qui, quand elles se
dissolvent & se separent, les re-

Soit en luy pour en produire de nouvelles & toutes semblables. Enfin, quand feras-tu si bien d'accord & si bien unie avec les hommes & avec les Dieux que vivant avec eux sous les mêmes loix, & comme sous la même police, tu ne puisses plus ny te plaindre d'eux, ny leur donner lieu de condamner ta conduite ?

II. Regarde bien ce que demande ta nature, comme si tu étois gouverné par la nature seule, & le fais si la nature de l'animal n'en est point blessée. Regarde ensuite ce que demande la nature de l'animal, & ne te le refuse point à moins que cela ne soit contraire à la nature de l'animal raisonnable. Car qui dit animal raisonnable dit politique, c'est à dire né pour la société. Si tu observes bien ces règles, ne te mets en peine de rien.

III. Ou tu peux supporter ce qui t'arrive, ou tu ne le peux pas. Si tu le peux, ne t'en fâche point, mais supporte-le. Si tu ne le peux pas, ne t'en fâche pas non plus, car en te consumant il se consumera aussi. Souviens-toy pourtant qu'il est en ton pouvoir de souffrir tout ce qu'il dépend de ton opinion de te rendre supportable, en te persuadant que c'est ton intérêt ou ton devoir qui le veulent ainsi.

IV. Quand quelqu'un peche, enseigne-le doucement, & luy remontre sa faute. Et si tu ne le peux faire, n'accuse que toy-même, ou plutôt ne t'accuse point.

V. Tout ce qui t'arrive t'étoit préparé dès l'éternité L'enchaînement fatal des causes en filant dès le commencement des siècles la trame de ta vie y a joint & mêlé ces accidens.

VI. Que ce soit les atomes

ou la nature, il faut d'abord poser que je suis une partie de ce tout que la nature gouverne ; & ensuite que je suis lié naturellement avec les autres parties de même espee. Etant bien persuadé de ces veritez, je ne pourray jamais prendre en mauvaise part rien de ce qui me sera distribué par un tout dont je fais partie: car il n'est pas possible qu'une chose soit mauvaise pour une partie, quand elle est bonne pour le tout. Et ce tout ne peut rien avoir en soy qui ne luy soit utile. C'est un avantage qui est commun à toutes les natures. Mais la nature de l'univers a de plus ce privilege qu'aucune cause extérieure ne peut la forcer à rien produire qui luy soit nuisible. Cette premiere verité que je suis une partie de ce tout me fera acquiescer à tous les accidens qui m'arriveront dans la suite, & la

seconde, que je suis lié naturellement avec les parties de même espece, me portera à ne rien faire qui ne soit utile à la société; à avoir toujours devant les yeux ces autres parties; à rapporter à leur utilité toutes mes actions & tous mes desseins, & à éviter tout ce qui pourroit leur être contraire. Pendant que je seray dans cette disposition, il faut necessairement que ma vie soit heureuse, comme tu conçois que seroit celle d'un bourgeois, qui rapporteroit toutes ses actions au bien de ses concitoyens, & qui recevroit de bon cœur tout ce que sa ville luy départiroit.

VII. Toutes les parties de cet univers qui sont renfermées dans les espaces du monde doivent necessairement perir. C'est à dire s'alterer & se changer. Si c'est un mal pour elles, & un mal inevitable,

inevitable, la condition de cet univers est donc bien malheureuse, que toutes ses parties soient destinées à perir & à changer en mille façons? La Nature a-t-elle donc voulu procurer ce mal à toutes ses parties, & faire qu'elles ne fussent pas seulement sujettes au mal; mais, ce qui est bien pis, qu'elles ne pussent jamais l'éviter? Où les a-t-elle faites ainsi par mégarde & sans le sçavoir? l'un & l'autre sont également incroyables. Que si laissant là la Nature on s'avise de dire que toutes ses parties sont nées pour une telle fin, n'est-ce pas une chose bien ridicule que dans le même temps qu'on soutient que les parties de l'univers sont nées pour le changement, on ne laisse pas d'en être surpris & de s'en fâcher comme si cela étoit contraire à la Nature; sur tout chaque

chose retournant par sa dissolution dans les mêmes principes d'où elle a tiré son être. Car sa dissolution n'est, ou qu'une dissipation des élémens qui l'ont composée; ou qu'un changement par lequel ce que nôtre corps a de solide se change en terre, & ce qu'il a de spiritueux se change en air; de sorte que tout retourne sous les ordres & en la disposition de cet univers, soit qu'il doive perir par un embrasement general après une certaine revolution de siècles; ou qu'il ne fasse jamais que se renouveler par des changemens continuels. Quand je te parle de ce que tu as de solide & de spiritueux, ne t' imagine pas que ce soit ce que tu as eu à ta naissance; l'un & l'autre ne sont que d'hier ou d'avant hier par le moyen des alimens que tu as pris & de l'air que tu as respiré. C'est

ce que tu reçois de jour en jour qui se change, & non pas ce que ta mere t'a donné. Et quand on supposeroit même que ce que tu as reçu de ta mere & qui t'a fait ce que tu es, est mêlé & confondu avec ce que tu as tiré de la nourriture & de la respiration, cela ne detruiroit pas ce que je viens de dire, qui demeure constamment vray.

VIII. Quand tu te feras une fois donné le nom de bon, de modeste, de veritable, de prudent, de complaisant & de magnanime, prends bien garde de ne les pas changer. Et si par malheur tu venois à les perdre, tâche de les recouvrer au plûtôt. Mais souviens-toy que celuy de prudent t'avertit que tu dois t'appliquer serieusement & sans relâche à connoître chaque chose par toy-même ; que celuy de complaisant t'engage a recevoir

de bon cœur ce qu'il plaît à la Nature universelle de t'envoyer; & que celuy de magnanime t'oblige à élever ton esprit au dessus de tous les mouvemens de la chair, & à mépriser la gloire, la mort & toutes les autres choses semblables. Si tu conserves donc ces beaux noms sans te soucier que les autres te les donnent, tu seras un autre homme, & tu meneras une autre vie, car de vouloir être encore tel que tu as été jusques icy, & de te laisser encore déchirer & traîner par les mêmes foins, cela est d'un homme lâche, trop attaché à la vie, & entierement semblable à ces miserables qui combattent contre les bêtes, & qui à demi mangés & tout couverts de sang & de blessures demandent d'être reservez au lendemain pour être encore exposez aux mêmes dents & aux mêmes ongles. Tâche donc de

parvenir à ce peu de noms, & quand tu y seras parvenu, tâche de t'y maintenir comme si tu étois transporté dans les isles des Bien-heureux. Que si tu t'aperçois que tu ne puisses pas les garder tous, retire-toy dans quelque coin que tu puisses défendre, ou fors même du monde entièrement sans te fâcher, avec un esprit de simplicité, de liberté & de modestie; & ravi de pouvoir au moins faire cette bonne action dans la vie, que d'en sortir courageusement. Mais ce qui t'aidera le plus à retenir tous ces noms, c'est de te souvenir des Dieux, & de penser qu'ils ne veulent pas que les hommes les flatent, mais qu'ils leur ressemblent, & qu'ils fassent ce qui est de l'homme, comme le figuier fait ce qui est du figuier; le chien ce qui est du chien; & l'abeille ce qui est de l'abeille.

IX. La comedie du monde, la guerre, la frayeur, la paresse ou l'esclavage effaceront peut-être dans un seul jour toutes ces saintes maximes de ton esprit.

X. Sur combien d'objets un Physicien ne promene-t-il pas son imagination. Combien de choses fait-il passer devant luy cōme en reveuë ? Mais il ne faut pas se contenter de connoître; il faut agir & joindre la pratique à la theorie, si l'on veut bien faire son devoir, & conserver pur & entier en soy-même le plaisir que donne la connoissance des choses; ce plaisir qui pour être secret n'en est pourtant ny moins sensible, ny plus caché.

XI. Quand jouïras-tu de la simplicité & de la gravité ? Quand auras-tu une connoissance si distincte de chaque chose, que tu sçaches ce qu'elle est dans son essence; quel lieu elle occu-

pe dans l'Univers; de combien de temps sera sa durée; ce qui entre dans sa composition; à qui elle peut être donnée; & ceux qui peuvent & la donner & l'ôter?

XII. Une araignée se glorifie d'avoir pris une mouche; & parmi les hommes l'un se glorifie d'avoir pris un lièvre; un autre d'avoir pris un poisson; celuy-là d'avoir pris un sanglier ou un ours; & celuy-cy d'avoir pris des fermates. Ne les trouvera-t-on pas tous de vrais brigands si l'on examine bien leurs opinions?

XIII. Accoutume-toy à connoître & à examiner comment toutes choses se changent les unes dans les autres; sois attentif à ces changemens, & t'exerce continuellement à cette maniere de meditation. Il n'y a rien qui rende l'ame si grande; car celuy qui sçait que dans un

moment il sortira de la vie, & quittera tout par consequent, il a déjà dépoüillé son corps, & s'est remis tout entier, pour ce qui regarde ses actions, entre les mains de la souveraine justice; & entre celles de la nature universelle pour ce qui regarde les accidens qui peuvent luy arriver. Du reste il n'a pas seulement la moindre attention à ce qu'on pourra dire, penser, ou faire contre luy; content de ces deux avantages, d'agir avec justice dans ce qu'il fait, & d'embrasser avec joye ce qui luy arrive, il renonce à tous les autres soins, & à toutes les autres occupations du monde. Il ne demande qu'à marcher droit par le chemin de la loy, & qu'à suivre Dieu, dont toutes les voyes sont droites, & tous les jugemens justes.

XIV. Que sert-il d'avoir

des défiances & des soupçons, quand il dépend de toy de voir dequoy il s'agit, & ce qu'il faut faire? Si tu le vois, fais-le avec douceur, & sans regarder derrière toy. Si tu ne le vois pas, suspens ton action, & consulte tes conseillers les plus habiles. Que si quelque autre chose vient à la traverse, conduy-toy sagement selon l'occasion en suivant toujours ce te qui paroist juste. C'est le meilleur but que l'on puisse se proposer, & ce n'est qu'en s'en éloignant qu'on tombe dans un égarement funeste.

XV. Tout homme qui obeit toujours à la raison est en même temps agissant & tranquille; serein & guay.

XVI. Dès que tu es éveillé demande toy s'il t'importe beaucoup qu'un autre fasse ce qui est bon & juste, tu trouveras qu'il ne t'importe nullement.

XVII. Quand tu vois des gens qui parlent en maîtres, & qui louent & blâment avec autorité & avec orgueil, ne manque pas d'examiner leur vie: tâche de découvrir ce qu'ils font à table & dans leur cabinet; pénétre leurs desseins, ce qu'ils recherchent & ce qu'ils fuient, & souviens-toy qu'ils ne vivent que de rapines & que de vols, qu'ils font, non pas, comme on dit, avec les pieds & avec les mains, mais avec la plus précieuse partie d'eux-mêmes, avec laquelle, s'ils vouloient, ils pourroient acquérir la foy, la modestie, la vérité, la loy & le bon genie.

XVIII. Un homme modeste & bien instruit, dit à la Nature qui donne tout & qui retire tout, donne-moy tout ce que tu voudras, & reprends ce qu'il te plaira. Et il le dit non pas avec une fierté insolente,

Marc Antonin. Liv. X. 589
mais d'une maniere qui luy marque son respect, son obeissance & son affection.

XIX. Le temps qui te reste à vivre est court, vis comme sur une montagne; car il n'importe icy où là, si tu es dans le monde comme dans une ville.

XX. Montre aux hommes un homme vrayment homme, & qui vive selon la nature. Qu'ils le voyent, qu'ils l'interrogent. Et s'ils ne peuvent le supporter qu'ils le fassent mourir. Il vaut beaucoup mieux mourir, que de vivre comme eux.

XXI. Il n'est plus temps de disputer quel est l'homme de bien, mais de le devenir.

XXII. Pense incessamment à l'éternité & à la matiere universelle, & souviens-toy que chaque chose en particulier est à l'égard de la matiere un grain de sable, & à l'égard du temps, un clin d'œil.

XXIII. Sur chaque objet qui t'environne pense d'abord qu'il se dissout déjà, qu'il change, qu'il se dissipe & qu'il se corrompt. Enfin que la vie n'est pas plus en luy que la mort.

XXIV. Regarde ce que font les hommes, ils mangent, ils dorment & font toutes les autres fonctions naturelles. Regarde qui sont ceux qui commandent aux autres; ils sont remplis d'orgueil; ils se mettent en colere, & traitent de haut en bas ceux qui sont soumis à leur autorité. Remets en ta memoire de combien de choses ils sont eux-mêmes les esclaves, & à quel prix. Et pense à ce qu'ils feront bientôt.

XXV. Ce que la nature universelle porte à chaque particulier, c'est ce qui luy est utile, & il luy est utile dès le moment qu'elle le luy porte.

XXVI. La terre aime la pluye; l'air aime à la donner. Le monde aime à faire ce qui doit necessairement être fait. Je dis donc au monde: j'aime ce que tu aimes. N'est-ce pas même le langage ordinaire & commun, & sur tout ce qui se fait, ne dit-on pas que *cela aime à se faire.*

XXVII. Où tu vis dans ce lieu là, & tu y es déjà accoutumé; ou tu vas ailleurs, & c'est ce que tu demandes; ou tu meurs, & voilà ton ministere achevé. Il n'y a rien au delà; aye donc bon courage.

XXVIII. Sois persuadé que ce petit coin de terre est comme tous les autres, qu'on y est aussi bien, & qu'on y trouve les mêmes choses que sur le sommet d'une montagne, & que sur le rivage de la mer. Par tout tu reconnoîtras la verité de ce que dit Platon, que le sage est enfer-

mé dans les murs d'une ville comme dans l'enceinte d'un parc de brebis sur une haute montagne.

XXIX. Fais-toy toujours ces questions : En quel état est presentement mon ame ? quel bien luy fais-je ? à quel usage est-ce que je la mets ? Est-elle sans intelligence ? S'est-elle separée & retranchée de la societé ? Est elle si fort mêlée, confonduë & collée avec cette miserable chair qu'elle suive tous ses mouvemens, & qu'elle luy obeisse comme son esclave ?

XXX. Quiconque s'enfuit de chez son maître, est un esclave fugitif. Nôtre maître c'est la loy. Quiconque donc transgresse la loy, est un fugitif. Celuy qui s'afflige, qui se fâche ou qui craint l'est tout de même : car que veut-il ? il veut, autant qu'il est en son pouvoir, s'opposer à ce qui est ordonné, & resolu par

l'Esprit universel qui gouverne & qui regle tout. Or cet Esprit n'est autre que la loy qui distribue à chacun ce qui luy convient & qui luy est propre. Donc celuy qui craint, qui se fâche & qui s'afflige est un esclave fugitif, car il s'oppose à la loy.

XXXI. Quand la femme a conçu, d'autres choses viennent achever & former l'enfant. Quel merveilleux effet d'une telle cause ! Dès que cet enfant est formé, il avale de la nourriture, & derechef d'autres causes viennent concourir à luy donner le sentiment & le mouvement, en un mot, la vie, la force & toutes les autres qualitez. Combien y a-t-il là de merveilles ? Ce sont ces secrets de la nature qu'il faut mediter. Il faut tâcher de voir la vertu qui opere toutes ces choses, comme on voit celle qui

594 *Reflexions Morales de l'Emp.*
pousse les corps en bas, & en haut. Non pas véritablement avec les yeux, mais aussi clairement.

XXXII. Pense tres-souvent que toutes choses sont & seront comme elles ont été, & remets-toy devant les yeux toutes les comedies & toutes les scenes semblables que tu as vûës toy-même, ou que tu as leuës dans l'Histoire; par exemple la Cour d'Adrien, celle d'Antonin, celle de Philippe, celle d'Alexandre, celle de Cresus; c'est toujours la même chose, il n'y a de difference que le changement d'Acteurs.

XXXIII. Celuy qui s'afflige & qui se plaint de quelque chose que ce soit, est tres-semblable à un pourceau qu'on égorge, & qui regimbe & fait de grands cris. C'est là-même chose de celuy qui seul dans son lit
se

se lamenté pour les chaînes dont nous sommes liez & garotez. Souviens-toy qu'il est donné à l'animal raisonnable de suivre volontairement sa destinée, & que la suivre seulement c'est une nécessité imposée à tous les animaux.

XXXIV. Considere séparément tout ce que tu fais, & sur chaque chose fais-toy cette demande : La mort est-elle donc si cruelle parce qu'elle me privera de cecy ?

XXXV. Quand tu es choqué de la faute de quelqu'un, examine-toy d'abord toy-même, & regarde si tu n'as jamais rien fait de pareil. Par exemple, si tu n'as jamais pris pour un véritable bien l'argent, les plaisirs, la vaine gloire ou d'autres choses semblables. Cette reflexion dissipera dans le moment toute ta colere, sur tout si tu te sou-

viens en même temps que ce malheureux a été forcé de faire ce qu'il a fait : car comment pouvoit-il s'en empêcher ? Si tu le peus , arrache-le à cette force majeure qui l'entraîne.

XXXVI. Quand tu vois Satyrion sectateur de Socrate , représente-toy Eutyches ou Hymenes. Quand tu vois Euphrates représente-toy Eutylichion ou Sylvain. Quand tu regardes Alciphron , pense d'abord à Tropeophore. Quand tu vois Xenophon , imagine-toy Criton ou Severe , & quand tu jettes les yeux sur toy-même représente-toy quelqu'un des Césars. Ainsi sur chacun trouve dans les siècles passez quelqu'un qui luy ressemble & fais ensuite cette reflexion : Où sont tous ces gens-là ? ils ne sont plus. De cette maniere tu t'accoutumeras à voir que toutes les choses hu-

maines ne font qu'une fumée,
& qu'un rien. Sur tout si tu te
souviens en même temps que ce
qui est une fois changé ne pa-
roîtra plus dans toute la suite in-
nombrable des siècles. Et toy
quel espace de temps y occupes-
tu ? mais quelque court que soit
cet espace, n'est-ce pas assez de
le passer honnestement ? Quelle
matiere & quelle occasion veu-
tu éviter de déployer ta force
& d'exercer ta vertu ? Car que
font tous les accidens qu'un e-
xercice de la raison qui connoit
exactement la nature & la qua-
lité des choses qui arrivent dans
cette vie. Demeure donc ferme
jusqu'à ce que tu te les fois tou-
tes rendu familières, comme un
bon estomac s'accommode de
tout, s'aproprie tout, & comme
un grand feu convertit en flam-
me & en lumiere tout ce qu'on
y jette.

XXXVII. Que personne ne puisse dire véritablement que tu n'es ny de mœurs simples, ny homme de bien. Fais mentir tous ceux qui penseront cela de toy. Cela est en ton pouvoir. Qui t'empesche d'être homme de bien & simple? resous toy seulement à ne plus vivre si tu n'es tel. Car sans cela la raison ne veut pas que tu vives.

XXXVIII. Qu'est-ce qu'on peut dire ou faire de mieux sur cette matiere? Quoy que ce puisse être il est en ton pouvoir de le dire ou de le faire, & n'allegue point pour excuse que tu en es empesché. Tu ne cesseras de gémir & de te plaindre que quand tu te seras mis en état de faire dans toutes les occasions qui se presenteront tout ce qui est propre & convenable à la nature de l'homme, avec le même plaisir que le voluptueux

trouve dans le luxe & dans les delices. Car tout ce que tu peux faire selon ta propre nature, tu dois le regarder & l'embrasser comme la jouïssance d'un tres-grand bien. Or en tout temps & en tous lieux il depend de toy d'agir de cette maniere. Un Cylindre, le feu, l'eau, & toutes les autres choses qui sont regies par une nature & par une ame privée de raison, ne peuvent pas toujours conserver le mouvement qui leur est propre, car elles trouvent souvent des obstacles sur leur chemin. Mais il n'en est pas ainsi de l'ame ou de la raison, elle continuë toujours son effort selon son essence, & comme il luy plaît au travers de toutes les difficultez qui s'opposent à son passage. Mets-toy donc bien devant les yeux cette facilité avec laquelle la raison perce & sur-

monte tous les obstacles, comme le feu se porte en haut; comme une pierre descend en bas; & comme un cylindre roule sur un lieu penchant, & n'en demande pas davantage. Car tous les autres empêchemens que tu pourras trouver, où ils viendront de ce cadavre que tu traînes, ou bien ils ne pourront te nuire, ni te faire aucun mal sans le secours de ton opinion, & sans la permission de ta raison même. Autrement celuy qui les souffriroit deviendroît tout aussitôt méchant. Veritablement pour tous les autres ouvrages de l'art ou de la nature dès que le moindre mal leur arrive, ils sont gâtez & ne sont plus de même prix: mais icy on peut dire tout le contraire, & assurer que l'homme qui se sert bien des accidens qui le traversent, en devient & plus estima-

ble & meilleur. Enfin, souviens-toy qu'aucune chose ne nuit au Citoyen, quand elle ne peut nuire à la Ville; & qu'elle ne nuit point à la Ville, quand elle ne nuit point à la Loy. Or ce qu'on appelle des malheurs & des infortunes ne nuit point à la Loy, & ne nuisant point à la Loy il ne sçauroit par consequent nuire, ny au Citoyen, ny à la Ville.

XXXIX. Quand un homme est bien imbu & bien penetré des veritables opinions, le moindre mot, & le plus commun suffit pour luy faire rappeler sa constance & sa gayeté. Par exemple ce mot d'Homere,

*Quand le vent fait tomber les
feüilles de nos bois,*

*Le printemps aussi-tost en fait
renaître d'autres.*

*Les mortels icy bas suivent les
mêmes Loix.*

Quand l'un naît l'autre meurt.

Tes enfans auffi font de veritables feüilles ; vrayes feüilles ces hommes qui crient fi haut , & qui comme s'ils étoient feuls dignes d'être crus , louent ou blament les autres en public , ou les déchirent & s'en moquent en particulier. Feüilles encore ceux qui dans les fiécles fuivans recevront la memoire de ton nom , & la feront passer à leurs descendans. Enfin , toutes choses font autant de feüilles , le printemps les produit , le vent les abat , & la forest en pousse d'autres à leur place , & elles ont toutes cela de commun , qu'elles font de peu de durée. Mais toy tu les crains ou tu les desires comme si elles devoient durer toujours. Encore un petit moment , & tes yeux seront fermez ; & d'autres viendront bien-tôt pleurer ceux qui auront assisté à tes funerailles.

X L. Un œil sain doit voir tout ce qui est visible, & ne pas dire, je ne veux voir que du vert. Car c'est le propre d'un œuil malade. L'ouïe & l'odorat bien sains doivent être toujours prests, & à entendre & à sentir tout ce qui peut être senti & entendu. Un bon estomac doit se faire également à toutes sortes de viandes, comme une meule est faite à moudre toutes sortes de grains. Il faut de même qu'un esprit sain soit préparé à tout ce qui luy arrive. Celuy qui dit, que mes enfans vivent; que tout le monde louë ce que je fais; c'est un œuil qui demande à voir du vert; c'est une dent qui ne veut que des choses tendres.

X L I. Dans le monde il n'y a personne de si heureux qui a sa mort n'ait autour de luy des gens qui se rejoüissent du mal qui luy arrive. Si c'est un hon-

604 *Reflexions Morales de l'Emp.*
nelte homme, & un homme sage, il se trouvera toujours quelqu'un qui dira: enfin, nous pourrons respirer, nous voilà delivrez de ce pedagogue. Il est vray qu'il n'étoit fâcheux, ny incommode à personne; mais j'ay remarqué tres-souvent qu'il nous condamnoit en secret. Voilà ce qu'on dira de cet honneste homme. Mais pour nous combien d'autres choses avons-nous qui font desirer à une infinité de gens d'en être défaits. Si en mourant tu as ces pensées, tu mourras plus volontiers; car tu feras ce raisonnement: Je quite une vie où ceux qui en jouissent avec moy, & pour lesquels j'ay souffert tant de peines, fait tant de vœux, & passé par tant d'inquietudes, sont les mêmes qui veulent que je meure, esperant que ma mort leur procurera peut-estre quelque soulagement.

Pourquoy donc voudrois-je faire icy un plus long sejour ? Que ces reflexions ne t'obligent pour tant pas à en sortir mal avec eux-mais au contraire en suivant ta bonne coutume, témoigne leur toujours tous les sentimens d'amitié, de douceur & de bienveillance. D'un autre costé aussi ne les quite pas comme malgré toy, & comme en étant arraché ; mais comme dans ceux qui meurent heureusement l'ame se détache doucement & volontairement du corps, il faut que tu te détaches d'eux de la même maniere. Car la Nature t'a attaché & lié avec eux, elle t'en délie presentement. Je m'en détache donc, non pas par force, ny avec violence, mais de mon bon gré : car c'est une des choses qui se font selon la nature.

XLII. Sur tout ce que tu vois faire, accoutume-toy autant qu'il t'est possible à rechercher pourquoy on le fait. Commence par ce que tu fais toy-même, & tâche de découvrir le but ou tendent toutes tes actions.

XLIII. Souviens-toy que ce qui te remue & qui te fait agir comme une marionnette, ce sont les ressorts cachez au dedans de toy ; & ces ressorts ce sont tes sens qui n'ont toujourns que trop d'éloquence pour te persuader: c'est l'amour de la vie & toutes les autres passions ; en un mot, l'homme interieur. Ne t'amuse donc point à considerer le vaisseau exterieur & les organes qui en dependent. Ils ne sont que comme une scie ou un autre instrument, avec cette difference pourtant qu'ils sont nez avec toy. Mais sans la cause

Marc Antonin. Liv. X. 607
qui les meut & qui les arreste,
ils seroient aussi inutiles que la
navete au Tisseran; la plume à
l'Ecrivain; & le fouët au Co-
cher.

Fin du dixième Livre.



D d d iij

REMARQUES

SUR

LE DIXIEME LIVRE.

I. *Quand seras-tu plus visible
& plus aisée à connoître que
le corps qui t'environne.*]

L'ame peut être plus visible & plus aisée à connoître que le corps , puis qu'elle est un être immortel & permanent , qui ne change jamais quand à sa substance , & qui peut s'attacher à la verité éternelle qui est Dieu ; au lieu que le corps est changeant , & que sa vie est non seulement passagere , mais empruntée. L'ame donc devient visible quand elle fait ses fonctions , qu'elle agit conformément à son origine , & qu'elle s'attache à cette forme primitive , comme dit Platon , & à ce modele parfait & immuable de toutes choses. Autrement elle est obscure , & si fort confonduë avec le corps & avec les sens qu'on ne scauroit la reconnoître. L'ame a en cela

le même avantage que Dieu qui par ses operations est devenu plus visible que le monde même.

Que tu as tout en toy.] L'ame a tout en soy quand elle est bien unie à Dieu & bien remplie de son amour.

Tend à la conservation de cet être tout parfait.] On peut voir ce qui a été remarqué sur l'article v i i. du Liv. v. *Il entretient la prospérité & la félicité de Dieu même, & contribüé à la perfection; & si on l'ose dire, à la durée même de celuy qui gouverne tout.*

II. *Regarde bien ce que demande ta nature, comme si tu estois gouverné par la Nature seule.*] C'est une excellente regle pour apprendre à distinguer les choses permises d'avec les choses défenduës ? Il n'y a rien de défendu que ce qui blesse la nature de l'animal, ou celle de l'animal raisonnable. Tout le reste est legitime & permis.

III. *Car en te consumant il se consumera aussi.*] C'estoit-là une des plus grandes consolations des payens dans les grandes douleurs d'esperer qu'elles seroient courtes. Les Chrétiens en ont de plus solides; car ils sont assurés que les maux de cette vie leur

produiront une gloire qui ne finira jamais.

Que ton interest ou ton devoir.] C'est plutôt l'un & l'autre.

IV. *Ou plutôt ne t'accuse point.*] Car le succès ne dépend point de toy.

V I. *Que ce soit les atomes ou la nature.*] C'est-à dire, ou le hafard, ou la providence.

Mais la Nature de l'Univers à de plus ce privilege.] Car il n'y a rien hors de la nature de l'Univers, & tout est sous sa dépendance.

V II. *toutes les parties de cet univers.*] Toutes les parties du monde sont faites pour périr, soit que la nature universelle les ait condamnées à cela, ou qu'elles y tendent d'elles-mêmes par la seule loy de leur naissance. Lequel des deux qui soit vray, la mort ne peut être un mal, & il est ridicule de se plaindre ; car d'un costé la Nature ne sçauroit avoir fait le monde pour le rendre malheureux, & de l'autre la dissolution des êtres ne leur est pas plus contraire, ny plus nuisible que leur assemblage, & que leur union, puis qu'ils ne font que retourner dans leurs premiers principes,

& que ce que nous appellons perir n'est proprement que changer. C'est le sens de cet article.

C'est-à-dire s'alterer & se changer.]

Car rien ne peut se reduire à rien. Ainsi rien ne perit dans le monde. La naissance & la mort ne sont que des changemens.

Comme si cela étoit contraire à la nature.] Car une même chose ne peut être en même-temps, & selon la nature & contre la nature.

Ou qu'une dissipation des elemens.] Si tout se fait par le concours des atomes.

Soit qu'il doive perir par un embrasement general après une certaine revolution de siecles ou qu'il.] Les Philosophes de l'Academie & du Portique ayant lû apparamment dans les Livres Saints que le feu consumerait le monde, & qu'il y auroit ensuite de nouveaux Cieux & une nouvelle terre, & ne comprenant pas les suites merveilleuses de ces veritez, les ont expliquées à leur fantaisie. Les uns se sont imaginez que le monde après s'être renouvelé plusieurs fois par le feu en seroit enfin consumé; & les

autres, qu'il se renouvelleroit éternellement de la même manière, & qu'après chaque embrasement, qu'ils regardoient comme un embrasement expiatoire selon ce mot d'Isaïe qui dit à Babylone toute noircie de pechez ?

Isa 47. 18. Habes carbones ignis, sede super eos, hi tibi erunt auxilio. Tu as des charbons de feu, assieds-toy dessus, ils te secourront, les mêmes choses reviendroient comme auparavant. Que Socrate par exemple resusciteroit, & qu'il seroit accusé par Anytus & par Melitus, & condamné par les mêmes Juges. Voilà quelle étoit l'idée que leur avoit donné la doctrine de la resurrection des morts qu'ils avoient mal conçûe.

Ne t' imagine pas que ce soit ce que tu as eu à ta naissance, l'un & l'autre ne sont que d'hier & d'avant hier:] Car tout ce que nous avons de matériel en nous s'écoule continuellement, & fait place à la nouvelle matière qui vient continuer & soutenir nôtre être, de sorte que le corps que nous avons hier, n'est pas celui que nous avons aujourd'hui.

Et quand on supposeroit même que ce que tu as reçu de ta mere.] Comme cette

opinion que nous n'avons plus le même corps que nous avons en naissant paroît d'abord dure & incroyable, Antonin veut bien supposer le contraire, parce que cette supposition ne détruit en aucune maniere les veritez qu'il vient d'enseigner. Car quoy que nous ayons encore le même corps que nôtre mere nous a donné, il sera toujours vray de dire qu'il ne subsiste que par le changement de la nouvelle matiere qui s'ajoute tous les jours à la premiere, & que l'une & l'autre seront enfin alterées & changées par la mort qui les reduira dans leurs premiers principes. C'est à mon avis le sens de ce passage qui estoit assez obscur.

VIII. *Quand tu te seras une fois donné le nom de bon & de modeste.*] Il y a une terrible contradiction dans les hommes. Il depend d'eux de prendre justement les plus grands noms & de les conserver, & ils n'en veulent rien faire. Il ne depend pas d'eux d'obliger les autres à les leur donner, & quand ils le pourroient ce ne seroit pas une marque seure qu'ils les eussent, ou qu'ils les meritaissent, & c'est ce qu'ils poursuivent avec opiniatreté.

614 *Reflexions Morales de l'Emp.*

Mais souviens-toy que celuy de prudent t'avertit.] Car les noms ne sont rien si on n'a en soy les choses qu'ils signifient.

Que si tu t'aperçois que tu ne puisses pas les conserver tous , retire-toy dans quelque coin que tu puisses défendre.] C'est contre ceux qui ne pouvant pas avoir toutes les vertus ensemble se dépitent & n'en veulent aucune. Il n'y a pas de plus grande erreur , les vertus naissent les unes des autres , & nôtre perfection ne s'accomplit que par degrés.

Et de penser qu'ils ne veulent pas que les hommes les flatent , mais qu'ils leur ressemblent.] Il n'y a rien de mieux dit: flater Dieu c'est luy offrir des sacrifices , chanter ses loüanges , & luy demander pardon de ses fautes sans se corriger. Car c'est traiter Dieu comme un enfant qu'on veut amuser par de faux semblants & par de belles paroles. Pour plaire à Dieu il faut luy ressembler & être transformé en son image , comme dit saint Paul.

11. Cor.
3. 18.

IX La comedie du monde , la guerre, la frayeur.] Une seule de ces choses suffit pour nous faire perdre Dieu,

quand nous ne sommes pas étroitement unis avec luy. Mais quand cette union est parfaite rien ne scauroit nous Rom. 8. 38. 39. separer de son amour, ny la mort, ny la vie, ny les Anges, ny les vertus, &c.

X. Sur combien d'objets un Physicien ne promene-t-il pas son imagination.] Il n'y a rien de plus dangereux que l'étude de la Physique: car en fixant les yeux de nôtre corps sur des choses purement corporelles, elle detourne les yeux de nôtre intelligence, de la contemplation de l'estre incorporel & invisible, seul veritable & seul solide, c'est-à-dire de Dieu, & de la meditation de ses vertus. C'est pourquoy saint Paul nous avertit de prendre garde qu'on ne nous seduise Colos. 21 par la Philosophie & par les principes de la ⁸ science mondaine. Antonin ne veut pas blâmer entierement cette science, car elle peut être utile, pourveu qu'on joigne la pratique à la theorie, & que la contemplation des beautez de cet univers nous porte à rendre à son Createur le culte qui luy est dû.

Ce plaisir, qui pour estre secret n'en est pourtant ny moins sensible, ny plus caché.] Ce jugement est beau. Antonin

y prouve deux veritez tres-importantes ; La premiere , que le plaisir que donne la connoissance des choses n'est ny pur ny entier, quand cette connoissance n'opere pas des actions qui luy soient conformes ; & l'autre que ce plaisir ne doit pas être estimé par ce qu'il a d'exterieur , & qui se reprend au dehors ; Car ce n'est pas-là ce qui constituë son essence. C'est ce qu'il a d'interieur qui en fait le prix. Les hommes donc qui ont établi cette maxime , que *tout nôtre sçavoir n'est rien si les autres ne sçavent que nous l'avons*, n'estoient que des hommes vains qui cherchoient hors d'eux-mêmes ce qu'ils ne pouvoient pas trouver en eux, & qui ne connoissoient nullement la nature du plaisir que l'intelligence donne. Il est secret, mais il en est d'autant plus pur , plus sensible & moins caché.

X I. *Et qui sont ceux qui peuvent la donner & l'oser.*] Cette connoissance seule suffit pour nous détacher des creatures & nous ramener à Dieu. Car c'est Dieu seul qui peut ôter & donner routes choses.

X II. *Ne les trouvera-t-on pas tous*

de vrais brigands, si l'on examine bien leurs opinions.] Antonin se moque icy des pretextes specieux que les hommes donnent à leurs inclinations ; le Chasseur dit qu'il ne va à la chasse que pour faire de l'exercice , & pour s'accoutumer au travail ; le Pescheur qu'il n'aime la pesche que pour se delasser , & pour aiguïser l'industrie dont on a besoin pour surprendre par ruses & par finesses les plus fins & les plus soubçonneux de tous les animaux ; & l'Officier dit qu'il ne va à la guerre que pour la gloire & pour servir son Prince & son païs. Rien n'est plus faux ; si l'on pouvoit penetrer dans leur interieur , & connoître ce qui les fait agir , on verroit que la plupart n'aiment la pesche , la chasse ou la guerre que pour l'amour du gain , & que les uns & les autres sont des voleurs & des brigands , comme les Scythes répondent à Alexandre : *Toy qui te vantes d'estre venu pour exterminer les voleurs, tu es le plus grand voleur de la terre.* Et c'est par cette même raison qu'un Ancien a appellé la chasse une injustice & la mere de la cruauté. Si on approfondissoit bien les opinions des

hommes on ne trouveroit que trop cet esprit de brigandage dans les emplois les plus justes & les plus saints.

XIII. *Et s'est remis tout entier pour ce qui regarde ses actions entre les mains de la souveraine justice.*] C'est-à-dire qu'il conforme tous ses desirs, toutes ses actions, & toutes ses pensées aux regles immuables de la souveraine Justice, à laquelle il se soumet entièrement. Il n'y a rien de plus beau que tout cet article.

Il ne demande qu'à marcher droit par le chemin de la Loy, & qu'à suivre Dieu.] *Marcher droit par le chemin de la Loy* c'est ne faire rien que de juste. *Suivre Dieu*, c'est se conformer entièrement à ses volonteZ, & recevoir avec plaisir tout ce qu'il ordonne. On ne sçauroit faire l'un que par l'autre; c'est pourquoy Antonin les a joints tous deux. Toutes ces veritez sont tirées du iv. Liv. des Loix de Platon.

XIX. *Que sert-il d'avoir des défiances & des soupçons, quand il dépend de toy de voir de quoy il s'agit.*] Il n'y a rien de plus dangereux pour les hommes, & sur tout pour les Princes, que les irresolutions où les jette tres-souvent

souvent une inutile & superstitieuse prevoyance: si l'on voit ce qu'il faut faire, on doit agir sans regarder plus loin, & si on ne le voit pas, il faut prendre conseil des autres. Ces soupçons *mais il arrivera cecy, mais il arrivera cela*, sont étrangers à la chose, & doivent être rejettez.

Et ce n'est qu'en s'en éloignant qu'on tombe dans un égarement funeste.] L'irresolution qui nous fait manquer à une chose juste nous fait plus de mal que ne pourroient faire les inconveniens que nous prevoyons, quand ils arriveroient tous ensemble. Cet endroit est inintelligible dans le texte, & j'ay pris la liberté de le corriger en ajoutant un mot *blabera esti*.

XV. *Tout homme qui obéit à la raison est en même-temps agissant & tranquille.*] C'est un tresor que cet article, Quoy que nous faisons, si nous agissons avec agitation & avec tumulte, c'est une marque seure que la raison n'en est point. Et ce qui est dit de Dieu dans l'Ecriture, qu'il n'estoit point dans les tourbillons ny dans les tempestes, mais seulement dans la douce haleine du Zephyre: nous pou-

vons le dire aussi de la raison avec beaucoup de verité & de justice. Elle n'habite point dans le trouble, elle est toujours inseparable de la tranquillité.

Serieux & guay.] Voilà encore une precieuse verité qu'Antonin nous enseigne icy en deux mots. Les emportemens de joye & le rire excessif ne se trouvent jamais avec la raison. La joye & la guayeré que la raison accompagne toujours, sont inseparables de la gravité & de la severité, s'il est permis de se servir de ce terme pour exprimer la force de ce mot admirable de Senecque, *Severa res est verum gaudium. Ina veritable joye est quelque chose de severe*, c'est à dire de grave & de serieux. Le rire à gorge déployée est ridicule & fol.

XVI. *Dés que tu es éveillé demande-toy s'il t'importe beaucoup.*] Nous ne devons attendre que de nous-mêmes tout le bien & tout le mal qui peuvent nous arriver. La justice ou l'injustice des autres ne nous regardent point, & nous doivent être entierement indifferentes; la seule part que nous y devons prendre c'est pour l'interest de

nôtre prochain que nous devons aimer comme nous-mêmes.

XVII. *Tâche de découvrir ce qu'ils sont à table & dans leur cabinet.*] Si on pouvoit interroger la table & le cabinet de ces censeurs publics, & que la lampe qui éclaire la nuit dans leur chambre pût parler encore comme elle parle dans Lucien, nous découvririons une infinité de choses qui en nous vangeant de leur orgueil, nous feroient bien voir qu'il ne leur appartient pas de juger des autres.

Et souviens toy qu'ils ne vivent que de rapines & que de vols.] Cette pensée me paroît parfaitement belle. Ceux qui s'attribuent insolemment le droit de loier ou de blâmer les hommes, ne vivent que de rapines & de vols ; car outre qu'ils s'élevent un tribunal qui ne leur appartient point, & qu'ils établissent leur réputation sur les ruines de celle de leur prochain, ils volent à Dieu le principal de ses droits, & jugent de la loy & de la justice. L'Écriture même appelle rapine quand la creature s'égale à Dieu. Or c'est s'égalier à Dieu, & se mettre même au dessus de luy que de juger des hommes.

Et avec laquelle s'ils vouloient ils pourroient acquerir.] Qu'Antonin met bien dans tout leur jour la folie & l'aveuglement de ces hommes vains ! il dépend d'eux d'acquerir legitiment tant de rares vertus , & ils aiment mieux faire un tresor d'injustice & de mensonge.

La Loy.] *Acquerir la Loy* , c'est à dire au lieu de la violer en s'en declarant le juge, s'y soumettre de tout son cœur , en conformant à ses décisions nos paroles & nos pensées.

XVIII. *Et il le dit non pas avec une fierté insolente.*] Antonin sçavoir bien qu'il y a des hommes qui disent par fierté & par insolence ce qu'on doit dire par obeïssance & par soumission. Car on ne voit que trop de ces gens qui ne sont hardis que contre Dieu.

XIX. *Vis comme sur une montagne.*] C'est à dire , vis comme si le lieu que tu habites étoit le plus agreable & le plus délicieux lieu du monde. Car les anciens n'estimoient que les lieux qui étoient bâtis sur des montagnes. On peut voir l'article XXI. de ce même livre.

Car il n'importe icy ou là , si tu es

Marc Antonin. Liv. X. 623
dans le monde comme dans une ville.]
Si le monde n'est pour toy qu'une seule & même ville, tous les lieux te seront égaux.

XX. S'ils ne peuvent le supporter qu'ils le fassent mourir.] Antonin avoit sans doute devant les yeux l'excellent passage de Platon, où Socrate parle de la contradiction que la justice trouve dans l'esprit des hommes, & où il assure qu'elle est si forte que si la souveraine Justice venoit au monde, sous une figure humaine les hommes ne pourroient la souffrir, & la livreroient à une mort ignominieuse & cruelle.

XXI. Il n'est plus temps de disputer quel est l'homme de bien, mais de le devenir.] C'étoit le défaut le plus ordinaire des Philosophes & sur tout des Stoïciens, ils passoient leur vie à disputer sur la définition de l'homme de bien. Antonin lassé de ces disputes, dit admirablement qu'il ne s'agit plus de disputer quel il est, mais de l'être. Car ce n'est pas l'être que de disputer. Au contraire la chaleur & l'animosité sœurs inseparables de la dispute, sont bien plus capables de nous éloigner de cet état que de nous y mettre.

XXIV. *Regarde ce que font les hommes, ils mangent, ils dorment, &c.] Antonin veut faire connoître la misère de l'homme par les necessitez indispensables auxquelles il est assujety. En effet, rien n'est plus miserable,*

Regarde qui sont ceux qui commandent aux autres.] Après avoir parlé de la misère des hommes en general, il parle de celle des grands Seigneurs. Ce n'est le plus souvent qu'orgueil, emportement, injustice, ignorance.

De combien de choses ils étoient eux-mêmes les esclaves, il n'y a que peu de temps, & à quel prix.] Antonin nous fait entendre qu'on peut souvent dire à ceux qui nous veulent maîtriser ce que Davus dit à Horace dans la VII. Satire du livre I I.

*Tunc mihi Dominus rerum imperiis
hominumque*

*Tot tantisque minor? quem ter vindicta
quaterque*

Imposita haud unquam misera formidine privet?

Vous estes mon maître vous que tant de choses & tant d'hommes diffèrents vien-

vent assujeti ? Vous que toutes les ceremonies des Pretours cent fois reiterées ne pourroient jamais affranchir de la crainte ?

Et à quel prix.] Ces mots ajoutent beaucoup à ce qu'il vient de dire ; car l'esclavage des grands est d'autant plus honteux que celui des plus vils esclaves, que le prix qu'ils en retirent est honteux & bas.

XXV. *Et il luy est utile dès le moment qu'elle le luy porte.*] C'est pour refuter l'opinion de ceux qui disoient qu'une chose pouvoit être utile pour l'avenir, & fâcheuse pour le present. Antonin soutient qu'elle est utile dès le moment qu'elle est donnée par la Nature, qui ne donne jamais rien que quand il le faut.

XXVI. *La terre aime la pluye, l'air aime à la donner.*] Ce sont des vers d'Euripide rapportés par Aristote dans le 1. chap. du VIII. de ses Morales. Et sur ces vers Antonin fait la reflexion suivante.

Je dis donc au monde : J'aime ce que tu aimes.] Car puisque le monde aime tout ce qui arrive, c'est une injustice à une partie de n'aimer pas ce qu'aime le tout.

Et sur tout ce qui se fait ne dit-on pas que cela aime à se faire.] Il semble qu'Antonin tombe un peu icy dans le défaut des Stoïciens qui philosophoient souvent sur un jeu de mots. Cette façon de parler des Grecs & des Latins, car elle n'est nullement françoise, *cela aime à se faire*, veut dire simplement *cela a accoustumé d'arriver*. Ainsi le raisonnement d'Antonin pourroit bien n'estre pas trop juste. Cependant pour le défendre on peut dire que cette expression *cela aime à se faire* ne signifie *cela a accoustumé d'être fait*, que parce que ce qui est le plus agreable au monde, c'est ce qui arrive le plus souvent.

XXVII. *Ou tu vis dans ce lieu là & tu y es déjà accoustumé.*] C'est pour s'empescher de tomber dans le dégoût des lieux que l'on habite. Ou nous y sommes pour toujours, & la coutume nous les rendra supportables; ou nous en sortirons, & nous voilà contents; ou nous mourrons, & voilà tout fini: pourquoy se donner donc tant de chagrin & tant de peine?

Es voilà ton ministere achevé.] ANTONIN

Antonin appelle la vie un *ministere*, un *service*, parce que les hommes ne sont nez que pour travailler & pour servir aux desseins de Dieu.

XXVIII. *Et qu'on y trouve les mêmes choses.*] C'est ce qu'Epicure disoit : *En quelque lieu que j'aille j'y trouveray un Soleil, une Lune, des Astres, des songes, des auspices & des Dieux.*

La verité de ce que dit Platon, que le Sage est enfermé.] C'est dans le Theætetus, dans ce Dialogue admirable, où Socrate compare les avantages que les hommes d'Estat ont sur les Philosophes avec ceux que les Philosophes ont sur les hommes d'Estat, & où il dit que le *Philosophe à cause du peu d'experience qu'il a dans les affaires, paroitra toujours aussi ignorant & aussi grossier que les bergers ; car quoy qu'il vive dans une ville au milieu de ses Concitoyens, il y est comme s'il estoit dans un parc de brebis sur le sommet d'une montagne.* Et Antonin ne se sert de ce passage que pour en tirer cette conséquence que puisque le Sage trouve les delices de la montagne au milieu du tumulte des villes, tout le monde peut les y trouver comme luy.

p. 174.
de l'edit.
de Serres.

X X X. *Nôtre maître c'est la Loy.*] La Loy c'est-à-dire Dieu, qui est la Loy vivante & éternelle. C'est pourquoy Platon dit que la Loy est le Dieu des Sages. Epist. v i i i. & Socrate dans le Minos que la Loy n'est autre chose que τὸ ὄντος ἰσόπρασ, *invenit ejus quod est.*

X X X I. *Comme on voit celle qui pousse les corps en bas & en haut.*] La vertu qui opere tous les mysteres de la naissance & de l'accroissement des hommes ne se voit qu'avec les yeux de l'esprit, non plus que celle qui fait la pesanteur ou la legereté des corps. Soit que cette pesanteur & cette legereté viennent de ce que chaque chose tend à se joindre avec celle qui est de même nature qu'elle, comme les Stoïciens le croyoient; car les corps n'ont d'eux-mêmes ny pesanteur ny legereté: soit qu'elles ne viennent que du mouvement de la terre, qui tournant autour de son centre, fait que toutes les parties de sa masse tendent à s'en éloigner, & qu'elles s'en éloignent avec plus ou moins de vitesse, selon qu'elles ont plus ou moins de mouvement. Celles qui en ont le moins étant repoussées avec

violence par celles qui en ont le plus ,
& qui par là les font paroître pesan-
tes.

*Non pas véritablement avec les yeux ,
mais aussi clairement.*] Les yeux du
corps sont b en moins fideles que ceux
de l'intelligence , car ils ne sont éclai-
rez que par une lumiere materielle qui
nous trompe à tous momens , au lieu
que les yeux de l'esprit sont éclairez
par la lumiere éternelle & veritable ,
qui ne trompe jamais , & auprès de la-
quelle tout n'est que tenebres. C'est
pourquoy Saint Ambroise disoit fort
bien en parlant des Sacremens : *On
voit bien mieux les choses qu'on ne voit
pas, que celles qu'on voit. Melius vi-
dentur, quæ non videntur, quam quæ
videntur.*

X X X I I. *Il n'y a de difference que
le changement d'Acteurs.*] Car ce chan-
gement n'empesche pas que les choses
ne soient toujours les mêmes , comme
une piéce de théâtre est toujours la mê-
me , quoy qu'elle soit jouée par diffe-
rentes troupes de Comediens.

X X X I I I. *C'est la même chose de
celuy qui dans son lit se lamente pour les
châines dont nous sommes liez.*] Il parle

630 *Reflex. Morales de l'Emp.*
des chaînes de la fatale nécessité, c'est
à-dire de la destinée que les hommes ne
peuvent ny éviter ny rompre.

*Et que de la suivre seulement, c'est
une nécessité imposée à tous les animaux.*
Voilà une distinction bien avantageuse
à l'Homme. Dieu a imposé à tous les
animaux la nécessité de suivre leur des-
tinée, il n'y a que l'homme à qui il a
donné le pouvoir de la suivre volon-
tairement : & ce n'est que par cette
soumission qu'il en devient le maître ;
car toutes choses sont soumises à celui
qui est soumis à Dieu.

XXXIV. *La mort est-elle donc si
cruelle, parce qu'elle me privera de a-
cy ?*] Si nous examinions ainsi en dé-
tail toutes nos occupations nous n'en
trouverions pas une qui dût nous faire
regreter la vie.

XXXV. *Que ce malheureux a été
forcé de faire ce qu'il a fait.* [Car il est
vaincu & entraîné par ses passions,
comme il l'a déjà fait voir ailleurs.

XXXVI. *Quand tu vois Satyrion
Sectateur de Socrate.*] Satyrion, Eu-
phrates, Alciphron, Xenophon, ce-
toient des Philosophes du temps d'A-
tonin. Euphrates ne peut donc pas être

luy dont Pline fait l'Eloge dans la
ixième Lettre du Livre 1. Car il étoit
mort avant qu'Antonin vint au mon-
de, Adrien luy ayant permis de prendre
un poison à cause de sa vieillesse & d'u-
ne maladie desespérée dont il estoit at-
taqué. C'estoit sans doute un de ses fils.
Il nous reste encore des Lettres qui
portent le nom d'Alciphron.

Eutyches, ou Hymenes.] Eutyches,
Hymenes, Eutychon, Sylvain, Tro-
peophore, Criton & Severe Philoso-
phes tant anciens que modernes, &
qui estoient tous morts avant le regne
d'Antonin.

*Ainsi sur chacun trouve dans les sie-
cles passez quelqu'un qui luy ressemb'e.*]
Pour se souvenir de la fragilité des cho-
ses humaines, il semble qu'il devroit
suffire de penser en general aux hom-
mes qui ont vécu avant nous & qui
sont morts, mais comme nous nous
aimons nous-mêmes & tout ce qui a
rapport à nous plus que toutes choses,
la ressemblance que ceux qui nous ont
precedez ont avec nous & avec ceux
qui vivent de nôtre temps nous touche
davantage & fait plus d'impression sur
nôtre esprit. Voila le fondement de
cette maxime.

Que ce qui est une fois changé dans toute la suite innombrable des siècles.]

Quoy que les Stoïciens fussent persuadés que la Nature renouveleroit plusieurs fois le monde, ou même toujours, & qu'ils crussent par là une espèce de résurrection, comme cela paroît par ce beau passage de Chrysippe dans le Livre de la Providence, *Cela estant, il est manifeste qu'il n'est pas impossible qu'après nôtre mort par la révolution de certains périodes de temps nous ne soyons rétablis dans la même figure où nous sommes,* Ils soutenoient pourtant que ce ne seroient pas les mêmes choses qui reviendroient, mais des choses entièrement semblables. Par exemple que le même Socrate ne reviendrait pas, mais un autre tout semblable à luy.

Car que sont tous les accidens qu'un exercice de la raison.] C'est pourquoy les Grecs les appellent tous des combats ἀγῶνας.

XX XVII. *Car sans cella la raison ne veut pas que tu vives.]* La vie ne nous est donnée qu'afin que nous avancions dans la perfection; dès que nous nous arrêtons, ou que nous recu-

LOrs, c'est un bien dont nous ne jouissons qu'avec injustice.

XXXVIII. *Ou bien ils viendront de ce cadavre que tu traînes.*] Et par conséquent ils sont sans effet ; car comment une chose morte pourroit-elle nuire à ce qui est immatériel & immortel.

Autrement celui qui les souffriroit deviendrait tout aussi-tôt méchant.] Si les choses pouvoient nous nuire malgré nous & sans nostre consentement, il n'y a personne qui pût s'empêcher d'être méchant. Mais elles : nous nuisent qu'autant que nous leur en donnons la liberté en les rendant maîtresses de nos opinions.

L'homme qui se sert bien des accidens qui le traversent, en devient & plus estimable & meilleur.] Car ces accidens sont comme le feu qui épure l'or. Un homme devient par leur moyen vénérable & comme sacré ; & l'on peut dire de luy ce qu'un Historien dit admirablement de Marius : *Redit ab Africa* Flor. III.
Marius clade major, si quidem carcer 24
catena, fuga, exiliave horrificaverant dignitatem. Marius revient d'Afrique plus grand par ses malheurs, car sa pri-

634 *Reflexions Morales de l'Emp.*
son, ses chaînes, sa fuite, son exil re-
levoient sa dignité en inspirant pour luy
des sentimens d'une sainte horreur.

Or ce qu'on appelle des malheurs &
des infortunes ne nuit point à la Loy.]
A la Loy, c'est-à-dire à l'ordre que
Dieu a établi pour le gouvernement du
monde; la beauté de cet ordre ne peut
estre troublée par les infortunes ny par
les calamitez, puis qu'au contraire el-
les sont dans les mains de Dieu les in-
strumens de sa bonté & de sa justice,
& qu'il ne s'en sert que pour éprouver
les bons & châtier les méchans. Ce
raisonnement d'Antonin est sublime &
beau.

XXXIX. Par exemple ce mot
d'Homere.] C'est un Passage du vi.
Livre de l'Iliade v. 147. Mais il y a
bien de l'apparence qu'Antonin n'en
avoit rapporté que les premières paro-
les, puis qu'il dit *le moindre mot suffit.*

XL I. Qui se réjouissent du mal qui
luy arrive.] Ce n'est pas qu'Antonin
regarde la mort comme un mal, mais
il parle selon le sentiment du peuple,
qui la croyant un mal ne laisse pas de
se réjouir de ce qu'elle arrive à ceux
qu'il hait ou qui l'incommode.

*Il est vray qu'il n'estoit fâcheux ny incommode à personne.] C'est le véritable caractère d'un honneste homme ; il condamne les vices sans toucher aux personnes , *insectatur vitia , non homines , non castigat errantes , sed emendat.* Plin. Liv. 1. Epist. 10.*

Mais pour nous combien d'autres choses avons-nous qui font desirer à une infinité de gens d'en estre défaits.] Puis qu'un si bon Empereur croit avoir sujet de penser ainsi, que doivent faire les autres ? On voit dans ce Chapitre des marques d'une douceur & d'une charité fort rares , même parmi les meilleurs Chrétiens.

Que ces Reflexions ne t'obligent pourtant pas à en sortir mal avec eux.] Quel soin de s'empescher de blesser la charité & de mourir avec la haine du prochain.

XLII. *Tâche de découvrir le but ou tendent toutes les actions.]* Car si elles tendent à contenter nos desirs déreglez , elles produiront la corruption & la mort ; & si elles vont à operer les biens de l'esprit, elles produiront la vie éternelle.

XLIII. *Et ces ressorts ce sont ces*

636 *Reflexions Morales de l'Emp.*
sens qui n'ont toujours que trop d'élo-
quence pour te persuader.] Il n'y a dans
le texte que ces deux mots : *C'est la*
Rhetorique, mais il est aisé de voir que
le Passage n'est pas entier, & qu'il faut
ajouter ou *de tes opinions, ou de tes*
sens; c'est la *Rhetorique de tes sens*
ou de tes opinions. Car c'est assurément
ce qu'Antonin a voulu dire, & le Pas-
sage est fort beau.

C'est l'homme intérieur.] C'est-à-di-
re l'ame, qui est à proprement parler
l'homme dont le corps n'est que l'orga-
ne, c'est luy que Saint Pierre appelle
l'homme caché du cœur.

1. P. III.
6.

Fin du dixième Livre



REFLEXIONS MORALES DE L'EMPEREUR MARC ANTONIN.

LIVRE ONZIÈME.

I.  Les propriétés de l'ame raisonnable, sont, qu'elle se voit elle-même ; qu'elle se compose elle-même ; qu'elle se rend telle qu'elle veut ; qu'elle jouit des fruits qu'elle porte, au lieu que tout ce que portent les plantes & les animaux, ne va qu'au profit des autres & jamais au leur ; qu'elle parvient toujours à sa fin entiere & parfaite, quelque bornée

que soit sa vie , car il n'en est pas d'elle comme de la danse, d'une Comedie ou d'autres choses semblables , dont on ne sçauroit retrancher la moindre chose sans rendre l'action imparfaite & defectueuse. En quelque endroit qu'on la surprenne , au commencement, au milieu, à la fin , elle fait que ce qui a paru est toujours une piece complete & finie ; de sorte qu'elle peut toujours dire , j'ay tout ce qui m'appartient. De plus l'ame parcourt tout cet univers ; elle se promene dans les espaces immenses qui l'environnent ; elle contemple sa figure ; elle mesure en quelque maniere l'éternité ; elle penetre & conçoit la regeneration periodique des choses : & lisant ainsi dans l'avenir elle voit clairement que ceux qui viendront après nous ne verront rien de nouveau, com-

me ceux qui nous ont précédé n'ont vû que ce que nous voyons. On peut dire même que par la raison de cette uniformité un homme qui n'a vécu que quarante années, quelque peu d'esprit qu'il ait, a vû tout ce qui a esté avant luy & tout ce qui sera après. Les autres propriétés de l'ame, sont l'amour du prochain, la verité, la pudeur, & de n'estimer rien tant que soy-même, ce qui est aussi le propre de la Loy. Et de cette maniere la droite raison est la même que la raison de la souveraine Justice.

II. Tu mépriseras la musique, les danses & tous les spectacles, si tu fais ce que je vais te dire : à l'égard de la musique, tu n'as qu'à la diviser en chacun de ses tons, & sur chacune faire cette demande : Est-ce donc là ce qui me ravit ? Tu

en auras honte. Sur la danse fais la même chose, & considère à part tous les gestes & tous les mouvemens, & ainsi de tous les spectacles. Enfin sur toutes les choses du monde, excepté sur la vertu & sur ce qui vient d'elle, souviens-toy de cette maxime, divise-les par parties, & par cette division apprens à les mépriser. Suy la même règle sur toute la vie.

III. Combien est heureuse l'ame qui est toujours prête à se separer du corps, soit qu'après cette separation elle soit éteinte ou dissipée, ou qu'elle subsiste encore ! Mais il faut que cette bonne resolution vienne de son propre jugement & non pas d'une opiniâreté obstinée comme celle des Chrétiens. Il faut qu'elle se porte à cette action avec raison, avec gravité & sans aucun faste, pour persuader aux

autres de l'imiter.

I V. Ay-je fait quelque chose d'utile à la société ? J'en ay receu la récompense. Aye toujours cette maxime dans la bouche, & ne cesse jamais de faire le bien.

V. Quel est ton métier ? d'être homme de bien. Comment y peut-on mieux réussir qu'en méditant sur les ordres de la nature de l'univers, & sur tous les devoirs auxquels l'homme est engagé par les loix de sa nature particuliere.

V I. Les Tragedies ont esté premierement introduites pour faire souvenir les hommes des accidens qui arrivent dans la vie ; pour les avertir qu'ils doivent necessairement arriver, & pour leur apprendre que les mêmes choses qui les divertissent sur la scene, ne doivent pas leur paroître insupportables sur le

grand théâtre du monde. Car tu vois bien que telle doit être la catastrophe de toutes les piéces, & que ceux qui crient tant sur le théâtre, oh Cithéron, ne se délivrent pas de leurs maux. Les Poètes tragiques disent souvent des choses tres-utiles comme cecy : *Si les Dieux n'ont soin ny de moy ny de mes enfans, cela même ne se fait pas sans raison.* Et cecy encore : *Ne te mets pas en colere contre les affaires, car elles ne s'en soucient point.* Et, *La vie est comme la moisson d'un champ.* Et plusieurs autres choses semblables. A la tragedie succeda la vieille comedie armée d'une liberté magistrale, & qui en donnant à chaque chose son veritable nom, réussissoit admirablement à corriger l'arrogance & l'insolence des Citoyens. Diogene s'est servi à ce dessein de beaucoup d'endroits de cette
vieille

vielle comedie. Après cela vint la comedie que l'on appelle moyenne, & enfin on inventa la nouvelle comedie qui dégénéra en une pure imitation. On sçait que les auteurs de cette dernière sorte de comedie disent de fort bonnes choses, mais au fond quel est le sujet & le but de toutes ces représentations ?

V I I. Que c'est une chose bien évidente qu'il n'y a pas de meilleure disposition pour la Philosophie que celle où tu es maintenant !

V I I I. Une branche séparée de la branche à qui elle touchoit, ne peut qu'elle ne soit séparée de l'arbre entier. Tout de même un homme qui s'est séparé d'un autre homme, s'est entièrement séparé de toute la société. Mais c'est une main étrangère qui retranche la branche, au lieu que l'homme se retranche luy-même

en haïssant son prochain & en s'éloignant de luy. Et il ne sçait pas qu'il se separe par là tout d'un coup de la société civile. Mais voicy une grace bien particuliere de Dieu qui a établi la société, c'est que nous pouvons estre incorporez & réunis au corps dont nous nous sommes separez, & faire encore une partie du même tout. Il faut seulement se souvenir qu'une partie à qui il est souvent arrivé de se separer, ne se réunit & ne se reprend enfin qu'avec beaucoup de peine, & qu'une branche qui a toujours esté attachée à son arbre, & qui a crû avec luy est bien differente de celle qui y a esté antée après sa separation, comme tous les Jardiniers même l'assurent.

IX. Il faut estre branche d'un même arbre & ne pas suivre les mêmes opinions.

X. Quand tu suis la droite raison il n'est pas au pouvoir de ceux qui s'y opposent, de t'empescher de faire une bonne action ; il ne faut pas non plus qu'ils puissent t'arracher la douceur & l'affection que tu dois avoir pour eux. Demeure ferme dans ces deux dispositions, poursuy ton dessein & ton choix, & continuë d'avoir la même bonté pour ceux qui te traversent & qui te chagrinent. Car ce n'est pas une marque moins grande de foiblesse de se fâcher contre eux que de renoncer à son entreprise & que de se décourager: celui qui se rebute en se laissant épouventer, & celui qui perd les sentimens d'affection & d'humanité qu'il doit avoir pour les hommes que la nature luy a donnez pour parens & pour amis, sont également deserteurs & quittent

également leur poste.

XI. Il n'y a point de nature qui soit inferieure à l'art , car tous les arts imitent la nature. Cela estant , il s'ensuit par une consequence tres-évidente que la nature la plus parfaite & qui comprend en elle toutes les autres , ne cede point à l'industrie de tous les arts. Or il est certain que ceux-cy font toujourns les choses les moins parfaites pour les plus parfaites ; il est donc constant que la nature le fait aussi : & c'est ce qui produit la justice, & la justice est la mere de toutes les autres vertus : car il n'y aura plus de justice si nous courons avec tant d'ardeur après les choses indifferentes ; si nous nous laissons tromper , & si nous sommes inconstans & temeraires.

XII. Si les choses , dont la crainte ou le desir te donnent de

l'inquietude & troublent tout le repos de ta vie, ne viennent pas d'elles-mêmes jusques à toy, & si c'est toy proprement qui vas à elles, & que de leur côté elles demeurent immobiles, impose seulement silence à ton opinion qui en juge, & tu ne les desireras ny ne les craindras.

X I I I. L'ame est une sphere d'une rondeur parfaite; pendant qu'elle ne s'étend & ne se relâche point en dehors, & qu'elle ne se resserre & ne s'enfonçe point en dedans, elle reluit d'une lumiere qui luy fait découvrir la verité de toutes choses & celle qui est en elle.

X I V. Quelqu'un me méprise, c'est à luy à voir pourquoy il le fait, pour moy je prendray bien garde de ne rien faire ou dire qui merite ce mépris. Il me hait, c'est sur son compte. Pour moy j'auray toujours la

même bonté & la même affection pour tous les hommes en general, & pour celuy-là même en particulier ; & je seray toujours prest à luy remontrer sa faute sans m'emporter en reproches, & sans faire ostentation de ma patience, mais sincerement & charitablement, comme Phocion ; s'il est vray qu'il n'ait pas mêlé la raillerie à ses avertissemens. Car il faut que cela vienne du cœur, & que Dieu qui connoît l'interieur des hommes & qui sonde les cœurs, voye qu'on n'est fâché de rien ; qu'on ne se plaint de rien. Car quel mal est-ce pour toy si tu fais les choses qui sont propres à ta nature ? Et puisque Dieu t'a mis dans ce monde pour le bien de la société, pourquoy refuses-tu de faire les choses qui sont utiles à la nature universelle ?

X V. Ceux qui se méprisent

les uns les autres, qui se flatent les uns les autres, & qui veulent se surpasser les uns les autres, sont toujours soumis les uns aux autres.

X V I. Quelle horreur & quelle fausseté de dire, j'ay résolu d'agir franchement avec vous : Que veux-tu faire, mon ami, il n'étoit nullement nécessaire de faire ce préambule, la chose parlera assez d'elle-même, il faut qu'elle soit écrite sur ton front, & qu'on lise dans tes yeux ce que tu as dans l'ame, comme un amant lit toutes choses dans les yeux de sa maîtresse. En un mot il faut qu'un honneste homme, un homme franc, soit comme celui qui sent mauvais, & que ceux qui s'en approchent sentent d'abord ce qu'il est. Une franchise affectée est un poignard caché. Il n'y a rien de plus horrible que cette amitié

de loup : évite cela sur toutes choses. L'honnêteté, la franchise & la bonté paroissent dans les yeux de ceux qui les ont, ils ne sçauroient les cacher.

X V I I I. Veux-tu vivre heureusement ? Cela dépend de toy, tu n'as qu'à avoir de l'indifference pour tout ce qui est indifferent. Et tu en auras sans doute si tu examines chaque chose separément & par rapport au tout ; si tu te souviens qu'il n'y en a aucune qui puisse nous forcer à juger d'elle, ny qui vienne jusqu'à nous, & que c'est nous qui faisons tout le chemin, qui en jugeons, & qui nous en faisons une image lorsque nous pourrions ou nous empêcher de la faire, ou l'effacer entièrement si elle s'estoit glissée malgré nous & à nôtre insçu ; & enfin si tu fais cette reflexion que nous ne serons pas
oblgez

Marc Antonin. Liv. XI. 651
obligez de nous tenir long-temps sur nos gardes, & que la mort viendra bientôt terminer tous ces soins, & nous mettre pour toujours dans une tranquillité parfaite. Qu'est-ce donc qui tempeſche d'être content de toutes les choses qui arrivent dans le monde? Si elles ſont ſelon la nature, reçois-les gayement, & elles te ſeront faciles; & ſi elles ſont contre la nature, cherche ce qui eſt conforme à ta nature propre, & le poursuy quelque peu de gloire qui l'accompagne: car il n'y a rien de plus pardonnable que de ſuivre ſon propre bien.

XVIII. Penſe d'où chaque choſe eſt venuë, dequoy elle eſt compoſée, en quoy elle ſera changée, & ce qu'elle ſera après ſon changement. Tu verras qu'elle ne peut jamais ſouffrir aucun

mal, & que rien ne pourra luy nuire.

XIX. Voicy neuf articles qu'il est bon que tu medites incessamment. Le premier, que tu es lié naturellement avec les hommes, & que nous sommes faits les uns pour les autres. D'un autre côté, que tu es né pour les conduire comme un belier & un taureau sont nez pour être à la teste des troupeaux. Et en remontant plus haut, que si le hasard & les atomes ne sont pas les maîtres du monde, c'est donc la Nature qui gouverne tout; & cela étant les choses les moins parfaites sont créées pour les plus parfaites, & celles-cy, les unes pour les autres.

Le second, quels sont ces hommes à table, dans leur cabinet, & ailleurs, & sur tout quelle dure nécessité leur imposent leurs opinions, & avec quel faste ils se

Marc Antonin. Liv. XI. 1655
portent aux actions les plus con-
damnables.

Le troisieme, que s'ils ont rai-
son de faire ce qu'ils font, il ne
faut pas s'en fâcher; & s'ils ne
l'ont pas, ils pechent donc mal-
gré eux, & par ignorance. Car
comme l'ame n'est jamais privée
de la verité que malgré elle,
c'est aussi toujours malgré elle
qu'elle ne rend point à chacun
ce qui luy est dû. Voilà pour-
quoy ils ne peuvent souffrir
qu'on dise d'eux qu'ils sont in-
justes, ingrats, avarés, ou pour
tout renfermer en un mot, qu'ils
ne font pas leur devoir envers
leur prochain.

Le quatrieme, que tu tombes
souvent dans les mêmes fautes,
que tu es semblable à ces gens-
là, & que si tu t'empesches de
commettre certains pechez, ton
inclination ne laisse pas d'y être
portée, & que tu ne t'en abs-

tiens que par crainte ou par vanité, ou par quelque autre raison aussi vicieuse.

Le cinquième, que tu ne sçais pas même certainement s'ils ont mal fait : car il y a beaucoup de choses qui se font à dessein pour une utilité cachée ; & il faut sçavoir bien des circonstances avant que de prononcer sur les actions d'autrui.

Le sixième, c'est que tu as beau te chagriner & te tourmenter, la vie de l'homme ne dure qu'un moment, & dans peu nous ne serons plus.

Le septième, que ce ne sont pas les actions des autres qui nous troublent, car elles ne subsistent que dans l'ame de ceux qui les font ; ce sont nos propres opinions. Chasse-les donc, & cesse de juger qu'une telle chose est mauvaise, & toute ta colere s'évanouira. Mais com-

ment en venir à bout? en te persuadant qu'il n'y a rien de honteux en ce qui t'arrive de la part des autres: car si ce n'étoit pas une verité constante qu'il n'y a d'autre mal que le vice qui est en toy, ou ce que tu fais de honteux, tu ne pourrois t'empêcher de commettre toy-même beaucoup de maux, tu serois un brigand & pis encore.

Le huitième, que la colere & le chagrin nous font beaucoup plus de mal que les choses mêmes dont nous nous plaignons, & qui les font naître.

Le neuvième, que la bonté est invincible quand elle est sincere, sans hypocrisie & sans masque: car que te pourra faire l'homme du monde le plus violent & le plus emporté, si tu as de la bonté pour luy jusques au bout; si quand l'occasion s'en presente tu l'avertis bonnement,

656 *Reflexions Morales de l'Emp:*
& que tu tâches de le corriger
avec douceur dans le même
temps qu'il s'efforce de te faire
le plus de mal ? Si tu luy dis,
non, mon fils, ne fais point cela,
nous sommes nez pour toute au-
tre chose, tu ne me fais aucun
mal; mais tu t'en fais à toy-mê-
me; & si tu luy remontres adroi-
tement & en general, que ny les
abeilles ny aucun des autres ani-
maux qui paissent ensemble ne
font rien de semblable. Ne mê-
le à tes avis ny la raillerie ny
les reproches; qu'il ne paroisse
qu'une affection sincere sans au-
cun chagrin; & ne luy parle
point comme un Docteur dans
sa chaire, ny pour attirer l'ad-
miration de ceux qui t'écou-
tent, tire-le en particulier quelque
foule qui t'entourne. Aye tou-
jours ces neuf articles devant les
yeux comme autant de précieux
dons des Muses; & commence

enfin à être homme pendant que tu vis. Mais il faut que tu évites avec autant de soin de flatter ton prochain, que de te fâcher tontre luy. Ces deux vices ruinent également la société, & sont également pernicious. Quand tu seras en colere souviens-toy donc qu'il n'y a rien de viril dans cette passion, & que comme la bonté & la douceur sont des vertus plus humaines, elles sont aussi plus mâles. Que la force & le courage sont entierement du côté de celuy qui est bon, & ne se trouvent jamais dans celuy qui est colere & chagrin. Car plus la bonté approche de l'insensibilité & de l'indolence, plus elle approche de la veritable force. La colere n'est pas moins la marque d'un esprit foible que la tristesse. Dans l'une & dans l'autre on est également blessé & mis hors de combat.

Voicy encore, si tu veux, une dixième maxime qui sera comme le present du Dieu même qui preside aux muses ; il y a de la folie à pretendre que les méchans ne fassent point de mal, c'est desirer l'impossible. Mais de leur permettre d'en faire aux autres, & de ne vouloir pas souffrir qu'ils t'en fassent, c'est une tyrannie declarée & une horrible cruauté.

XX. Nôtre esprit à quatre penchans qu'il faut observer continuellement ; & quand on les découvre, il faut les bannir en disant sur le premier, cette imagination n'estoit pas nécessaire ; sur le second, cela va à ruiner la société ; sur le troisième, ce que tu vas dire n'est pas conforme à tes sentimens : or il n'y a rien de plus indigne que de parler contre sa pensée. Enfin sur le quatrième, en te repro-

chant à toy-même que tu fais les actions d'un homme qui a assujeti la partie la plus divine de luy-même, à la partie la plus méprisable, c'est à dire à cette partie mortelle qui est le corps, & à toutes ses voluptez grossieres & brutales.

XXI. Tout ce qu'il y a en soy d'Aerien & d'Ignée, quoy que naturellement il se porte en haut, cependant soumis à l'ordre de cet Univers, il demeure icy-bas dans ce composé. Tout de même ce qu'il y a de terrestre & d'humide, quoy que naturellement il tende en bas, demeure pourtant en haut, & se tient dans une situation qui ne luy est pas naturelle: tant il est vray que les élemens même obeissent à la loy generale, en conservant la place qui leur a esté donnée malgré eux jusqu'à ce que cette même loy leur don-

ne le signal de leur dissolution & de leur retraite. N'est-ce donc pas une chose horrible que la partie intelligente de toy-même soit la seule desobeïssante, & la seule qui se fâche de garder son poste. On ne luy impose pourtant rien qui la gêne & qui la violente, rien qui ne soit conforme à sa nature. Cependant au lieu de le souffrir, elle s'y oppose & se revolte contre cet ordre; car tous ces mouvemens qui la portent à l'injustice, à l'intemperance, à la tristesse, & à la cruauté, que sont ils que des revoltes contre la nature? Dès qu'un esprit porte impatiemment les accidens qui luy arrivent, dès ce moment là il quite lâchement son poste; car il n'a pas moins esté fait pour l'égalité & pour la pieté, que pour la justice, & ces deux premières vertus ne sont pas moins

dans l'ordre des choses utiles à la société, elles sont mêmes plus anciennes que les actions justes.

X X I I. Celuy qui ne rapporte pas toutes les actions de sa vie à un seul & même but, ne sçauroit être toujours un seul & même homme. Ce que tu dis là ne suffit pas, si tu n'ajoutes encore quel doit être ce but. Comme tous les hommes n'ont pas la même opinion de toutes les choses qui paroissent de véritables biens au peuple, & qu'ils ne sont d'accord que sur quelques-unes, c'est-à-dire, sur celles qui vont au bien du public, tout de même il faut se proposer un but dont tout le monde convienne, & qui aille au bien de la société. Celuy qui dirigera à ce but tous ses mouvemens, ne fera jamais inégal dans ses actions, & par ce moyen il sera toujours le même.

XXIII. Pense souvent à la fable du rat de ville & du rat des champs, à la frayeur de ce dernier & à sa fuite.

XXIV. Socrate avoit accoutumé d'appeller les opinions du peuple des contes à épouvanter les enfans.

XXV. Les Lacedemoniens mettoient les sieges des étrangers à l'ombre dans leur theatre, & eux, ils s'asseyoient où ils pouvoient.

XXVI. Perdicas demandant un jour à Socrate pourquoy il n'alloit pas le voir, pour ne pas mourir, luy dit-il, de la mort la plus malheureuse, c'est-à-dire, pour n'avoir pas le deplaisir de ne te pouvoir rendre les bienfaits que j'aurois reçûs de toy.

XXVII. Voicy un precepte que l'on trouve dans les écrits d'Épicure: *Aye toujours devant les yeux quelqu'un des anciens qui*

ayent esté parfaitement vertueux.

XXVIII. Les Pythagoriciens ordonnoient de regarder le Ciel le matin dès qu'on estoit levé, afin de se souvenir par là des Êtres qui suivent toujours le même chemin, & qui font toujours leur ouvrage de la même maniere sans aucune inconstance ny varieté, & pour penser à leur ordre, à leur pureté & à leur simplicité toute nuë, car les Astres n'ont point de voile pour se cacher.

XXIX. Souviens toy quel étoit Socrate lors que sa femme ayant emporté ses habits, il ne trouva qu'une peau pour se couvrir, & de tout ce qu'il dit à ses amis qui avoient honte de le voir en cet état, & qui s'enfuyoient.

XXX. Tu ne sçauois enseigner à lire ny à écrire, si tu ne l'as appris auparavant : à plus

forte raison ne pourras-tu donc enseigner aux autres à vivre, si tu ne le sçais pas toy-même.

XXXI. Tu es esclave, il ne t'appartient pas de parler.

XXXII. Les hommes blâment la vertu à tort & à travers, & tâchent de la décrier par leur vain babil, mais mon cœur n'en fait que rire.

XXXIII. C'est être fou que de chercher des figues en hyver. Mais ce n'est pas être plus sage que de chercher & de desirer son enfant quand il n'est plus.

XXXIV. Epictete disoit fort bien: Quand tu caresses ton enfant, dis luy en toy-même: peut-être mourras-tu demain. Mais cela est de mauvais augure, luy dit quelqu'un. Sur quoy il répondit, que rien de tout ce qui marque une action naturelle ne peut être de mauvais augure,

autrement ce seroit un mauvais augure de dire que des épics seroient moissonnez.

XXXV. Un raisin vert, un raisin meur, un raisin sec, ce ne sont que des changemens, non pas d'une chose qui est en une qui n'est point, mais d'une chose qui est en une qui n'est pas présente.

XXXVI. C'est un mot d'Epictete, il n'y a ny voleur; ny tyran de la volonté.

XXXVII. Il faut trouver l'art de donner son consentement à propos, disoit le même Epictete, & sur le sujet de nos mouvemens il faut être toujours appliqué à faire en sorte qu'ils se fassent avec exception, qu'ils tendent au bien de la société, & & qu'ils soient proportionnez au mérite des choses. Il faut se défaire entièrement de tous ses desirs & n'avoir d'aversión que

pour les choses qui dépendent de nous absolument, & qui nous sont soumises

XXXVIII. Nous ne combattons pas pour rien, disoit ce grand homme, il s'agit d'être ou sage, ou fou.

XXXIX. Voici un excellent raisonnement de Socrate; que voulez-vous? Voulez-vous avoir des ames raisonnables, ou des ames sans raison? Nous voulons des ames raisonnables. Mais voulez-vous avoir de celles qui sont saines, ou de celles qui sont vicieuses? De celles qui sont saines. Que ne les cherchez-vous donc? C'est que nous les avons. Si vous les avez pourquoy êtes-vous donc toujours en dissensions & en querelles?

Fin du onzième Livre.

REMAR.

REMARQUES

SUR

LE ONZIÈME LIVRE.

I. *Les propriétés de l'ame raisonna-
ble sont, qu'elle se voit elle-même.]*

Il n'en est pas de l'ame comme des yeux du corps ; Ceux-cy ne peuvent se voir que dans un miroir ou dans un autre œuil : au lieu que l'ame se voit elle-même, se connoît en elle-même, & ce qui est encore plus considerable, elle connoît en elle la souveraine sagesse, c'est-à-dire, Dieu. Mais d'un autre côté aussi elle n'a pas plus d'avantage que les yeux : car si les yeux ne peuvent voir que quand ils sont éclairez par une lumiere qui est hors d'eux, l'ame ne peut voir non plus, que quand elle est éclairée par la lumiere éternelle & vivante ; pour peu qu'elle s'éloigne de cet objet, & qu'elle s'attache aux objets grossiers & palpables, elle tombe dans de profondes tenebres, & n'est plus qu'aveuglement.

Qu'elle se compose elle-même, qu'elle se rend telle qu'elle veut.] Et c'est ce que le corps ne sçuroit faire. Preuve que c'est un être bien différent.

Qu'elle jouit des fruits qu'elle porte au lieu que tout ce que portent, &c.] Les fruits de l'ame ce sont les fruits que l'Ecriture apelle *les fruits de la lumiere, les fruits de la justice, & les fruits de l'esprit*, pour les opposer *aux fruits de la chair*, qui ne sont que tenebres, qu'injustice, que méchanceté ! les fruits de l'ame sont la charité, la joye, la paix, la patience, la douceur, la tranquillité, la bonté, la fidelité, la justice, la sagesse & la temperance. Et il y a deux differences essentielles entre ces fruits & ceux de la chair, La premiere, celle qu'Antonin explique icy, que l'ame en jouit, au lieu qu'on ne peut pas dire proprement que le corps jouisse des fruits de la chair, non plus que les autres animaux de ce qu'ils produisent: & la seconde que ces fruits de l'ame demeurent éternellement, au lieu que les fruits de la chair perissent avec elle. Ce passage me paroît fort beau.

Qu'elle parvient toujours à se fo

entiere & parfaite, quelque bornée que soit sa vie.] A quelque heure que la mort arrive, l'ame est en état de partir; car elle est à la perfection, elle est toujours entiere & parfaite; & non seulement cela, mais elle fait encore que son entrée dans le monde, quelque courte qu'elle soit, est comme une piece de theatre qui a toutes ses parties. Il n'en est pas de même du corps.

De plus l'ame parcourt tout cet Univers, &c.] Tous les Philosophes se sont servis de cet argument pour prouver la spiritualité & l'immortalité de l'ame. En effet, si elle n'estoit pas spirituelle & immortelle, elle ne seroit nullement capable des proprietés que Dieu luy a communiquées, comme de n'estre rien d'étendu dans l'espace; de mesurer l'éternité; de comprendre l'infini; de penetrer dans les Cieux & dans les abymes de la terre; & de jouir de la contemplation de l'immensité de Dieu, comme si elle n'avoit avec luy que les mêmes bornes: propriétés que la matiere ne peut jamais recevoir.

La regeneration periodique des cho-

690 *Reflexions Morales de l'Emp.*
ses.] Lors qu'après chaque embrasement du monde, le monde reproduit les mêmes choses. Il a été assez parlé de cette opinion des Stoïciens:

Et de n'estimer rien tant que soy-même.] Parmi toutes les choses créées, il n'y a rien, qui nous doive être si précieux que nôtre ame. Pendant que nous l'estimons moins que ces objets corporels & terrestres, ce qui arrive tous les jours, nous la plongeons dans leur neant; mais lors que nous la mettons au dessus de tout, nous l'unissons à Dieu, & elle regne avec luy sur toutes choses.

Ce qui est aussi le propre de la Loy.] Car la Loy est au dessus de toutes choses, puisqu'elle juge de tout sans que rien puisse juger d'elle.

Et de cette maniere la droite raison est la même que la raison de la souveraine justice.] Il y a dans ce passage une profondeur de sens étonnante, & c'est cette profondeur qui en fait l'obscurité? Antonin a voulu dire que la raison qui porte nôtre ame à s'estimer plus que toutes choses est la même qui veut que la Loy soit au dessus de tout, & que l'une & l'autre n'est que la ve-

visé & la souveraine justice , & ces deux raisons étant une seule & même chose , nostre ame devient aussi une seule & même chose avec la Loy. Comme elle, elle juge de tout sans que personne puisse avoir le droit de juger d'elle non plus que de la Loy : & voilà l'explication du mystere que saint Paul nous apprend quand il dit que l'homme spirituel ^{1. cor.} juge de tout , & n'est jugé de per- ¹⁵ sonne.

II. *A l'égard de la musique tu n'as qu'à la diviser en chacun de ses tons.* Ce raisonnement d'Antonin est vrai à la rigueur. On dira pour en éluder la force que la beauté de la musique ne consiste pas dans les tons séparés; mais dans le rapport qu'ils ont les uns avec les autres , & dans la proportion des mouvemens dont il résulte une harmonie qui est plus ou moins parfaite, selon que cette proportion approche plus ou moins de l'unité qu'elle veut représenter. Il en est d'elle comme de la beauté des vers , cette beauté ne se trouve pas dans les syllabes qu'on prononce l'une après l'autre , elle est dans le tout qui nous frappe & qui nous fait

672. *Reflexions Morales de l'Emp.*

fi. Quelque vraye que soit cette objection elle ne détruit point du tout le raisonnement de cet Empereur. Car il est toujours tres-constant que la beauté de la musique, comme celle de la poésie, & toutes les autres beautés corporelles & qui touchent les sens, ne sont que des beautés imparfaites, parce qu'elles ne sont belles que par rapport, ou au lieu ou au temps, & qu'étant composées de parties fugitives qui ne sauroient subsister toutes ensemble, elle ne représentent qu'imparfaitement la véritable unité & l'égalité souveraine qui est le seul & unique modèle du beau. Ceux donc qui auront les yeux de l'intelligence accoutumés à cette beauté primitive, n'auront pas de peine à suivre ce précepte d'Antonin, & à mépriser toutes ces beautés inférieures & passagères qui dependent du lieu & du temps, & qui y sont entièrement renfermées. Mais en même-temps il faut avouer que la musique est une des beautés les moins imparfaites de ce bas ordre, & que c'est même un défaut considérable de ne pas la connoître, & de ne la pas aimer jusqu'à un certain point.

Excepté sur la vertu & sur ce qui vient d'elle.] car la vertu & les actions vertueuses étant des bearez purement spirituelles, elles representent bien plus parfaitement que toutes les autres la verité & l'unité qui les produit.

Sui la même regle sur toute la vie.] En te demandant à chaque action & à chaque moment: Est-ce là ce qui te fait souhaiter de vivre ?

Et non pas d'une opiniatreté obstinée comme celle des Chrestiens.] Les payens appelloient folie & obstination la constance & la fermeté des Chrestiens qui aimoient mieux mourir que de sacrifier aux Idoles, & que d'adorer les statuës des Empereurs. Tertullien dans son Apologetique: *Quelques-uns nous traitent de fous de ce que pouvant nous tirer d'affaires en sacrifiant une seule fois, sans changer de sentiment, nous aimons mieux nôtre opiniatreté que nôtre vie.* En effet, Pline le jeune l'appelle *opiniatreté, obstination inflexible, & demence.* Mais en quel temps Antonin fit-il cette maxime, luy qui ne persecuta jamais les Chrétiens ? car de la maniere dont il parle, on diroit qu'il voyoit tous les jours des Mar-

174 *Reflexions Morales de l'Emp.*
tyrs : cependant depuis qu'il fut Empe-
teur il n'y en eut jamais dans les lieux
où il étoit. Il la fit sans doute après
que la rage des Payens reveillée par la
licence des guerres civiles eut sacrifié
plusieurs Chrétiens à sa fureur en Asie
& dans les Gaules. La constance de
ces Martyrs dont il ne manquoit pas
d'être informé par ceux qui la noircis-
soient, luy donna lieu de faire cette re-
flexion, qu'on est heureux de mépriser
la mort, pourveu que ce mépris soit
le fruit du jugement & de la raison,
& non pas l'effet d'une opiniastreté
aveugle; & la maxime est vraie &
seure. Mais l'application en est fautive
comme toutes les applications qu'on
fait en suivant de faux préjugés. Il y
avoit de la raison dans cette fermeté
des Martyrs; mais c'estoit une raison
plus qu'humaine que des Payens n'é-
toient pas capables d'apercevoir.

Avec gravité.] Faire quelque chose
avec gravité, c'est la faire dans les re-
gles de la bienséance, avec courage,
sans précipitation & sans lenteur, lors
que la nécessité le demande, & en la
rapportant à un certain but qui est
l'utilité du prochain. Or on accusoit
les

les Chrétiens de courir souvent à la mort sans nécessité. C'est pourquoy ces Philosophes aveugles croyoient que cette action étoit destituée de cette gravité dont ils vouloient que toutes les actions des hommes fussent accompagnées. Car faire une chose sans nécessité, c'est pecher contre toutes ces regles; C'est agir ou par caprice ou par legereté. Mais qu'elle nécessité plus grande pour des Soldats Chrétiens que de s'exposer à une mort qui rendoit inutiles tous les artifices du Demon, & qui en ruinant son empire augmentoit celuy de JESUS-CHRIST?

Et sans aucun faste pour porter les autres à l'imiter.] Antonin a raison. Ce n'est pas par des actions de faste que nous portons les hommes à nous imiter; C'est par des actions de justice, de nécessité, & de choix. Mais quel aveuglement d'accuser les Chrétiens d'agir par faste eux qui ne connoissoient de grandeur que dans l'humilité, & qui auroient crû n'estre plus serviteurs de JESUS-CHRIST s'ils avoient cherché à estre louez des hommes.

V. Comment y peut-on mieux réussir
Tome II. Kkk

qu'en méditant.] Antonin reconnoît donc que la vertu n'est pas un present de la nature, mais un fruit de l'étude & du travail.

V I. *Les Tragedies ont esté premierement introduites pour faire souvenir les hommes des accidens.*] Au commencement, c'est-à-dire, lors que la Tragedie & la Comedie estoient confonduës, c'estoit un divertissement grossier & champêtre où l'on se proposoit plutôt de porter les hommes à la joye & à la débauche, que de leur apprendre à avoir du courage & de la vertu. Antonin ne parle donc icy que de la Tragedie parfaite; car ce n'est que de celle-là seule qu'on peut dire qu'elle fut introduite pour apprendre aux hommes à supporter courageusement tous les accidens de la vie, & à les trouver même legers en les comparant avec ceux qu'ils voyoient dans ces pieces. Car il est bien difficile de se trouver si mal-heureux quand on vient de voir un Telephus, un Philoctete, un Oreste, un Oedipe, &c.

Telle doit être la catastrophe de toutes les pieces.] Tant des pieces naturelles que des artificielles.

Et que ceux qui crient tant sur le theatre, Oh Cytheron, ne se délivrent pas de leurs maux.] C'est une exclamation d'Edipe qui dit dans une piece de Sophocle: *O Cytheron, pourquoy me reçûtes-vous, ou pourquoy, après m'avoir reçû, ne me laissâtes-vous pas perir, afin que je ne pusse jamais faire voir aux hommes d'où j'estois sorti?* Toutes ces exclamations ne soulagent pas les maux, ainsi la Tragedie nous apprend qu'il est inutile de se plaindre.

Comme cecy, si les Dieux.] Les trois passages qu'Antonin rapporte icy ont esté examinez dans les Remarques sur le Liv. VII. aux art. 40 41. & 43.

A la Tragedie succeda la vieille Comedie.] Sur tout ce qu'Antonin dit icy de la vieille & de la nouvelle Comedie, on n'a qu'à voir les Remarques sur la Poëtique d'Horace depuis le vers 281.

*Successit vetus his Comedia non
sine multa
Laude.*

A cette Tragedie de Thespis & d'Eschyle succeda la vieille Tragedie avec beaucoup de succès.

Après cela vint la Comedie que l'on appelle moyenne.] La vieille Comedie dura jusqu'à ce que Lyfander se fut rendu maître d'Athenes. La moyenne depuis Lyfander jusqu'à Alexandre le Grand, & la nouvelle c'est celle qui dure encore.

La nouvelle Comedie qui degenera en une pure imitation.] La vieille & la moyenne Comedie n'étoient pas à proprement parler des imitations, puisque dans la premiere il n'y avoit rien de feint, ny pour les personnages, ny pour les sujets, & que dans la seconde hors les noms qui estoient feints, tout y estoit veritable, & qu'on y representoit les actions des principaux Citoyens. Mais la nouvelle ne porta sur le theatre que des aventures feintes & des noms supposez, ainsi ce ne fut plus qu'une imitation de la vie commune, & c'est ce qu'Antonin condamne icy.

Mais au fond quel est le sujet & le but de toutes ces representations?] La vieille & la moyenne Comedie avoient au moins un but tres-utile, car elles tendoient à corriger les hommes; mais la nouvelle n'a d'autre veüe que de les amuser inutilement, & elle les laisse

Comme elle les trouve. Ce jugement d'Antonin est tres-remarquable ; il prefere l'aigreur & le fiel de la vieille & de la moyenne Comedie à la molle condescendance de la nouvelle qu'il traite d'inutile & de vaine. L'éloge que le Roy de Perse donna à Aristophane *que ses conseils rendoient les Atheniens plus braves , & les faisoient triompher de leurs ennemis* , n'est pas à beaucoup près si considerable que ce qu'Antonin dit icy en faveur de la vieille & de la moyenne Comedie. Voilà une autorité d'un tres-grand poids pour ceux qui ont tâché de redonner à nôtre Comedie l'air de la vieille Comedie qu'elle a perdu. Mais afin qu'on ne se trompe pas à ce passage , il est bon d'avertir qu'Antonin ne trouve la vieille & la moyenne Comedie bonnes & utiles que par comparaison ; car d'ailleurs il estoit tres-éloigné d'approuver qu'on reprît publiquement les hommes de leurs défauts, puis qu'il estoit persuadé que c'estoit blesser les loix humaines & divines : son but est de condamner la nouvelle Comedie, comme on avoit condamné les deux autres. Il envelope aussi la Tragedie

dans cette censure: car Antonin n'estoit pas homme à se contenter qu'on moderât les passions, il vouloit, comme tous les Stoïciens, qu'on les arrachât entierement. On verra les Remarques sur la Poëtique d'Aristote.

VII. *Que c'est une chose bien évidente qu'il n'y a pas de meilleure disposition pour la Philosophie.*] Il y avoit tant de sectes de Philosophes opposées les unes aux autres qu'une infinité de gens passoient leur vie dans l'incertitude & dans le doute, sans pouvoir se déterminer, & choisir. Antonin donc pour s'empêcher de tomber dans un estat si déplorable, examine la disposition où il est, & après l'avoir bien examinée, il s'assure qu'il n'y en a pas de meilleure, & que cela est même tres-évident. En effet aimer Dieu & son prochain, voilà la meilleure disposition où l'on puisse estre, il n'est plus question de choix, il ne s'agit que de travailler & de faire de bonnes œuvres.

VIII. *Mais voicy une grace bien particuliere de Dieu.*] On peut voir ce qui a esté remarqué sur l'article xxxvi. du Livre v l l l.

IX. *Il faut estre branche d'un même arbre, & ne pas suivre les mêmes opinions.*] Le Peuple a toujours des opinions si peu saines de la justice, de la Religion & de Dieu, que quoy que le lien de la charité nous unisse avec luy & fasse comme un même arbre de tous les hommes, nôtre esprit ne laisse pas d'estre libre, & de conserver une independance & une superiorité qui l'empeschent d'assujeter ses pensées & ses opinions à celles du peuple: autrement cette même charité, qui nous unit, & qui nous lie, deviendroit pour nos ames un poison mortel.

X. *Sont également deserteurs.*] Car ils renoncent également à la raison qui veut qu'on aille son chemin sans perdre les sentimens d'affection qu'on doit avoir pour tous les hommes.

XI. *Il n'y a point de nature qui soit inferieure à l'art, car tous les arts imitent la nature.*] Puisque tous les arts font les choses les moins parfaites pour les plus parfaites, il est certain que la Nature universelle, qui est le modele de tous les arts, le fait aussi, & voilà ce qui a produit la Justice. Car que fait la Justice? elle reduit les choses les

moins parfaites sous l'empire & sous l'obéissance de celles qui le sont le plus. Ce chapitre est admirable, & on ne sçauroit prouver d'une manière plus solide & plus claire que la justice est un droit naturel & divin, & qu'elle vient immédiatement de Dieu.

Car il n'y aura plus de justice si nous courrons avec tant d'ardeur.] C'est une conséquence nécessaire de ce principe que les choses les moins parfaites sont pour les plus parfaites : car on ne peut preferer les moins parfaites aux autres sans blesser cet ordre si sagement établi. Que de veritez solidement expliquées par ce seul principe!

XIII. *L'ame est une sphere d'une rondour parfaite.*] On a déjà vu pourquoy Antonin compare l'ame à une sphere. Cet article est parfaitement beau. Quand un corps rond est éclairé par quelque lumiere, les enfoncemens les bossés qui se rencontreront dans ce corps y causeront des obscuritez, parce qu'ils empescheront la lumiere de s'étendre également par tout, & d'éclairer toutes ses parties. Il en est de même de l'ame, pendant qu'elle est égale & arrondie en elle-même, elle

reçoit également par tout la lumiere dont il plaît à Dieu de l'éclairer. Mais dès que le vice y fait des enfoncemens ou des bossés, il empesche necessairement le cours de cette lumiere celeste & la plonge dans une profonde obscurité.

Qui luy fait découvrir la verité de toutes choses, & celle qui est en elle.]

Je trouve cela divin; comme nôtre ame n'est pas sa propre lumiere à elle-même, elle ne peut voir la verité des choses, ny la verité qui est en elle, c'est-à-dire, connoître bien son essence & son existence, que dans la raison universelle, par les lumieres dont il plaît à Dieu de l'éclairer.

XIV. *Comme Phocion, s'il est vray qu'il n'ait pas meslé la raillerie à ses avertissemens.]* Phocion ayant été condamné à la mort avec quatre de ses amis, pendant qu'on preparoit la ciguë, quelqu'un luy demanda ce qu'il vouloit qu'on dît de sa part à son fils, il répondit, *que je luy ordonne de ne songer jamais à payer aux Atheniens la coupe de bienveillance qu'ils me presentent.* Et comme toute la ciguë qu'on avoit broyée fut employée pour les

quatre qui burent les premiers , il n'en resta plus pour Phocion ; l'Executeur qui la fournissoit dit qu'il n'en broyeroit point d'autre si on ne la payoit, Phocion appella un de ses amis , & luy dit : *Je vous prie de donner à ce homme le peu d'argent qu'il nous demande, puisqu'on ne peut pas mourir à Athenes pour rien.* Si ces deux mots furent dits sincerement la mort de Phocion est telle qu'Antonin la demandoit ; car qui a-t-il de plus charitable que de prendre pour une marque de bienveillance le poison qu'on luy presentoit & de défendre à son fils de s'en souvenir ? & quel meilleur avis pouvoit-il leur donner que de les avertir que c'estoit une honte horrible de souffrir que les prisonniers payassent le poison qu'on leur faisoit boire ? Mais Antonin à fort bien vû que ces deux mots peuvent n'être qu'une raillerie tres-piquante contre les Atheniens , & un effet de la colere & du de-pit ; c'est pourquoy il a eu raison de douter & de dire *s'il est vray.* Or la raillerie & le de-pit doivent être bannis de cette derniere action de nôtre vie , où il ne doit y avoir rien qui ne

soit tres-grave & tres serieux.

XV. *Ceux qui se méprisent les uns les autres, &c. sont toujourns soumis les uns aux autres.*] Il n'y a rien de plus vray que cette maxime, & quand on examinera la chose de près, on trouvera que le mépris même nous soumet à ceux que nous méprisons.

XVI. *Quelle horreur & quelle fausseté de dire : J'ay resolu d'agir franchement avec vous.*] Toutes ces belles paroles qu'Antonin condamne icy, se disent encore tous les jours dans le commerce du monde. Cependant, comme Antonin l'a fort bien remarqué, elles sont indignes d'un homme d'honneur; mais on les dit par coutume & sans reflexion.

Une franchise affectée est un poignard caché.] Comme un Ancien a dit: *Pejor odio amoris simulatio.*

Une feinte amitié est pire que la haine.

XVII. *Et si elles sont contre la nature, cherche ce qui est conforme à la nature.*] Antonin étoit tres-persuadé que rien n'arrive contre la nature,

mais il donne cela à nos faux préjugés sçachant, bien qu'il ne hasarde rien pourveu que nous suivions sa maxime; car il dit fort sagement que quand ce qui nous arrive est contre la nature, nous devons chercher ce qui est de nôtre nature propre. Or il est impossible de trouver ce qui est de nôtre propre nature qu'en nous assujettissant à la nature universelle, c'est-à-dire en nous soumettant à Dieu.

Quelque peu de gloire qui l'accompagne] Antonin sçavoit bien qu'en s'attachant à la véritable sagesse on s'attire bien plutôt le mépris, que l'estime des hommes : Car tout ce qui est de l'esprit de Dieu, paroît folie aux hommes charnels.

XVIII. *Tu verras qu'elle ne peut jamais souffrir aucun mal.] C'est-à-dire rien ne pourra ny l'alterer, ny la détruire. Mais il y a d'autres maux dont les seuls justes seront exemps, c'est-à-dire, ceux à qui Dieu n'imputera point leurs fautes, & c'est ce qui étoit caché à ces Philosophes Payens, où ils n'en avoient que des idées très-confuses.*

XIX. *Que tu es né pour les con-*

*laine, comme un Belier & un Taureau
ont nez.] Il est rare de voir un Empe-
reur reconnoître qu'il n'a d'autre avan-
tage sur ses Peuples que celui qu'un
Taureau & un Belier ont sur les
troupeaux. Que de grandeur dans un
tel aveu ?*

*Et avec quel faste ils se portent aux
actions les plus condamnables.] Il n'y
a rien qui marque mieux l'ignorance
& l'esclavage des hommes que l'in-
solence & la vanité avec laquelle ils
commettent les choses les plus horri-
bles & violent ce qu'il y a de plus
sain. Les plus ignorans sont les plus
orgueilleux.*

*Car comme l'ame n'est jamais privée
de la verité que malgré elle.] On peut
voir ce qui a été remarqué sur les art.
64. & 65. du liv. VII.*

*Voilà pourquoy ils ne peuvent souf-
frir qu'on les appelle injustes, ingrats.]
Car l'injustice & l'ingratitude presu-
posent un choix de l'esprit & une de-
termination de la volonté, & comme les
hommes ne sont injustes & ingrats que
malgré eux & par ignorance, ils ne sçau-
roient se reconnoître tels, & par con-
sequent ils croyent toujours qu'on leur*

688 *Reflexions Morales de l'Emp.*
fait tort de les accuser de ces vices.

Que tu tombes souvent dans les mêmes fautes.] Car le plus juste peche sept fois le jour. Eschyle a dit de même, *le plus sage des sages peche souvent.* Cet aveu d'Antonin est plein d'une humilité digne du Christianisme. Il faut que nos pechez nous obligent à pardonner aux autres ; & que les pechez des autres nous portent à ne nous pardonner rien ; mais malheureusement nous renversons toujours cet ordre.

Car il y a beaucoup de choses qui se font à dessein pour une utilité cachée.] Ce passag. est fort remarquable. Il y a des actions qui paroissent des pechez, & qui ne le sont pas , parce qu'elles sont faites pour un dessein qui ne nous est pas connu , & pour une utilité cachée. Par exemple , quand saint Paul vivoit avec ceux qui n'avoient point de Loy , comme s'il avoit été aussi sans Loy , ceux qui auroient pris ses actions pour autant de crimes , en auroient très-mal jugé puisqu'il agissoit ainsi *pour l'économie* , comme parle Antonin , c'est à-dire , pour un certain ordre , pour une sage dispen-

sation, comme l'expliquent Origene & saint Jérôme, car étant devant Dieu sous la Loy de JESUS-CHRIST, il paroissoit être sans Loy aux yeux des hommes, afin de gagner plus de personnes à Dieu. C'est de cette manière qu'Origene a excusé le men-on-ge de Jacob qui fit semblant d'être Esau pour surprendre la benediction de son pere. Antonin se sert fort bien de cette raison pour nous apprendre que puisque pour bien connoître une action il faut sçavoir toutes ses circonstances, & les veuës que l'on a eu en la faisant, n'en-point juger est le parti le plus seur & le plus sage. La verité de cette maxime a fait dire à un grand homme de nôtre siecle qu'il y a une infinité de conduites qui paroissent ridicules, & dont les raisons cachées sont tres sages & tres-solides.

Tu ne pourrois t'empescher de commettre toy même beaucoup de maux, tu serois un brigand & pis encore.] Car si le vice des autres nous rendoit vicieux, nous serions par consequent tout ce que seroient les autres.

Tire-le en particulier, quelque foule

qui l'environne,] C'est ce que JESUS-CHRIST nous dit dans saint Matthieu : Si vôtre frere a peché contre vous , allez luy représenter sa faute en particulier.

Et commence enfin à être homme.] C'est à dire à avoir de la douceur & de l'humanité , qui est le véritable caractère des hommes.

Mais il ne faut pas éviter avec moins de soin de flater son prochain.] Comme la douceur & l'humanité qu'Antonin vient de recommander pouvoient jeter dans une lâche complaisance & dans la flatterie ; car les hommes ne sçavent presque jamais garder de milieu , & en voulant éviter un vice ils tombent ordinairement dans le vice contraire ; il a soin d'avertir que la flatterie n'est pas moins pernicieuse que la dureté , & que l'une & l'autre ruinent également la société quoy que par des voyes tres-différentes.

Car plus la bonté approche de l'insensibilité & de l'indolence , plus elle approche de la véritable force.] Cela se prouve même par les corps solides : les plus compactes & les plus durs sont ceux qui résistent le plus aux impressions

pressions des choses exterieures, & par consequent ils sont les plus forts. Antonin ne parle pourtant pas icy d'une insensibilité stupide, mais d'une insensibilité de raison, qui est bien plus seure & plus forte.

X X. *Nôtre esprit a quatre penchans.*] Ces quatre penchans sont à mon avis le soupçon, la medisance, la dissimulation ou le mensonge & l'intemperance. Cela suffit pour éclaircir tout cet article qui étoit tres-obscur, & qu'on avoit laissé dans toute son obscurité.

X X I. *Tout ce qu'il y a en toy d'Aerien & d'ignée.*] Ce raisonnement est parfaitement beau & tres-solide. Le elemens dont nous sommes composez, oublient leur penchant pour obeir au Maître du monde, & gardent le poste qui leur a été donné, quelque contraire qu'il soit à la nature. La raison, qui devroit être plus obeissante que ces principes materiels & corruptibles, est la seule qui se revolte contre cette Loy generale & qui tâche d'en secouier le joug, quoy qu'elle ne luy impose rien de dur, & qui soit contraire à sa con-

stitution. On dira que Dieu n'a laissé aux Elemens que le parti de l'obeissance, & qu'il a donné à la raison la liberté du choix. Mais c'est ce qui fait encore plus paroître nôtre injustice. Dieu a exempté nôtre ame de la nécessité de luy obeïr par contrainte, afin qu'elle obeïsse par amour, & qu'elle en puisse être recompensée: & au lieu de reconnoître un si grand bien fait par une soumission plus entiere & plus parfaite, elle ne se sert de cet avantage que pour se jeter dans une affreuse rebellion.

Car il n'a pas été moins fait pour l'égalité, & pour la pieté que pour la justice.] Cela ne peut pas être autrement, puisque l'égalité & la pieté sont les membres de la Justice, qui ne scauroit subsister sans eux. Antonin appelle *égalité*, la vertu qui fait toujours prendre en bonne part, c'est ce qu'Horace appelle *equus animus*, un esprit égal, qui n'aime pas plus une chose qu'une autre.

Elles sont mêmes plus anciennes que les actions justes.] Car les causes precedent toujours necessairement les effets: qu'on ôte l'égalité & la pieté,

Marc Antonin. L'iv. XI. 693
il n'y aura plus de justice parmi les
hommes, & la justice étant bannie,
les actions justes le font aussi.

XXII. *Ne scauroit être toujours
un seul & même homme.*] Nous
ne sommes que ce que font nos actions
& par consequent nous sommes au-
tant d'hommes differents que nous
faisons d'actions differentes & con-
traires.

*Et qu'ils ne sont d'accord que sur
quelques-unes, c'est à-dire, sur celles
qui vont au bien du public.*] On ne
fait pas assez de reflexion sur la veri-
té qu'Antonin nous developpe icy.
Tous les hommes ne conviennent pas
sur ce qu'on doit appeller de verita-
bles biens. Les uns donnent ce nom
aux richesses, les autres à la gloire,
&c. Mais ils sont tous d'accord sur
tout ce qui va au bien de la société,
car il n'y a personne, non pas même
parmi les plus injustes, qui ne soit
forcé d'avouer que tout ce qui est uti-
le à la société est un véritable bien.
Voilà donc sans contredit la seule
chose à quoy la prudence veut qu'on
s'attache. Antonin donne par là une
raison admirable de la prééminence.

694 *Reflexions Morales de l'Emp.*
de la charité sur toutes les vertus. On
feroit un volume entier sur les con-
séquences admirables qui se tirent na-
turellement de ce principe.

*XXIII. Pense souvent à la fable
du rat de Ville & du rat des Champs.]*
Antonin veut qu'on medite cette fa-
ble pour apprendre à mépriser les ri-
chesses & le tumulte des Villes, & à
imiter la prudence de ce rat des champs
qui prefere ses feves & ses poids à
toute la bonne chere du rat de Ville.
On peut voir la v. 1. satire du 11. Liv.
d'Horace.

*XXIV. Socrate avoit accoustumé
d'appeller les opinions du peuple des con-
tes à épouventer les enfans.]* Socrate
disoit cela sur les idées que le Peuple
se fait de la mort, de la honte, de
l'exil, & de tout ce qu'il appelle des
maux. On n'a qu'à l'en entendre par-
ler, & l'on trouvera que tout ce qu'il
dit ressemble, parfaitement aux con-
tes que l'on faisoit autrefois de certai-
nes femmes qui devoient les enfans.
On peut voir ce qui a été remarqué
dans la poétique d'Horace à la page
320.

XXV. Les Lacemoniens mettoient

Les sieges des étrangers à l'ombre.] La différence qu'il y avoit entre les Athéniens & les Lacedémoniens, c'est que les Athéniens parloient mieux de ce qui est bon & honneste, & que les Lacedémoniens le pratiquoient mieux. Mais ce qu'Antonin dit icy du respect qu'ils avoient pour l'hospitalité, ne doit pas être entendu des premiers temps de la republique : car Lycurgue avoit défendu de recevoir les étrangers dans la Ville de peur que le vice ne s'y glissât avec eux ; ou bien il faut l'entendre des étrangers qui s'étoient soumis à la discipline Laconique, & auxquels Lycurgue avoit ordonné des portions dans la distribution qu'il avoit faite des terres, à condition qu'ils ne pourroient ny les vendre ny les aliéner.

XXVI. *Perdiccas demandoit un jour à Socrate.*] Senèque dit que c'étoit Archelaus. Le nom ne fait rien à la chose : le même Senèque condamne cette réponse de Socrate, mais on ne laisse pas de la trouver belle. On peut voir le chap. v. r. du v. Liv. des bienfaits.

XXVII. *Aye toujours devant les*

yeux quelqu'un des anciens.] C'est un mot d'Epicure comme Senèque le témoigne dans ses Lettres, hoc præceptum Epicurus. Et ce precepte est excellent: s'il n'y a point d'hommes assez vicieux pour oser pecher devant un témoin, que fera-ce quand on aura choisi un témoin d'une vertu reconnue?

XXVII. Les Pythagoriciens ordonnoient de regarder le Ciel le matin dès qu'on étoit levé.] Ce n'est pas la seule chose que les Platoniciens avoient prise des Pythagoriciens. On peut voir la Remarque sur l'art. LIX. du Liv. VII.

XXIX. Souviens-toy quel étoit Socrate lors que sa femme ayant pris ses habits.] Xantippe femme de Socrate étoit fort incommode & fort emportée: un jour elle s'habilla en homme pour aller à un spectacle, & prit les habits de son mari, Socrate ne trouvant pas ses habits mit une peau autour de luy, ses amis le trouvant en cet état luy conseilloyent de battre sa femme quand elle seroit de retour: fort bien, répondit Socrate, afin que pendant que nous nous gour-

merons chacun de vous crie : Courage Socrate , courage Xantippe. Antonin veut que nous ayons toujours cette réponse devant les yeux , afin de nous accoutumer à penser qu'il est ridicule de donner au Public de ces Scenes extravagantes qui ne font que le rejouir. Mais si ce que Socrate dit à ses amis est remarquable , ce qu'il dit à sa femme ne l'est pas moins ; car il se contenta de luy dire : *Vous voyez au moins que vous n'estes pas allée à ce spectacle pour voir , mais pour être vue.*

X X X. *Tu ne saurois enseigner à lire ny écrire si tu ne l'as appris auparavant.*] Il n'y a rien de plus ordinaire que de voir des gens qui se piquent d'enseigner aux autres ce qu'ils ne sçavent pas eux mêmes & qu'ils n'ont jamais appris. Mais cela n'est pas à beaucoup près si surprenant que d'en voir qui se mettent entre les mains de ces ignorants , & ont en eux une entière confiance. Cela me fait souvenir d'un mot qu'Antisthene dit aux Atheniens dans une assemblée où on avoit nommé quelques Generaux. On

698 *Reflexions Morales de l'Emp*
reccuilloit les voix , & quand on vint
à Antisthene: *Je vous conseille*, leur dit-
il , *Messieurs d'ordonner que nos aïnes*
seront chevaux. Et comme les Aibe-
niens surpris de cette réponse la tri-
toient de ridicule & d'impossible,
pourquoy cela ne se peut-il donc pas,
Messieurs , continua-t-il , *puisque vos*
decrets ont bien la vertu de faire des
Generaux de ces sortes de gens qui n'ont
ny service ny experience.

XXXI. *Tu es esclave , il ne t'appar-*
tient pas de parler.] C'est un vers de
quelque Poëte tragique ; Antonin
l'avoit recueilli pour se souvenir que
ceux qui se rendent les esclaves de
leurs passions en abandonnant la vertu
se privent par cette lâche desertion
du droit de suffrage que la vertu seule
peut donner & qui est le veritable ca-
ractere des hommes libres. Cela a été
expliqué dans les Remarques sur l'E-
pître. v. 1. du 1. Liv. d'Horace.

XXXII. *Les hommes blâment la*
vertu à tort & à travers.] Antonin
parodie icy un vers d'Hesiodé avec
un vers d'Homere , & il dit fort sa-
gement que quand il voit de ces Phi-
losophes

Josophes infensez qui soutenoient que la vertu n'est qu'un vain nom & une chimere. au lieu de s'amuser à leur répondre il ne fait que rire de leur folie, & c'est sans contredit le meilleur parti. On peut voir ce qui a été remarqué sur l'Epître VI. du 1. Liv. d'Horace où ce passage a été expliqué.

XXXIII. *C'est être fou que de chercher des figues en hyver, mais ce n'est pas être plus sage.*] Antonin a pris cecy d'Epictete qui dit dans Arrien : *Si tu desires des figues en hyver, tu es fou. & c'est en desirer que de desirer ton fils ou ton ami lors qu'ils ne sont plus. Car ce que l'hyver est pour la figue, la revolution des siecles l'est, pour les choses qu'elle a emportées.* Et apparemment cet Empereur tâchoit de se consoler ainsi de la mort de son fils Verus que ses Medecins avoient tué.

XXXIV. *Epictete disoit fort bien : Quand tu caresses ton enfant.*] C'est la suite du même chapitre d'Arrien.

Rien de tout ce qui marque une action naturelle ne peut être de mauvais augure.] On peut aller plus loin, & dire comme Oreste, qui allant passer pour mort dit dans l'Electre de So-

phocle, *Il n'y a point de presage funeste quand il est accompagné de son d'utilité.*

ἄνα ἰσὸς ἔστιν ἡνίκα οὐκ κερδὶ ζῆλον.

Car la mort est une des choses les plus utiles.

XXXV. *Un raisin vert & un raisin meur.*] C'est la suite du raisonnement d'Epictete qui veut faire voir que la mort n'est qu'un changement d'une chose qui est, en une autre qui n'est pas presente, mais qui est pourtant.

XXXVI. *Il n'y a ny voleur, ny tyran de la volonté.*] Ce sont les propres termes d'Epictete dans le chap. 22. du Liv. 3. Cette volonté libre & qui ne peut être forcée est un don de Dieu, que nul ne nous peut ôter que luy-même, & il ne nous l'ôte jamais pendant que nous luy sommes soumis. *Nous demeurons victorieux de tous les maux par la force de ceuy qui nous a aimez.*

S. Paul
1on. 8.
37.

XXXVII. *Il faut trouver l'art de donner son consentement à propos.*] Donner son consentement à propos C'est ne recevoir & n'aprouver que des choses certainement vrayes. Pour

parvenir à la perfection de cet art que faut-il faire ? Il faut croire toujours son intelligence , & jamais son imagination : car ce qui est connu par l'intelligence est toujours nécessairement vray.

Disoit le même Epictete.] Tout ce qu'Antonin rapporte d'Epictete , n'est pas en propres termes , dans ce qui nous reste de luy ; mais de plusieurs endroits de ses Ouvrages , on en recueille le même sens. Si nous avions ce qui s'est perdu , peut-être y trouverions-nous le tout de suite comme il est icy.

Qu'ils se fassent avec exception.] On peut voir les Remarques sur le premier chap. du Liv. i v.

Et qu'ils soient proportionnez au merite des choses.] C'est ce qu'il a expliqué dans l'art. xxxiv. du Liv. i v.

Et n'avoir de l'aversion que pour les choses qui dependent de nous absolument.] Car ainsi on n'aura de l'aversion que pour le vice qui est la seule chose qu'il depend de nous d'éviter.

XXXVIII. *Nous ne combatons pas pour rien, disoit ce grand, homme il s'agit d'être ou sage ou fou.]* C'est un

702 *Reflexions Morales de l'Emp.*
beau mot d'Epictete. Toute nôtre vie
est une exercice, un combat conti-
nuel, le prix de la victoire c'est la sa-
gesse, & celuy de la défaite, c'est la
folie. Il n'y a pas de milieu.

XXXIX. *Voicy un excellent raisonnement de Socrate.*] Je ne l'ay pu
trouver dans Platon, mais il suffit
qu'Antonin le cite. Le but de Socrate
est de faire voir que les hommes ne
sont rien moins que raisonnables
quand ils sont en querelle & en dis-
sention les uns avec les autres; car la
dissention est la fille de l'ignorance
& de l'emportement, & la mortelle
ennemie de la raison. Aussi saint Jac-
ques dit: *D'où viennent les guerres &*
les querelles parmi vous? N'est-ce pas
de vos convoitises qui combattent dans
vôtre chair,

S. Jac.
4 1.

C'est que nous les avons.] Voilà ce
qui rend incurable tous les maux des
hommes, ils sont persuadez qu'ils ont
une ame raisonnable, & cela leur suf-
fit, au lieu de travailler à la rendre
telle en la purgeant de ses vices, ils s'en-
dorment dans une mortelle securité.

Fin de l'onzième Livre.



REFLEXIONS
MORALES
DE
L'EMPEREUR
MARC ANTONIN.

LIVRE DOUZIÈME.

[I tu n'as point d'en-
vie contre toy-même,
tu peux dès aujour-
l'huy posséder les choses aus-
quelles tu n'esperes de parve-
nir qu'avec le temps. Pour cet
effet laisse-là le passé ; remets
l'avenir entre les mains de la
providence, & dispose du pre-
sent selon les regles de la sain-
té & de la justice ; De la sain-
té, pour recevoir agreable-

ment, & pour aimer tout ce qui t'arrive : car c'est la nature même qui te l'envoie, & qui t'a fait naître pour cela ; Et de la justice, afin que tu dises la vérité librement & sans détour ; & que tu obeïsses à la loy en te comportant sagement & dignement en toutes choses. Mais il faut que rien ne puisse te détourner de ton chemin, ny la méchanceté des autres, ny ce qu'ils pensent de toy, ny ce qu'ils en disent, ny les sentimens de cette masse de chair où tu es enfermé. Car c'est à la partie souffrante à se plaindre de ce qu'elle sent. Enfin quand le temps de ton départ sera venu, si renonçant à tout autre soin, tu ne penses qu'à honorer & à respecter comme il faut la partie supérieure de ton ame, qui est ce que tu as de divin, & que tu ne craignes pas tant de cesser de vi-

vre, que de ne pas commencer à bien vivre, tu seras un homme digne du monde qui t'a produit; tu cesseras d'être étranger dans ta patrie; tu n'admire-
ras plus comme extraordinaire ce qui arrive tous les jours, & tu ne dépendras plus de cecy ny de cela.

II. Dieu voit les ames nuës sans s'arrester aux vases materiels, à l'ordure & à l'écorce qui les cachent. Car par son seul esprit il touche & penetre les choses qui découlant de luy, se sont renfermées dans ces étroites prisons. Si tu t'accoutumoïs à suivre cet exemple, tu te delivrer-
ois de beaucoup d'inquietudes & de soins. Car celuy qui ne prend pas garde aux chairs qui l'environnent, comment s'amu-
eroit-il à prendre garde aux ha-
bits, au logement, à la gloire &
à tous les autres ornemens exte-

rieurs qui ne sont que les embellissemens de la scene.

III. Il y a trois choses dont tu es composé, le corps, l'esprit, & l'ame. Les deux premières ne t'appartiennent que jusqu'à un certain point, & en tant que tu en dois avoir soin. Mais la troisième est la seule qui soit proprement à toy. C'est toy-même. Si tu éloignes donc & separes de toy, c'est à dire de ton ame, tout ce que les autres disent ou pensent, tout ce que tu as toy-même dit ou fait, tout ce que tu prévois & qui t'épouvante, tous les mouvemens qui viennent de la part du corps qui t'environne, & de l'esprit dont ce corps est animé, & qui ne sont point en ton pouvoir; enfin tout ce que le tourbillon extérieur du monde agite & roule à son gré; & que ton intelligence toute pure, arrachée à l'enchânement

Fatal des choses, & delivrée de ce joug, vive à part en elle-même, faisant ce qui est juste, voulant ce qui luy est envoyé, & disant la verité; Si, dis-je, tu separes de ton ame tous les sentimens qui luy viennent de la liaison & de la sympathie qu'elle a avec le corps; que tu éloignes de ta pensée l'avenir & le passé; que tu te rendes toy-même comme la sphere d'Empedocle, *qui étant égale en tout sens & d'une rondeur parfaite, tourne toujours sans se laisser.* Et que tu ne penses qu'à vivre le tēps que tu vis, c'est à dire, qu'à jouir du temps present, tu pourras passer noblement & sans trouble, tout celuy qui te reste à vivre, & être toujours avec ton genie dans une étroite intelligence & dans une parfaite union.

IV. Je me suis souvent étonné comment les hommes qui s'ai-

ment toujours plus eux-mêmes qu'ils n'aiment les autres, font pourtant plus d'état de l'opinion des autres que de la leur. En effet, si un Dieu venoit à paroître tout d'un coup, ou un sage Precepteur, & qu'il leur ordonnât de ne rien penser en eux-mêmes, qu'ils ne disent en même temps, il n'y en a pas un seul qui pût supporter un jour entier une si rude contrainte. Tant il est vray que nous avons bien plus de honte de ce que les autres pensent de nous, que de ce que nous pensons nous-mêmes.

V. Comment est-il possible que les Dieux qui ont réglé & ordonné tout si sagement, & avec tant d'amour pour l'homme, ayent pourtant fait cette faute, que certains hommes, les plus gens de bien, qui ont eu un commerce plus étroit avec la Divinité, & qui ayant passé toute

leur vie dans l'exercice des bonnes œuvres , des prieres & des sacrifices , ont été comme les amis de Dieu , lors qu'ils font une fois morts , ne reviennent plus à la vie , mais font éteins pour toujours ! Si cela est ainsi tu dois être persuadé qu'il est bien , & que les Dieux l'auroient fait autrement s'ils l'avoient jugé nécessaire. Car s'il eût été juste , il auroit été aussi tres-possible , & s'il eust été selon la Nature , la Nature même l'auroit porté ; mais de ce que cela n'est pas , s'il est vray qu'il ne soit pas , tu dois nécessairement conclure qu'il ne l'a pas falu. Tu vois toy-même qu'en faisant cette recherche tu disputes de tes droits avec Dieu , & tu luy en demandes une espeece de compte : or nous n'en userions pas ainsi , si Dieu n'étoit souverainement juste & souverainement bon. Et

puis qu'il a ces deux qualitez, il n'a donc rien oublié de ce qui étoit juste & raisonnable dans la disposition & dans l'arrangement du monde.

V I. Tâche de t'accoutumer aux choses auxquelles tu es le plus mal propre, *l'habitude se les rendra aisées & faciles* : car tu vois que la main gauche qui est mal adroite à toutes les autres fonctions, parce qu'elle n'y est pas accoutumée, tient pourtant la bride plus ferme que la main droite, parce que c'est une chose qu'elle fait toujours.

V I I. Pense souvent à l'état où il faut que tu sois, & pour le corps & pour l'ame, quand la mort te surprendra ; songe à la brieveté de la vie, à l'abîme infiny du temps qui t'a précédé, à celui qui te suivra & à la foiblesse & fragilité de la matie-

VIII. Considere les causes dépoüillées de l'écorce qui les couvre ; le but de toutes les actions ; ce que c'est que la douleur, la volupté, la gloire & la mort ; & pense que nous nous faisons nous-mêmes tous nos embarras ; qu'il ne dépend pas des autres de nous incommoder, & que tout n'est qu'opinion.

IX. Dans l'usage des opinions il faut plutôt ressembler au luteur qu'au gladiateur : car dès que celui-cy perd son épée, il est mort, au lieu que l'autre a toujours son bras, & n'a besoin que d'avoir le courage de de s'en bien servir.

X. Il faut regarder ce que les choses sont en elles-mêmes en considerant séparément leur matiere, leur forme & leur fin.

XI. Que le pouvoir de l'homme est grand ! il dépend toujours de luy de ne faire que ce

qui est agreable à Dieu, & de recevoir avec soumission & avec joye, tout ce qu'il plaît à Dieu de luy envoyer.

XII. Desormais il ne faut se plaindre ny des Dieux ny de la Nature; car ils ne manquent ny volontairement ny malgré eux. Il ne faut pas non plus se plaindre des hommes, car toutes leurs fautes sont involontaires. Il ne faut donc jamais se plaindre.

XIII. C'est être bien ridicule & bien étranger dans le monde, que de s'étonner de quoy que ce soit.

XIV. Ou c'est une destinée absoluë & un ordre inevitable qui gouverne tout; ou c'est une providence qu'on peut se rendre propice; ou c'est le hazard & une confusion temeraire. Si c'est l'immuable necessité, pourquoy t'opposes-tu à ses ar-

rests? Si c'est la providence que tu puisses te rendre propice, pourquoy ne tâches-tu pas de te rendre digne de son secours? Et si c'est le hazard aveugle, réjouis-toy de ce que dans un si grand desordre tu as au dedans de toy une ame intelligente pour te conduire; si le tourbillon t'enveloppe & t'entraîne, qu'il entraîne ta chair & tes esprits. Il ne dépend pas de luy d'entraîner ton ame.

XV. Une lampe éclaire jusqu'à ce qu'elle soit éteinte & ne perd pas un seul moment sa lumiere. Comment donc laisserois-tu éteindre avant la mort la verité, la justice & la temperance qui sont en toy?

XVI. Sur tout ce qui te fait croire qu'un autre a peché, ne manque pas de dire en toy même: Que sçai-je si c'est un peché. Que s'il a peché véritable-

714 *Reflexions Morales de l'Emp:*
ment, fais d'abord cette reflexion, qu'il s'est condamné luy-même, & que c'est comme s'il s'étoit luy-même déchiré le visage avec ses ongles. Souviens-toy en même-temps que celuy qui ne veut pas que les méchans pechent est semblable à celuy qui voudroit empêcher les nîgues d'avoir du lait amer, les enfans de pleurer, les chevaux de hanir & toutes les autres choses qui sont naturelles, & d'une nécessité indispensable. Car que peut faire à cela le misérable qui a ce naturel vicieux? gueris-le donc si tu es si habile.

XVII. Une chose n'est pas honneste, ne l'a fais pas; elle n'est pas vraye, ne la dis point, & sois toujouts le maître de tes mouvemens.

XVIII. Il faut avoir toujouts le monde entier devant les yeux, & se dire à tous momens:
Qu'est-

Qu'est-ce qui me donne presentement une telle pensée ? la bien envelopper & considerer separément sa matiere, sa forme, sa fin & le temps de sa durée.

X I X. Commence enfin à sentir qu'il y a en toy quelque chose de plus considerable, & le plus divin que ce qui produit les passions, & qui te remuë comme une marionnette par des efforts étrangers.

X X. Qu'est presentement ton ame ? Est-elle crainte, subjon, desir, ou quelque chose de semblable ?

X X I. La premiere chose c'est de ne rien faire temerairement & sans dessein. Et la seconde, de ne rien faire qui ne tende au bien de la societé.

X X I I. Pense que dans peu tu ne seras plus, ny toy, ny rien de ce que tu vois, ny aucun de ceux qui sont presentement en

vie. Toutes choses sont faites pour être changées & détruites, afin qu'il en naisse d'autres de leurs debris.

XXIII. Tout n'est qu'opinion, & l'opinion est en toy, defais-t'en donc quand tu voudras, & comme ceux qui ont doublé un cap, tu ne trouveras plus que tranquillité, que sûreté, & tu voyageras comme dans un golfe doux & paisible.

XXIV. Toute action qui cesse & finit en son temps, ne souffre aucun mal de ce qu'elle cesse; & celuy qui la fait, n'en souffre aucun non plus de cette cessation. Il en est de même du tissu de toutes nos actions, que nous appellons la vie. S'il finit en son temps il ne reçoit aucun mal de cette fin; & celuy qui termine quand il faut cet enchaînement d'actions, n'est point malheureux. Or c'est la nature

ui mesure le temps, & qui assigne à chacun son terme; quelquefois c'est la nature particulière, comme il arrive à ceux qui meurent de vieillesse; mais en general c'est la nature universelle qui gouverne tout, & qui changeant & remuant à son gré toutes ses parties, fait que le monde subsiste toujours frais & toujours jeune. Or ce qui est utile à l'Univers est toujours de saison & toujours beau. La cessation de la vie n'est point un mal, puis qu'elle n'est point honteuse, car elle ne depend pas de nous, & n'est point contraire aux loix de la société; & elle est un bien puis qu'elle est commode, utile, & convenable à l'Univers qu'elle renouvelle.

XXV. Celuy-là est gouverné & porté par l'esprit de Dieu, qui concourt avec Dieu à un même dessein, & qui regle ses vo-

718 *Reflexions Morales de l'Emp:*
lontez sur les siennes.

XXVI. Voicy trois regles qu'il faut avoir toujours presentes ; la premiere, pour ce qui regarde tes actions, de ne rien faire temerairement & d'une autre maniere que la justice même ne l'auroit fait. Et pour ce qui est des accidens qui t'arrivent du dehors, d'être persuadé qu'ils viennent du hazard ou de la providence, & qu'il ne faut jamais ny accuser la Providence, ny se plaindre du hazard. La seconde, de considerer ce que chaque chose étoit avant qu'elle eût receu l'ame avec la vie, & ce qu'elle est depuis qu'elle la receuë jusqu'à ce qu'elle la rende, de quelles parties elle est composée, & en quelles parties elle se dissout. La troisiéme enfin, c'est de penser que si tu t'étois une fois élevé au dessus des nuës, & que tu eusses contempilé de là les hom-

mes & toutes les choses humaines, leur confusion & leur désordre ; & vû cette multitude innombrable d'habitãs qui demeurent dans l'air & dans la region étherée, toutes les fois que tu t'éleverois à la même hauteur, tu les verrois toujourns de même: car leur seule qualité permanente, c'est d'être toujourns semblables, & toujourns de peu de durée. Où est donc là ce grand sujet de vanité ?

XXVII. Chasse l'opinion & te voila sauvé. Or qui est-ce qui t'empesche de la chasser ?

XXVIII. Quand tu es fâché de quelque chose, tu as oublié que tout arrive pour le bien de la nature universelle; & que les fautes des autres ne te regardent point. Que tout ce qui se fait a toujourns été, sera toujourns & est présentement par tout de même. Qu'il y a entre les hommes

une étroite liaison , & une parenté qui ne vient pas tant de la chair & du sang, que de ce qu'ils participent tous à une même ame.

Tu as encore oublié que cette ame de chacun est un Dieu & une émanation de la Divinité. Que rien n'est à nous en propre ; mais que tes enfans, ton corps & tous tes esprits viennent de Dieu ; que tout n'est qu'opinion, & enfin que le temps present est le seul dont chacun jouit, & qu'il puisse perdre.

XXIX. Il est bon de repasser souvent en sa memoire tous ceux qui ont été extrêmement fâchez de quelque chose ; ceux qui ont été élevez au faiste de la gloire ; ceux qui ont été precipitez dans un abîme de calamitez ; si ceux qui ont eu des inimitiez violentes ; enfin tous ceux qui ont receu les

plus grandes faveurs de la fortune, ou éprouvé ses plus grands revers en quelque état que ce soit ; & ensuite il faut faire cette reflexion : Où sont-ils ? que sont-ils devenus ? Ce n'est plus que fumée & que cendre, ils ne vivent plus que dans les discours des hommes, ou même ils n'y vivent déjà plus. Pense en même temps à ce que faisoit par exemple Fabius Catulinus à sa maison de campagne ; Lucius Lupus & Stertinius à Baïes ; Tibere & Velius Rufus à Caprées. Pense à tous les empressemens inquiets, avec lesquels ils couroient à tout ce que leur imagination seduite leur faisoit paroître digne de leurs soins & de leur estime ; combien tout cela étoit méprisable & vil, & qu'il y avoit bien plus de raison & de sagesse à se montrer en toutes rencontres juste, temperant & soumis aux

ordres de Dieu, avec une simplicité sans fard : car il n'y a rien de plus mauvais & de plus inf portable que l'orgueil, nourry & enflé par une humilité fausse.

XX X. Quand les libertins te demanderont, où c'est que tu as vû les Dieux, & comment tu sçays qu'il y en a, que tu leur rendes un si grand culte ; tu leur répondras premierement qu'ils sont visibles, & que d'ailleurs, quoy que tu ne voyes pas ton ame, tu ne laisses pas de la respecter : qu'il en est de même des Dieux ; les effets merveilleux que tu ressens tous les jours de leur pouvoir, te prouvent qu'ils sont, & font que tu les adores.

XX X I. Le bonheur de la vie consiste à considerer ce que chaque chose est en elle-même, & à connoître sa matiere & sa forme ; à faire de tout son cœur des actions de justice, & à dire
toujours

toûjours la verité. Que reste-il après cela qu'à jouïr de la vie en accumulant bonne action sur bonne action, sans laisser entre deux le moindre intervalle, ny le moindre vuide ?

XXXII. Il n'y a qu'une même lumiere du Soleil, quoy qu'elle soit divisée & separée par des murailles, par des montagnes, & par mille autres choses ; Il n'y a qu'une même matiere quoy qu'elle soit divisée en des millions de corps separez ; Il n'y a qu'un seul & même esprit, quoy qu'il soit partagé en une infinité de natures differentes, & de differentes individus ; Il n'y a qu'une même ame intelligente ; quoy qu'elle semble être separée & divisée en toutes les autres parties de tous ces êtres differens ; La forme & la matiere insensible n'ont aucune liaison l'une avec l'autre,

elles sont pourtant unies & liées par l'esprit de l'Univers qui les assemble malgré e les ; Mais l'ame intelligente a une inclination particuliere & propre pour sa semblable , elle se joint à elle, & rien n'en peut empescher l'union.

XXXIII. Que souhaites-tu ? d'être ? de sentir ? d'avoir du mouvement ? de croître ? de ne croître plus ? de parler ? de penser ? Qu'y a-t-il là qui te paroisse digne de tes desirs ? Si donc toutes ces fonctions separees sont si méprisables, va tout d'un coup à ce dernier retranchement, qui est de suivre la raison & Dieu. Mais souviens-toy que c'est blesser le respect qu'on leur doit, & ne pas les suivre que d'être fâché que la mort vienne nous priver de toutes choses.

XXXIV. Que la partie du

Marc Antonin. Liv. XII. 725
temps infini assignée à chacun
est petite, & qu'elle est bien-tôt
absorbée, & engloutie par l'é-
ternité : quelle petite portion de
toute la matiere t'a été distri-
buée : quelle petite part as-tu à
l'esprit universel, & dans tou-
te la terre quel petit point a-t-on
choisi pour t'y faire ramper : si
tu t'entretiens bien de ces pen-
sées tu ne trouveras rien de
grand que de faire ce que ta pro-
pre Nature demande, & que de
souffrir ce qu'il plaît à la Nature
universelle de t'envoyer.

XXXV. Quel usage fait pre-
sentement ton ame d'elle-même ?
car tout consiste en cela. Tou-
tes les autres choses, soit qu'el-
les dépendent de toy ou non,
ne sont que cendre & que fu-
mée.

XXXVI. une des plus fortes
raisons pour faire mépriser la
mort, c'est que ceux même qui

ont établi le souverain bien dans la volupté , & le souverain mal dans la douleur , l'ont pourtant méprisée.

XXXVII. Celuy qui ne trouve d'autre bien que ce qui est de saison , à qui il est égal d'avoir eu le temps de faire peu ou beaucoup d'actions raisonnables , & qui ne met aucune différence entre jouïr fort longtemps de la vuë de ce monde , & n'en jouïr que peu d'années, celuy la, dis-je, ne craint point la mort.

XXXVIII. Mon ami, tu as vescu dans cette grande Ville, qu'importe que tu n'y ayes vescu que cinq ans ? Ce qui est selon les loix est égal pour tout le monde. Quel grand mal est-ce donc pour toy d'être envoyé hors de cette Ville , non pas par un Tyran, ny par un Magistrat injuste, mais par la Nature

Marc Antonin. LIV. XII. 727
même qui t'en a fait Citoyen.
C'est comme si le Preteur ren-
voyoit de la scene un Comedien
qu'il auroit louë. Mais je n'ay
pas encore achevé les cinq ac-
tes ; Je n'en ay représenté que
trois. C'est bien dit, tu en as re-
présenté trois ; or dans la vie
trois actes font une piece com-
plete, & celuy-là seul luy mar-
que ses veritables bornes qui
l'ayant composée juge presente-
ment à propos de la finir. Tu
n'es cause, ny de l'un, ny de
l'autre, ny de son commence-
ment, ny de sa fin, tu n'es qu'Ac-
teur, retire-toy donc avec des
sentimens doux & paisibles, com-
me le Dieu qui te donne congé
est propice & doux.

Fin du douzième & dernier Livre.

REMARQUES

S U R

LE DOUZIÈME LIVRE.

I. *Si tu n'as point d'envie contre toy-même, tu peux dès aujourd'hui posséder les choses.*] Pour nous procurer le bon-heur & la tranquillité, nous courons la terre & les mers, & nous faisons des desseins de fort longue haleine: que de peines & de soins inutiles? Ce que nous cherchons est en nous, ne nous l'envions pas, & ne nous en privons pas volontairement nous-mêmes, nous le trouverons sans tant courir. Antonin nous en donne icy un moyen qui est le seul infailible, c'est de ne penser qu'à disposer du present. Le present bien disposé est un gage seur pour l'avenir.

Selon les regles de la sainteté & de la justice.] De la sainteté, pour être toujous soumis à Dieu; & de la justice, pour faire toujous du bien aux hommes.

Digne du monde qui t'a produit.]
c'est-à-dire, digne de Dieu dans le langage des Stoïciens.

Et tu ne dependras plus de cecy ny de cela.] Car toutes choses sont soumises à ceux qui sont soumis à Dieu.

II. *Car par son seul esprit il touche & penetre les seules choses.*] Cet article est remarquable. Antonin veut faire entendre que comme l'esprit de Dieu ne se communique qu'à ce qui est de même nature que luy, c'est-à-dire spirituel & immortel, & qu'il ne s'arreste point à la matiere, nôtre ame devroit faire de même & ne s'attacher qu'aux choses qui sont de même nature qu'elle ; car par ce moyen elle seroit toujourns unie à la Divinité d'où elle a tiré son origine, elle n'aimeroit que la vertu, & mepriserait tout le reste. Cette idée est grande & belle.

III. *Et que ton intelligence toute pure arrachée à l'enchaînement fatal des choses & delivrée de ce joug.*] Antonin n'a pas voulu dire que nôtre ame doit secouer le joug de la providence pour vivre en liberté, & ne dependre que d'elle-même ; c'est tout le contraire,

il veut qu'elle se retire de l'enchaînement fatal des choses materielles qui l'entraînent. Car pendant qu'elle est abîmée dans ces ordures, elle est nécessairement terrestre & charnelle, & par conséquent elle est comme emportée par le même tourbillon qui entraîne tout. Pour revenir donc de cet état miserable, il faut qu'elle reprenne sa superiorité, & elle ne peut la reprendre qu'en se reunissant à Dieu, & en se soumettant uniquement à ses ordres.

Comme la Sphere d'Empedocle.] On peut voir ce qui a été remarqué sur l'art. 43. du Liv. VIII. & sur l'art. 13. du Liv. XI.

IV. *Font pourtant plus d'état de l'opinion des autres que de la leur.*] L'amour propre les devroit porter à faire tout le contraire. Il y a là une contradiction qu'on ne sçauroit expliquer. On craint plus la reputation que sa conscience.

V. *Lors qu'ils sont une fois morts, ils ne reviennent plus à la vie, mais sont éteints pour toujours.*] Les Philosophes qui nioient l'immortalité de l'ame, reprochoient à Dieu que c'étoit

en vain que les justes le servoient pendant leur vie, puisqu'il souffroit qu'ils mourussent enfin pour toujours. Antonin veut combatre ce sentiment, & faire taire en même-temps son imagination, qui ne manquoit pas de luy suggerer des scrupules sur cette matiere. Mais comme il n'avoit pas la force de demontrer l'immortalité de l'ame, & la verité de la resurrection, dont il n'avoit que des idées confuses, parce qu'il n'avoit pas puisé dans les veritables sources, ny connu la veritable lumiere, qui seule peut nous éclairer, il prend le parti qui luy paroît le plus juste & le plus saint, c'est de dire que quelque chose que Dieu ait ordonné des hommes après leur mort, il n'a rien fait qui ne soit digne de sa bonté & de sa justice. Ce Chapitre est fort beau, & ne marque pas tant l'incredulité & l'incertitude d'Antonin, que sa confiance en la bonté de Dieu, & son entiere soumission à ses ordres.

Car s'il eût été juste, il auroit aussi été tres possible.] La Justice de la Resurrection & de la seconde vie est solidement prouvée dans les écrits des Evangelistes

732 *Reflexions Morales de l'Emp.*
& des Apôtres, puis qu'elle est une suite & une dependance de la justice de Dieu qui doit punir les méchans, & recompenser les bons; Et sa possibilité est seure par les principes même d'Antonin. Quelle auroit été sa foy s'il avoit connu la force & l'étendue de toutes les veritez qui se tirent de ses principes?

Il auroit été aussi tres-possible, & s'il eût été selon la Nature, la Nature même l'auroit porté.] Antonin ne reconnoît rien d'impossible dans la resurrection des morts, & en cela il ne s'éloigne point du tout de l'opinion de ceux de sa secte. Aussi quand saint Paul parle de la resurrection devant les Epicuriens & les Stoïciens, Saint Luc dit: *Quelques-uns s'en moquerent, & les autres dirent: Nous vous' entendrons une autre fois sur ce sujet.* Ceux qui s'en moquerent, ce furent les Epicuriens; & ceux qui remirent à une autre fois, ce furent les Stoïciens, dont les sentimens n'étoient pas si éloignez de ce que saint Paul leur annonçoit, que ceux des autres Philosophes. Le même Saint étoit si assuré qu'il n'y avoit rien que de naturel dans cette

opinion, que dans le discours qu'il fit devant Agrippa & Festus, il ose bien leur dire en les interrogeant : *Qu'est-ce donc qui vous paroît incroyable dans cette opinion que Dieu ressuscite les morts ?* Quelle honte aujourd'huy pour beaucoup de Chrétiens de douter plus de la resurrection que les Payens même ? Act. 16.

Mais de ce que cela n'est pas, S'il est vray qu'il ne soit pas.] Antonin ne reçoit pas cela comme vray, & sans rien décider il se contente de dire, quand même les Justes mourroient pour toujours, Dieu ne laisseroit pas d'être juste. Quelle idée de la Justice de Dieu ? & quelle confiance en luy ?

Tu vois toy-même qu'en faisant cette recherche tu disputes de tes droits avec Dieu, &c. Or nous n'en userions pas ainsi.] Antonin se prouve à luy-même que la recherche qu'on fait en disputant ainsi avec Dieu, est une marque seure de la forte persuasion où l'on est, qu'il est juste & bon. Car autrement on ne diroit jamais : *comment est-il possible, &c.* Mais ce passage peut recevoir une autre sens. En effet, ces mots, *Or nous n'en userions pas ainsi*

734 *Reflexions Morales de l'Emp.*
peuvent fort bien signifier : Or Dieu
ne nous permettrois pas d'en user ainsi,
Éc. Pour dire que si Dieu souffre que
nous disputions tous les jours avec
luy , & que nous luy demandions rai-
son de sa conduite , c'est parce qu'il
est souverainement juste , & souverai-
nement bon , & qu'il sçait bien que
ses voyes sont droites , & qu'il sera
toujours victorieux quand les hommes
prendront la liberté de juger de ses
jugemens : *Ut vincat cum judicatur.*

Ps. 91.
5.

VI. *La main gauche qui est mal
adroite à toutes les autres fonctions, par-
ce qu'elle n'y est pas accoutumée.* } Les
Peripateticiciens enseignoient que la
main droite étoit naturellement plus
forte & plus adroite que la gauche.
Mais les Platoniciens se mocquoient
de cette opinion , & soutenoient
que les deux mains , les deux pieds ,
& toutes les parties droites & gau-
ches sont égales , & que si nous
avons une main & un pied plus
forts , cela vient de l'habitude , & du
peu de soin que nos nourrices ont pris
de nous , en nous laissant devenir
presque boiteux & manchots. Les
Stoïciens étoient du sentiment de ces

derniers, comme il paroît par ce passage. Et Antonin se sert de cette preuve pour demontrer qu'il n'y a rien que l'habitude ne puisse nous rendre familier.

VII. *Pense souvent à l'état où il faut que tu sois, & pour le corps & pour l'ame.*] Car Dieu ne demande pas seulement la pureté de l'ame, mais aussi celle du corps, que nous luy devons offrir comme une victime vivante, sainte & agreable à ses yeux.

S. Paul
Rom. 12,
1.

Quand la mort te surprendra.] Car il n'y a rien de plus incertain que l'heure de sa venue, elle viendra comme le larron dans la nuit.

IX. *Dans l'usage des opinions il faut plutôt ressembler au lutteur qu'au gladiateur.*] Cette maxime est fort belle. Comme il n'y a que nos opinions qui nous trompent & qui nous seduisent, nous devons être toujours en garde contre elles, & les combattre de tout nôtre pouvoir. Mais dans ce combat il ne faut pas ressembler au gladiateur qui n'a que des armes étrangères: car il ne les a pas plutôt perduës qu'il est mort. Il faut ressembler au lutteur qui vient armé de ses propres armes,

736 *Reflexions Morales de l'Emp.*
c'est à dire, de son bras. Si nous nous servons contre nos opinions d'armes étrangères, nous serons bientôt défaits, au lieu que si nous employons nos armes naturelles, c'est à dire les armes de l'intelligence, nous sommes assurez de vaincre toujours.

XI. *Que le pouvoir de l'homme est grand !*] Mais ce pouvoir ne vient pas de ses propres forces, il luy vient de Dieu.

XII. *Desormais il ne faut se plaindre ny des Dieux, ny de la Nature.*] Car la Nature ne fait qu'obeir à Dieu, & Dieu ne fait rien que de juste.

Il ne faut donc jamais se plaindre.] S'il falloit se plaindre, il ne faudroit se plaindre que de soy-même. Mais il ne le faut pas, puisque tout doit être indifferent à un homme de bien hors le peché. Et c'est dans ce sens qu'Epictete a fort bien dit, *accuser les autres de ses propres maux, c'est d'un ignorant ; n'en accuser que soy-même, c'est d'un homme qui commence à s'instruire ; & n'en accuser ny soy-même, ny les autres, c'est d'un homme parfaitement instruit.*

XIV. *Où c'est une destinée absolue,*

& un ordre inévitable.] C'est-à-dire, une providence inflexible, & qui ne change rien à ce qu'elle a déterminé, comme le croyoient la plupart des Stoïciens rigides.

On c'est une providence qu'on peut se rendre propice.] C'est la providence qu'Antonin croyoit avec la plupart des Stoïciens mitigez, & c'est celle que nous croyons, sans donner pourtant aucune atteinte à l'immutabilité des decrets de Dieu.

XV. *Comment donc laisserois-tu éteindre avant sa mort la verité, la justice & la temperance.*] Nous sommes des lampes vivantes, si nous laissons éteindre nôtre lumiere, c'est nôtre faute; car il dépend de nous de l'entretenir toujours par le moyen de la charité & des bonnes œuvres.

XVI. *Que sçay-je si c'est un peché.*] Car il y a beaucoup de choses qui se font à dessein pour une utilité cachée. Comme Antonin le dit luy-même dans l'art. xix. du Liv. xi. on peut voir là les Remarques.

Qu'il s'est condamné luy-même, & que c'est comme s'il s'étoit luy-même déchiré le visage avec ses ongles.] La

conscience seule des meschans nous vange assez de leurs injures ; car elle leur fait souffrir des tourmens qui ne finissent point. C'est un vautour qui dechire leurs entrailles.

XIX. *Qu'il y a en toy quelque chose de plus considerable & de plus divin que ce qui produit tes passions.*] Ce qui produit nos passions c'est l'ame animale, nos esprits animaux, qui étant émeus par les objets extérieurs, nous agitent & nous remuent ; & ce sont ces esprits qu'Antonin appelle des ressorts étrangers, parce qu'ils sont hors de nous, hors de nôtre ame ; & une preuve assurée que ce qui cause nos passions n'est pas ce que nous avons de plus parfait, c'est que nous trouvons en même-temps en nous une chose toute differente, qui quand elle veut juger de ces mêmes passions, les combat & les tient soumises.

XX. *Qu'est presentement mon ame ? est elle crainte, soubçon ; desir.*] Car nôtre ame n'est que ce qu'elle pense, comme cela a été dit ailleurs.

XXIII. *Et comme ceux qui ont doublé un cap tu ne trouveras plus que tranquillité & que seureté.*] Nos opinions

nions sont les vents qui nous agitent, chassons-les, & nous serons comme ceux qui ont doublé un cap. En approchant de ce cap ils étoient le joüet des vents; mais ils ne l'ont pas eu plutôt doublé, que ce même cap les a mis à couvert de l'orage.

XXIV. *Toute action qui cesse & finit en son temps ne souffre aucun mal de ce qu'elle cesse.*] Au contraire on peut dire qu'elle est parfaite quand elle cesse, & que c'est un bien. Antonin prouve fort bien que la mort ne peut être un mal, & qu'il est ridicule de la craindre.

Il en est de même du tissu de toutes nos actions.] Car ce qui est vrai de l'une, l'est aussi nécessairement de toutes les autres.

Quelquefois c'est la nature particulière, comme il arrive à ceux qui meurent de vieillesse, mais en general c'est la nature universelle.] Antonin n'oppose pas la nature particulière à la nature universelle, cela seroit contraire à ses principes & à la vérité. Son dessein est de combattre cette erreur qui nous fait dire tous les jours que des enfans qui meurent, meurent avants

leur terme, & que ceux qui se tuent
 previennent le jour de leur mort. C'est
 un langage plein de fausseté, & qui
 n'est pardonnable qu'à la foiblesse des
 hommes. Personne ne meurt que dans
 le temps qui luy est donné, & c'est la
 Nature universelle qui mesure, &
 qui distribuë le temps à chacun com-
 me il luy plaît, aux uns plus, aux au-
 tre moins; & comme ceux qui meu-
 rent de vieillesse sont fort rares, An-
 tonin dit que c'est la Nature particu-
 liere qui regle leurs cours, c'est-à-dire,
 que la Nature universelle a fait une
 exception à sa regle, & c'est cette ex-
 ception qu'il appelle une Nature par-
 ticuliere: car en effet ces gens-là vi-
 vent comme s'ils étoient conduits par
 une Nature differente de celle qui met
 des bornes à la vie des autres hom-
 mes; mais ce n'est qu'une seule & mê-
 me Nature, c'est-à-dire, Dieu.

*Puis qu'elle n'est point honteuse, car
 elle ne depend pas de nous.*] Il n'y a
 rien de honteux pour nous que ce
 qu'il depend de nous de faire ou de ne
 pas faire; comme il a été prouvé ail-
 leurs.

XXV. Celuy-là est gouverné & par-

sé par l'esprit de Dieu qui concourt avec Dieu.] Il n'y a rien de plus seur que cette regle, & il depend toujourns de nous de connoître par son moyen & l'état où nous sommes, & quel est l'esprit qui nous conduit.

XXVI. *Et d'une autre maniere que la justice même ne l'auroit fait.*] Car cela est possible aux hommes avec le secours de Dieu.

Et où cette multitude innombrable d'habitans qui demeurent dans l'air & dans la region Etherée.] Les Platoniciens & les Stoïciens croyoient que l'air & la region Etherée étoient peuplez d'un nombre infini d'habitans qu'ils appelloient des Demons, dont les uns étoient visibles, & les autres invisibles, & pourtant tous mortels.

Où est donc là ce grand sujet de vanité.] Puisque toutes les choses humaines ne sont que desordre & que confusion, & qu'il n'y a rien sur la terre, dans l'air, & dans la region Etherée qui ne soit de même nature, & sujet aux mêmes loix, qu'est-ce donc qui peut faire l'orgueil des hommes, & où trouvent-ils ce grand sujet de vanité ? Ils auroient bien plus de rai-

son de gemir de se voir engagez dans ce torrent de corruption & de misere.

XXVIII. *Que cette ame de chacun est un Dieu, & une emanation de la Divinité.*] Nôtre ame n'est pas Dieu, mais l'ouvrage de Dieu, & Dieu y habite.

XXIX. *Fabius Catullinus à sa maison de campagne, Lucius Lupus & Stertinius à Bajes, Tibere & Velius Rufus à Caprées.*] L'exemple de Tibere me persuade que tous ceux qui sont nommez icy s'étoient retirez à lacampagne pour y mener la même vie que ce Prince avoit menée à Caprées, où il s'étoit plongé dans toutes sortes d'infames débauches, & où il avoit créé un nouvel Officier de sa maison qu'il appella le *Maître des voluptez.*

Car il n'y a rien de plus mauvais & de plus insupportable que l'orgueil nourri & enflé par une humilité fausse.] L'expression d'Antonin me paroît admirable, & il n'y a rien de plus vray; l'humilité n'est souvent qu'une nouvelle enflûre de l'orgueil, qui ne sçachant plus comment croître, se sert même du neant de l'humilité pour se bouffir.

XXX. Tu leur repondras premiere-
ment qu'ils sont visibles.] Car Dieu
s'est assez manifesté par ses Ouvrages,
& comme dit saint Paul : *Les choses*
qui ont été faites depuis la création du
monde, rendent visible ce qu'il y a d'in-
visible en Dieu.

Et que d'ailleurs quoy que tu ne voyes
pas ton ame, tu ne laisses pas de la res-
pecter.] Quand nous examinons les
qualitez & les proprietéz de la matie-
re, nous ne sçaurions douter de l'exi-
stence de l'ame, nous la voyons plus
clairement que nous ne voyons les
corps. C'est pourquoy Antonin dit
dans le 1. chap. du Liv. x. *Mon ame,*
quand seras-tu plus visible & plus ai-
sée à connoître que le corps qui t'envi-
ronne. Tout de même quand nous exa-
minons la nature & les qualitez de l'a-
me il faut necessairement ou nous
aveugler volontairement nous-mêmes,
ou être entierement convaincus de l'é-
xistence de Dieu. Car Dieu est au dessus
de l'ame à proportion de ce que l'ame
est au dessus de la matiere, & l'un &
l'autre sont tres-sensibles & tres-visi-
bles par leurs effets.

XXXI. Sans laisser entre deux la

744 *Reflex. Morales de l'Emp.*
moindre intervalle, ny le moindre uni-
de.] Car dès qu'on cesse de faire du
bien, quelque petit que soit l'inter-
valle, il rend tout le passé inutile, &
c'est toujours à recommencer.

XXXII. *Il n'y a qu'une même lu-*
miere du Soleil.] Antonin veut prou-
ver dans ce Chapitre que l'amour du
prochain est si naturelle qu'il faut faire
violence à l'ame pour arrester le pen-
chant qui la porte à cette espee d'u-
nion, & sa preuve est tres forte &
tres-solide.

Il n'y a qu'un même esprit.] Qu'une
même ame animale, & qu'une même
forme? L'une pour les animaux, &
l'autre pour les corps inanimez, com-
me les plantes, le bois, la pierre, *que*
uno spiritu continentur, comme parle
Pomponius.

Il n'y a qu'une même ame intelligen-
te.] Car les Stoïciens croyoient que
les ames étoient des parties de la Di-
vinité? Mais quoy que cela soit faux
dans leur sens, il est pourtant vray de
dire que toutes les ames sont d'une
seule & même nature, & cela suffit
pour la consequence qu'Antonin en
veut tirer.

La forme & la matiere insensible n'ont aucune liaison l'une avec l'autre.] Ce passage étoit tres-difficile, peut-être en aurai-je démeslé le sens. Par le mot de *forme*, Antonin entend dans l'animal raisonnable l'ame intelligente ; dans l'animal privé de raison, l'ame animale ; & dans les plantes & les corps inanimez , l'esprit qui les assemble , & qui les unit. Il dit donc que dans tous ces êtres differens , la forme & la matiere sont deux choses naturellement incompatibles ; mais que Dieu les joint malgré elles par un effet de son pouvoir : au lieu que l'ame raisonnable cherche d'elle-même à s'unir avec sa semblable , & que rien ne peut arrêter ce penchant , il n'y a personne qui ne le sente.

XXXIV. *Quelle petite part as tu à l'esprit universel.*] Cet esprit universel n'est pas icy l'ame universelle & intelligente , c'est-à-dire , la Divinité , car comment pourroit-on accorder la petite idée qu'Antonin veut donner de la portion que nous en possedons , avec l'opinion qu'il avoit que cette même portion étoit une partie de

Dieu, & Dieu elle-même. Il y auroit là de l'impiété, & cela seroit même contraire à ses principes. L'esprit universel est donc icy l'ame animale du monde, que ces Philosophes établissoient comme le fonds, la source d'où les esprits animaux de tous les hommes étoient émanez. C'est ce qu'il a dit dans l'article xxxii. *Il n'y a*

qu'un seul & même esprit. Quoy que je voye bien le but d'Antonin qui est de nous porter à mépriser une chose qui n'est rien auprès de son tout, je ne scay si en examinant sa pensée à fond on la trouveroit bien solide. Qui est l'homme qui pourra me persuader que je dois mépriser mon ame animale, parce qu'elle n'est pas composée d'une plus grande quantité de cet esprit animal qui est répandu dans le monde? N'est-ce pas comme s'il vouloit me porter à mépriser la lumière sous pretexte que je ne reçois pas dans mes yeux un plus grand nombre de rayons? Mais il suffit pour Antonin que sa pensée soit juste en un sens, & elle l'est.

XXXV. Quel usage fait presently ton ame d'elle-même?] Que nous rongirions

rougirions souvent si nous nous faisons souvent cette demande ?

Car tout consiste en cela.] Ce n'est pas seulement le principal, c'est le tout; mais nous prenons le change, & nôtre ame au lieu de s'occuper toute entiere d'elle-même ne songe qu'au corps. Il faut avouer aussi que malheureusement pour elle tout ne luy parle que pour le corps.

XXXVI. *Ceux qui ont établi le souverain bien dans la volupté & le souverain mal dans la douleur, l'ont pourtant méprisée.*] Il est certain que c'est une des plus fortes raisons pour faire mépriser la mort; car c'est une démonstration claire que ces gens-là étoient persuadez que la mort n'est point un mal. Antonin parle icy d'Epicure qui méprisoit véritablement la mort, & qui soutenoit qu'elle n'est ny pour les vivans, ny pour les morts. Car pendant qu'on vit on ne meurt pas, & quand on est mort on n'est plus. Tous les biens & tous les maux consistent dans le sentiment, la mort est une privation de sentiment, elle n'est donc par elle même ny un bien, ny au mal.

XXXVII. *A qui il est égal d'a-
voir en le temps de faire peu ou beau-
coup d'actions raisonnables.] Et il le doit
être à tout le monde, car comme cela
a été prouvé ailleurs, on n'est pas re-
compensé selon le nombre, mais selon
la qualité des actions.*

XXXVIII. *Mon ami tu es venu
dans cette grande Ville.] C'est-à-dire,
dans le monde qu'il considère comme
une Ville dont toutes les autres Villes
ne sont que les hôtelleries & les mai-
sons.*

*Que vingt ans.] C'est une manière
de parler pour dire un temps fort
court.*

*Ce qui est selon les Loix est égal pour
tout le monde.] Voilà une grande ve-
rité; quelque différentes que puissent
être les choses par elles-mêmes, elles
deviennent égales quand elles sont
ordonnées & dispensées par la Loï.*

*Non pas par un Tyran, ny par un
Magistrat injuste.] Car il n'y a ny
Tyran, ny Magistrat injuste qui ait
ce pouvoir s'il ne luy est donné de
Dieu. Ainsi c'est toujours Dieu qu
dispose de nous comme il luy plaît.*

Dans la vie trois actes font une vie

complete.] Voylà la difference qu'il y a entre les pieces de theatre, & la piece de nôtre vie. Celles-là doivent avoir cinq actes pour être entieres, & celle-cy est entiere par tout où elle finit.

Comme le Dieu qui te donne congé est propice & doux.] Il depend de tous les hommes de trouver à leur dernière heure Dieu propice & doux. Car il l'est pour ceux qui se repentent & qui meurent en sa crainte & en son amour.

F I N.

Fautes d'impression.

Page 13. Ceux que la nécessité de leurs affaires avoient empêché. Lisez, avoit empêché.

Pag. 30. Contre la coutume de ce tems. lif. de ce tems. là.

Pag 45. Comme Italien. lif. comme Galien.

Pag 58. Mais apparemment que Italien. lif. mais apparemment Italien.

Pag. 141. Ne fais rien. lif. ne fais rien.

Pag. 160. N'ayez jamais des choses. lif. n'aye jamais des choses.

A Pag. 169. C'est sur ton compte, lif. c'est sur son compte.

Pag. 259. De vous rendre, lif. de nous rendre.

Pag. 554. N'as tu pas fait du bien un homme, lif. d'un homme.

Pag. 617. Rien n'est plus faux, lif. Cet Empereur assure que rien n'est plus faux, & que

Ibid. Que pour l'amour du gain, lif. que par un esprit de brigandage, ou pour l'amour du gain.

Pag. 631. Marius revient, lif. Marius revint.

Pag. 652. Sont créés, lif. qui sont créés.

Pag. 656. Quelque foule qui s'environne, lif. qui l'environne.